

30
vendredi 25 mars 1932.
douzième année, n° 1

Bibliothèque de l'Université
de Liège - PÉRIODIQUES

1932
publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

P 42 C.

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

1932-33

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les Fêtes de Pâques
Contes philosophiques
La jeunesse de saint Jérôme
La sainte épine d'Andria
La revanche des clercs
Goethe et le culte de la personnalité
Lettres de voyage
L'actualité de Goethe
Enseignement libre et enseignement officiel



Dom Lambert BEAUDUIN, O. S. B.
Pierre de NOLHAC
Paul MONCEAUX
Mgr Louis PICARD
Charles d'YDEWALLE
Comte Robert d'HARCOURT
Paul CAZIN
Marcel SCHMITZ
Vicomte Ch. du BUS de WARNAFFE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte chèque postal 489.16



CREDIT ANVERSOIS

Filiale à PARIS
20, rue de la Paix

Filiale à LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

BANQUE

BOURSE

CHANGE

Algemeene Bankvereeniging

Société Anonyme

Capital et Réserves : 450,000,000 de francs

SIÈGES :

Bruxelles

5, rue d'Arenberg

14, rue du Congrès et 51, Avenue des Arts

(ALGEMEENE BANKVEREENIGING - CRÉDIT GÉNÉRAL DE BELGIQUE)

Anvers

70-72; Longue rue Neuve

Gand

20, Place Saint-Bavon

Louvain

9, rue de la Monnaie

Comptes à vue et à terme - Comptes de quinzaine à taux variable
Bons de caisse à 6 mois et 1 an : Intérêt payable anticipativement

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions - Location de coffres-forts

La revue catholique des idées et des faits

Les Fêtes de Pâques
Contes philosophiques
La jeunesse de saint Jérôme
La sainte épine d'Andria
La revanche des clercs
Gœthe et le culte de la personnalité
Lettres de voyage
L'actualité de Gœthe
Enseignement libre et enseignement officiel

Dom Lambert BEAUDUIN, O. S. B.
Pierre de NOLHAC
Paul MONCEAUX
Mgr Louis PICARD
Charles d'YDEWALLE
Comte Robert d'HARCOURT
Paul CAZIN
Marcel SCHMITZ
Vicomte Ch. du BUS de WARNAFFE

La Semaine

Aujourd'hui, 25 mars, *La revue catholique des idées et des faits* entre dans sa douzième année. Comme en 1921, l'Annonciation et le Vendredi-Saint, l'Incarnation et la Passion de Notre-Seigneur — synthèse de notre philosophie du monde et de l'histoire — coïncident une nouvelle fois, ce qui n'arrivera plus, paraît-il, avant l'an 2005... Quand nous considérons ces onze années, en nous rappelant les consignes reçues de celui sous les auspices duquel naquit notre œuvre d'apostolat intellectuel, comment assez remercier la Providence pour tout le bien réalisé? La prière par laquelle nous terminions notre article-programme, le 25 mars 1921, a été visiblement exaucée : *Daigne Notre-Seigneur bénir notre bonne volonté et agréer une œuvre entreprise uniquement pour l'extension de son règne et l'exaltation de son « doux Nom »*. Cette prière, nous n'avons cessé et nous ne cesserons de la redire en y joignant, avec nos actions de grâces au Christ, par lequel s'opère tout bien ici-bas, nos vifs remerciements à tous nos amis, collaborateurs et lecteurs. Qu'ils veuillent bien nous continuer leur bienveillant concours surnaturel, intellectuel et matériel!

Il y avait des mois que *Argus*, le courageux *Argus* du *Flambeau*, ne donnait plus signe de vie. Entre-temps, ses attaques, répandues à profusion par les soins expressés de la *Ligue* (maçonnique) de l'enseignement, semaient partout le venin et l'erreur, alimentant la campagne contre l'enseignement libre décrétée au fond des Loges. Mais voici que notre *Argus* sort à nouveau de sa boîte. Il s'est enfin décidé à répondre — dans le dernier numéro du *Flambeau* — aux ripostes qui lui furent servies ici, du moins à celles de notre ami le vicomte Ch. du Bus de Warnaffe, car quant à nous, il refuse de croiser le fer. Il veut bien parler chiffres, mais il dédaigne discuter idées et principes. Faut-il qu'il soit embarrassé le cher homme pour se borner à prétendre que nous l'avons critiqué avec une « outrecuidance hargneuse »! Aussi nous « abandonne-t-il volontiers à [nos] exercices logomachiques ». Y avait-il donc quelque outrecuidance à poser certaines questions à ce valeureux *Argus* et à lui offrir d'y répondre dans nos colonnes, mais à... visage découvert? Qu'il dénonce notre naïveté et notre candeur, soit, mais où est l'outrecuidance? Littré définit celle-ci : *action de croire en soi outre mesure*. Tombons-nous dans cet excès, et dépassons-nous la mesure, en croyant que la cause de l'enseignement libre est une cause juste que les attaques anonymes d'*Argus* dénigrent, falsifient et calomnient? Si oui, *Argus* avait beau jeu à le montrer avec évidence et à se laver de nos accusations. Il esquive le débat par une pirouette. Il se dérobe. Il qualifie d'exercices logomachiques une critique à laquelle il ne trouve rien à répondre. Prenons acte de son silence et soulignons... son manque de courage. Il n'ose lever le masque. Est-ce hargneux de déplorer chez un adversaire ce qui ressemble fort à de la lâcheté?... *Argus* aux cent yeux, employez donc l'un d'entre eux à vous regarder dans un miroir; comme image d'un outrecuidant, vous trouverez difficilement mieux...

Rappelons encore à *Argus*, qu'après l'avoir obligé à reconnaître que l'enseignement libre assure, tout comme l'enseignement officiel, l'instruction et l'éducation des classes populaires, nous lui avions demandé :

Pourquoi alors tout ce beau tapage autour des subsides à l'enseignement libre? Cet enseignement coûte beaucoup moins au contribuable belge que l'enseignement officiel. Or, ou l'étude d'Argus ne rimait à rien du tout, ou elle visait à dénoncer l'octroi des subsides et à obtenir du Gouvernement que, par une « politique scolaire constructive » — le mot est de M. Vandervelde — l'enseignement officiel fit à l'enseignement libre une concurrence couronnée de succès. L'article d'Argus voulait être un cri d'alarme. Il postulait le sophisme qui veut que tout ce que les pouvoirs publics font pour l'enseignement libre nuit à l'enseignement officiel, et est donc regrettable. Regrets qui ne s'expliquent que si on identifie enseignement public et enseignement tout court : l'enseignement libre n'étant qu'un pis-aller, un mal toléré.

Pourquoi Argus ne répond-il pas clairement à ce que nous écrivions ici : La question n'est pas de savoir si, en Belgique, l'enseignement libre a plus ou moins d'élèves que l'enseignement officiel, si l'un progresse et si l'autre régresse, mais la seule question qui importe est la suivante : où en est l'enseignement en Belgique?

Or, notre enseignement progresse! Or, si Argus se félicitait de ces progrès, il n'aurait pas écrit son article. Il déplore les progrès de l'enseignement libre et les considère, non comme des progrès de l'enseignement tout court, mais comme des victoires déplorables sur l'enseignement officiel. Mais alors, Argus, comment faire pour ne pas vous attribuer, en fin de compte, ce que vous qualifiez vous-même d'ânerie, à savoir que, malgré vos dénégations, vous estimez que l'enseignement libre n'assure ni l'instruction ni l'éducation des classes populaires?...

Querelle de mots, s'écrie notre homme, en se détournant...
Échec et mat, concluons-nous, devant cette dérobade.

* * *

Nous allons d'ailleurs fournir à *Argus* une occasion nouvelle de s'expliquer. Qu'il confonde d'abord, s'il le peut, notre ami le vicomte Ch. du Bus de Warnaffe dont on lira l'article plus loin. Quant à nous, nous sommes bien décidés à ne pas lâcher prise : où *Argus* retournera son sac, où il restera terré dans sa boîte, ce qui nous en apprendra tout autant sur ses intentions.

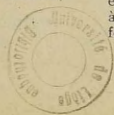
Son récent article dans le *Flambeau* se terminait par ces lignes :

Aussi bien, la question n'est pas de savoir si l'enseignement libre encaisse quelques millions de plus ou de moins. Il n'a jamais fait de doute pour personne qu'il reçoit des pouvoirs publics, chaque année, des sommes énormes.

Il ne s'agit pas non plus, comme on a essayé de le faire croire, de supprimer la liberté d'enseignement. Nous l'avons, nous la garderons. Elle n'est pas en danger.

Il s'agit pour nous de savoir si l'Etat va laisser précipiter son propre enseignement. Celui-ci est en régression. Nous l'avons prouvé. Une statistique établie depuis lors par le Ministère des Sciences et des Arts, en réponse à une question de M. Delattre (question n° 36 du 8 décembre 1931) nous fournit un surcroît de preuve.

Au 1^{er} octobre 1931, le royaume comptait :



Enseignement primaire. — Ecoles : officielles, 5.154; libres, 3.390; différence : + 1.764. — Classes : officielles, 16.050; libres, 14.220; différence : + 1.830. — Elèves : officiels, 466.060; libres, 444.078; différences : — 21.982.

Enseignement gardien. — Ecoles : officielles, 1.427; libres, 2.489; différence : — 1.062. — Classes : officielles, 2.494; libres, 4.550; différence : — 2.056. — Elèves : officiels, 73.186; libres, 167.017; différence : — 93.831.

L'enseignement primaire officiel est menacé. Nous signalons sa situation précaire aux pouvoirs publics, à tous les amis de l'école. Ne feront-ils rien pour l'en tirer ?

En Belgique, l'enseignement libre est très loin d'être aussi « privilégié » que l'enseignement officiel. Si, malgré cela, ce dernier périclité, ou plus exactement, si le « libre » compte plus d'élèves que « l'officiel », c'est donc uniquement parce que les parents préfèrent pour leurs enfants le « libre » à « l'officiel ». Que si l'Etat, persuadé que « l'officiel » est meilleur que le « libre », luttait à coups de millions pour que « l'officiel » supplantât le « libre », il violerait en fait la liberté d'enseignement et ferait œuvre sectaire, car, chez nous, avantager « l'officiel » aux dépens du « libre » n'a qu'un seul but : nuire à la religion catholique, DÉCHRISTIANISER.

Au risque d'encourir encore le reproche de logomachie, nous accusons donc formellement *Argus* :

1^o de ne pas se préoccuper avant tout de la question de savoir si l'enseignement primaire progresse en Belgique et si le plus de parents possible y trouvent, pour leurs enfants, l'enseignement de leur choix, mais

2^o de s'inquiéter surtout de la situation de l'enseignement officiel, avec l'arrière-pensée d'un enseignement neutre et anticatholique;

3^o de jeter la suspicion sur l'enseignement libre, soi-disant l'ennemi de l'enseignement officiel, et d'essayer d'ameuter contre lui ce qu'il appelle « tous les amis de l'école », c'est-à-dire tous les partisans d'une déchristianisation de l'enfance par l'école neutre payée par tous les contribuables, catholiques compris : déchristianiser avec l'argent des chrétiens, comme en France;

4^o de pousser à la réduction et à la suppression des subsides à l'enseignement libre par sa question : « Ne feront-ils rien pour l'en tirer ? »

Qu'*Argus* réponde donc clairement, ici, s'il le veut et s'il consent à se nommer, aux questions que voici :

1^o Pourquoi déplorez-vous le progrès de l'enseignement libre à tous les degrés, qu'il soit subsidié ou qu'il ne le soit pas ?

2^o Pourquoi l'enseignement officiel jouit-il d'un régime de faveur, et pourquoi voulez-vous encore augmenter l'injustice dont pâtit l'enseignement libre chez nous ?

3^o Vous prétendez ne pas vouloir supprimer la liberté d'enseignement. Mais n'est-ce pas tendre à une suppression de fait de cette liberté que d'avantager à ce point l'enseignement officiel que les conditions d'existence de l'enseignement libre en deviennent toujours plus difficiles et finalement impossibles ? Voyez la France...

Que si vous persistez à qualifier tout cela d'exercices logomachiques, nous conclurons une nouvelle fois, et sans hargne aucune, croyez le bien : échec et mat...

Dans le dernier numéro de la *Revue générale*, notre collaborateur et ami, M. Daniel Ryelandt, termine une longue étude : « sur notre statut administratif et la réforme linguistique », par ces lignes :

Il faudrait cependant qu'on ait le courage de poser le problème sur son véritable terrain. La question n'est pas de savoir si le projet « donne satisfaction aux fonctionnaires », « ménage les susceptibilités des Flamands et des Wallons », ou « est également équitable pour nos deux collectivités linguistiques ». Tout cela, n'ayons pas peur de le dire, est un côté tout à fait secondaire du problème. La question est de savoir si on veut faire le nécessaire — qu'on appelle cela un effort, un sacrifice ou un devoir — pour que l'Etat belge puisse vivre.

Il est de fait que, du côté wallon, on a fait, dans les sections de la Chambre, une opposition irréductible à tout bilinguisme, même pour les quelques douzaines de fonctionnaires supérieurs; c'est aux députés wallons que nous devons les principes du « juste équilibre » entre agents flamands et agents wallons. Leur attitude de défensive farouche trouve son explication, mais non son excuse, dans la peur qu'ils éprouvent devant les rodomontades des

flamangants; ils ont cru à je ne sais quel vague impérialisme et ont voulu s'en garder; de là leur geste de recroquevillement et cette manifestation d'aveugle égoïsme contre lequel nous avons le devoir de nous élever. Les Flamands ont eu le tort de se montrer trop conciliants envers eux; ralliés au bilinguisme des hauts fonctionnaires, ils défendaient sur ce point la seule solution nationale du problème.

L'explication qu'esquisse M. Ryelandt de l'attitude des Wallons, ne remonte pas aux vraies causes. Ce ne sont pas des « rodomontades flamangantes » qui ont faussé le jugement des Wallons mais des... « crialleries fransquillonnes ». Pendant des années et des années les Wallons n'ont connu le renouveau flamand qu'à travers des journaux d'expression française qui leur représentaient le mouvement flamand comme essentiellement antibelge et tout progrès flamand comme néfaste à l'unité nationale et à l'avenir de la Patrie. Et voilà que ce mouvement flamand, ce mal à combattre par tous les moyens, à limiter autant que faire se peut, à circonscrire le plus possible, voilà que ce mouvement flamand n'a cessé de s'étendre et de remporter victoire sur victoire. La flamandisation de la Flandre, décrite aux Wallons, des années durant, comme l'abomination de la désolation et la fin de tout, s'accomplit sous leurs yeux. Comment voulez-vous que les Wallons ne craignent pas on ne sait quel impérialisme et ne se demandent pas si le triomphe des... ennemis de la Belgique — car, leur a-t-on assez répété que le renouveau flamand vise à détruire la Belgique! — ne va pas rendre impossible la cohabitation sous le même toit! Si les Wallons sont hérrissés, si d'aucuns regardent vers Paris, si sous le manteau une propagande profrançaise se développe, à qui la faute s'il vous plaît ?

Contrairement à ce que pense M. Ryelandt, nous croyons, au contraire, que les Flamands ont eu bien raison, lors de la discussion de la réforme linguistique dans l'administration, de ne pas s'opposer aux Wallons. Ils eussent, sans cela, versé de l'huile sur un feu qui ne demande qu'à flamber. Notre statut administratif se tirera bien d'affaire. La vie administrative arrangera les choses. L'essentiel n'est pas là. Il est dans une meilleure compréhension mutuelle. Tant que l'on ne convaincra pas les Wallons qu'une Flandre flamande — loin de diminuer la Belgique et de compromettre son existence — développera, au contraire, des richesses latentes et augmentera le capital national de grandeur et de beauté, le danger subsistera d'une incompréhension progressive et d'une désaffection réciproque. Dans le renouveau flamand inévitable et bienfaisant — et au sujet duquel nos frères Wallons, trompés par la presse et

L'UNITÉ ? NATIONALE ?



la voici!

« Papillon » répandu en Wallonie par les séparatistes.

par une regrettable et inexcusable carence gouvernementale, sont toujours dans l'ignorance et dans l'erreur — RIEN ne menace l'intégrité culturelle et linguistique de la Wallonie. D'autre part, de même que les Flamands ont bien plus en commun avec les Wallons qu'avec les Hollandais, les Wallons sont bien plus près des Flamands que des Français. Si on veut éviter qu'un prétexte ou l'autre, habilement exploité par des annexionnistes à la France — ils sont plus nombreux et plus remuants qu'on ne le croit — ne soulève un jour de façon factice une Wallonie préoccupée d'échapper à d'imaginaires périls flamands, il est plus que temps de s'y prendre autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici...

Les Fêtes de Pâques

On était à la lunaison qui se rapproche de l'équinoxe du printemps (nous dirions aujourd'hui la lunaison de mars), celle dans laquelle nous sommes en ce moment. Le peuple d'Israël gémissait depuis quatre cent trente ans dans la servitude d'Égypte. Mais l'heure du salut est venue. Jéhovah parla à Moïse et Aaron : « Que cette lunaison marque pour vous le commencement de tous les mois; qu'elle soit pour vous dorénavant le premier des mois de l'année », le mois Nisan. Une ère nouvelle va commencer pour Israël : Nisan marquera la fin de la captivité, l'exode et la délivrance attendue, l'alliance définitive avec Jéhovah, la marche triomphante vers la terre promise.

Et tous les rites en sont minutieusement fixés. A la pleine lune de ce premier mois (soit donc le 14 Nisan, les mois étant lunaires chez les Juifs, le quatorzième jour était synonyme de pleine lune), dans chaque foyer juif devait avoir lieu l'immolation de l'agneau qui précédait l'exode du peuple d'Israël : « Oui, c'est la Pâque, disait Jéhovah, c'est-à-dire le *passage* du Seigneur ».

C'est en cette nuit que l'ange exterminateur *passa* pour la perte des Égyptiens et la délivrance des Juifs protégés par le sang de l'agneau; c'est le *passage* du peuple de Dieu vers la terre promise; c'est le *passage* de la mer Rouge où les ennemis trouvent la mort et le peuple de Dieu le salut.

Et Jéhovah ajouta : « Vous conserverez le souvenir de ce jour et vous le célébrerez par une fête en l'honneur de Jéhovah. Vous la célébrerez de génération en génération : c'est une institution perpétuelle. Et plus tard, quand vos enfants vous interrogeront : mais quelle est donc la signification de cette solennité?, vous répondrez : C'est le sacrifice de la Pâque, à la gloire de Jéhovah, en souvenir de la délivrance d'Israël de la servitude d'Égypte ».

Tel est le précepte liturgique que le Seigneur donna à Moïse, il y a quarante siècles environ, au grand jour de la délivrance, et depuis cette date jusqu'aujourd'hui en cette année 1932, le peuple de Dieu que nous sommes célèbre la Pâque comme la fête des fêtes, la solennité des solennités.

C'est la même fête qui continue, mais plus sacrée et plus universelle depuis que les ombres se sont évanouies devant les réalités. Quand les temps furent révolus, toujours en cette pleine lune de l'équinoxe du printemps, tandis qu'Israël célébrait pour la dernière fois la Pâque, le vrai Agneau, l'Agneau de Dieu accomplissant les cérémonies prophétiques de l'ancienne loi, versa son sang, le sang de la nouvelle alliance et délivra à jamais la race des saints.

Et depuis lors, chaque année, quand les révolutions sidérales nous ramènent la pleine lune de Nisan, la lune pascale, le peuple chrétien se prépare à fêter sa Pâque, et il en couronne la célébration par l'événement dominant qui scelle à jamais notre délivrance, la Résurrection de notre Chef.

Pâque est donc par excellence la fête de la délivrance, du triomphe de la vie, de la fondation de la race chrétienne, de la naissance de la nouvelle humanité.

« C'est la Pâque du Seigneur, dit saint Grégoire de Naziance,

la Pâque, oui la Pâque, je le dis jusque trois fois, en l'honneur de la Sainte-Trinité. C'est la fête des fêtes, la solennité des solennités surpassant toutes les autres autant que le soleil surpasse les étoiles. Hier, l'agneau était immolé, les portes teintes de son sang, et ce sang nous a valu d'être épargnés par l'ange exterminateur. Aujourd'hui, nous fuions à jamais cette terre d'Égypte, son tyran Pharaon et ses odieux préfets; nous voilà délivrés de la tâche avilissante de briquetiers (travail forcé des Juifs en Égypte), libres de célébrer dans la joie la fête de notre délivrance. Hier, j'étais cloué sur la croix avec le Christ; aujourd'hui, je partage son triomphe; hier, je mourais de sa mort; aujourd'hui, je vis de sa vie; hier j'étais enseveli avec lui; aujourd'hui, je suis associé à sa résurrection. »

Ces élévations débordantes de joie et d'enthousiasme remplissent toutes les homélies pascales des Pères de l'Orient et de l'Occident et trouvent une fidèle expression dans des solennités liturgiques grandioses qui faisaient de Pâques la vraie fête de la Chrétienté, le point culminant de l'année ecclésiastique.

* * *

Pour nous remettre à cet unisson, rien de mieux que de repasser dans toute la splendeur et l'épanouissement de leur premier temps ces fêtes pascales jadis si populaires et si vivantes, dont la célébration était sanctionnée par les lois de l'empire, comme en font foi les codes de Théodose († 395) et de Justinien († 565) et les capitulaires de Charlemagne († 814). Nous y retrouverons sans peine, avec la substance théologique du grand mystère pascal, l'intelligence de nos rites actuels forcément rétrécis et réduits dans leur développement et atténués dans leur expression et leur symbolisme.

La reconstitution de cette liturgie romaine, dans la manière que la décrivent ces vénérables livres liturgiques qui remontent à mille ou douze cents ans d'ici, est aisée.

Que le Pontife qui préside dans la métropole des églises de la chrétienté, le Latran, soit saint Grégoire le Grand († 604) ou Innocent III († 1216), il importe assez peu : pendant ces longs siècles, le culte n'a subi aucune modification notable. Un siècle plus tard, on ne pourrait plus en dire autant : l'exil d'Avignon et le grand schisme amèneront dans ce domaine une déchéance profonde.

L'an 774, sous le pontificat d'Adrien I^{er} († 795), Charlemagne, jeune roi des Francs, non encore empereur, se rendit en grande pompe de Pavie à Rome pour y célébrer les fêtes de Pâques : c'était au lendemain de sa victoire sur les Lombards, dont il venait de détruire le royaume et de prendre la capitale.

Pareil événement était bien fait pour piquer la curiosité et stimuler le zèle des chroniqueurs, les reporters du temps, qui suivirent le royal pèlerin dans ses visites aux basiliques et ses démarches dans la ville éternelle : source précieuse d'informations

vécues qui complète fort heureusement nos renseignements sur la liturgie pascale de cette époque.

Charlemagne prit part à toutes les fonctions du glorieux tri-duum : le soir du Samedi-Saint à Saint-Jean-de-Latran ; le dimanche de Pâques à Sainte-Marie-Majeure ; le lundi à Saint-Pierre ; le mardi à Saint-Paul : bref à toutes les stations marquées encore aujourd'hui dans nos missels. Et ce n'est que le mercredi de Pâques, les grandes solennités étant terminées, que le roi des Francs, dans de longues conférences avec le Souverain Pontife tenues dans les somptueuses dépendances de la basilique Saint-Pierre, le Vatican d'aujourd'hui, confirma les engagements pris par son père Pepin envers Etienne II († 757) et déposa sur l'autel du prince des apôtres la charte de donation des Etats de l'Eglise : le patrimoine Saint-Pierre et le pouvoir temporel du Saint-Siège étaient fondés. On pressent, malgré le silence du chroniqueur, que la pape Adrien promit en échange la restauration du saint Empire d'Occident et le sacre impérial qui eut lieu quelques années plus tard.

Transportons-nous donc douze cents ans en arrière, et assistons dans la capitale du monde chrétien à la semaine liturgique par excellence, la semaine aux processions triomphales, aux stations solennelles, aux tuniques blanches : évocation du passé, bien faite pour rendre à nos rites actuels leur signification traditionnelle.

* * *

La cérémonie qui a lieu aujourd'hui au matin du Samedi-Saint ne commençait qu'au soir de ce jour, dès que paraissait au firmament la première étoile, disent les anciens livres cérémoniaux. C'était la solennité la plus vénérable de tout le cycle, la vraie messe de Pâques, célébrée pour cette raison au Latran, plus solennelle et plus ancienne que la grand'messe actuelle du dimanche de Pâques.

Encore au XIII^e siècle, au témoignage de saint Thomas († 1274) et de Durand de Meude († 1296), à Rome et dans tout l'Occident, cette grande fonction de la nuit de Pâques se déroulait dans son vrai cadre traditionnel et coïncidait, avec une précision chronologique scrupuleuse, avec l'heure de la Résurrection : « à l'aube du premier jour de la semaine », dit saint Matthieu. Ce n'est qu'au cours du XIV^e siècle, et contrairement à la discipline de l'Eglise, que la regrettable anticipation matinale du Samedi-Saint moderne a prévalu abusivement, en dépit des contre-sens et des anachronismes que ce changement provoque dans les textes et les symboles.

En aucune circonstance, disent les chroniqueurs, la basilique du Latran ne renfermait dans son enceinte une foule aussi compacte, venue à la tombée de cette nuit sainte entre tous, célébrer le triomphe de son Rédempteur. Le cortège pontifical une fois entré, le premier diacre montait à l'ambon et commençait le chant de l'*Exultet*. La grande basilique, silencieuse et assombrie depuis le Vendredi-Saint, se remplissait graduellement d'une lumière nouvelle, tandis que les triomphantes mélodies de l'*Exultet* saluaient les glorieux symboles du Christ ressuscité.

L'office nocturne avait lieu ensuite : lectures sacrées entrecoupées par le chant des psaumes. La coutume voulait que le personnage princier présent montât à son tour à l'ambon pour remplir l'office de lecteur. Le chroniqueur ne nous dit pas si Charlemagne s'acquitta de ce ministère ; mais son biographe moins discret nous en laisse deviner la raison : l'Empereur ne savait ni lire ni écrire.

Mais la fonction essentielle qui s'accomplissait dans la grande nuit pascale, c'était l'administration aux catéchumènes des sacrements de l'initiation chrétienne : le baptême, la confirmation et l'eucharistie. Depuis le IV^e siècle jusqu'au X^e environ c'était une loi sanctionnée par les conciles de réserver pour cette nuit, et

subsidièrement pour les fêtes de la Pentecôte, l'initiation des chrétiens. La Pâque marquait donc un double anniversaire : celui du triomphe du Christ sur la mort, mais aussi celui de notre résurrection spirituelle, de notre renaissance à la vie divine, de notre pleine initiation chrétienne. Pendant des siècles, les deux anniversaires se confondaient à la date précise de ces événements : Pâque était tout à la fois le triomphe du Christ, celui de chaque chrétien, de toute la famille chrétienne.

Dès 585, le Concile de Mâcon rappelle instamment cette discipline : sauf le cas d'extrême nécessité, le chrétien doit naître à la vie divine dans ces solennités même qui célèbrent la résurrection de leur Chef : celui qui faisait exception à cette règle était considéré comme un chrétien anormal ; il contractait une irrégularité qui l'écartait des fonctions sacerdotales. Et jusqu'en 1725, au Concile de Rome, on retrouve des vestiges de cette ancienne et suggestive coutume.

Le croirait-on, le Rituel romain actuel, réédité en 1913 par Pie X, contient le rappel explicite de l'ancienne discipline : « Bien que le baptême puisse s'administrer en tout temps, cependant il y a deux jours consacrés par la plus ancienne tradition de l'Eglise auxquels il convient grandement d'administrer solennellement ce sacrement : le Samedi-Saint et le samedi de la Pentecôte... Il convient de conserver ce rite, s'il est possible, pour les adultes, sauf en danger de mort : on ne peut en aucune façon l'omettre tout à fait, surtout dans les métropoles et les cathédrales.

La tradition catholique la plus authentique, inspirée par l'enseignement de saint Paul, a donc voulu pousser jusqu'à l'identité chronologique l'événement de la Résurrection de notre Chef et notre propre résurrection : et cette discipline liturgique, que des profanes pourraient trouver étrange, repose sur un point fondamental de la doctrine de la Rédemption : tous les mystères du Christ sont les nôtres, en principe et en droit, la mort, la Résurrection, l'Ascension du nouvel Adam, sont celles de toute sa race. L'idée de célébrer le triomphe pascal comme notre triomphe sur la mort est donc aussi théologique que traditionnelle.

* * *

Les douze lectures prophétiques achevées, le Pape, avec tout le cortège du clergé et des catéchumènes se rendait au baptistère que l'on voit encore aujourd'hui près de la basilique du Latran, au chant de la magnifique antienne : « Comme le cerf altéré soupire ardemment après les eaux des torrents ; ainsi mon âme soupire après vous, ô Jéhovah ! L'empereur, dit le chroniqueur, faisait partie du cortège.

Pour concevoir toute la majesté des cérémonies qui vont se dérouler, il faudrait décrire, comme le fait le P. Grisar avec toute la précision historique, la splendeur de ce baptistère du Latran. Un grand candélabre de porphyre, surmonté d'un vase d'or où brûlaient des huiles balsamiques ainsi que des luminaires, répandus à profusion, remplissaient le monument de clarté et de parfum. Au-dessus du baptistère pendait, planant sur les eaux, une colombe de métal précieuse, symbole de l'Esprit fécondant de Dieu.

Le Pape bénissait solennellement les eaux du bassin, y plongeant le cierge pascal et y mélangeant de sa main les nouvelles huiles consacrées le Jeudi-Saint.

Chaque catéchumène descendait ensuite dans la vasque, le corps nu et les reins ceints, comme l'athlète dont parle saint Paul aux Ephésiens : ensevelissement spirituel suivi de leur résurrection au sortir du baptistère. Aussi les baptisés revêtaient-ils aussitôt les tuniques blanches du triomphe et portaient à la main les flambeaux, symboles d'immortalité.

La confirmation s'administrerait, aussitôt après le baptême, par le Pape, à une heure déjà fort avancée de la nuit.

Enfin on retournait processionnellement à la basilique au chant des litanies, pour la célébration des mystères eucharistiques auxquels les néophytes assistaient pour la première fois : de là, le *memento* spécial conservé aujourd'hui dans le canon pascal. L'Alleluia retentissait trois fois joyeusement aux premières lueurs de l'aube, coïncidant avec l'heure de la Résurrection. Et à partir de ce moment, toute la fonction se déroulait dans un cérémonial triomphal : c'était la grand'messe du jour de Pâques. On le voit, notre office du matin du Samedi-Saint a conservé malgré tout, mais combien atténués, tous les vestiges de l'antique vigile pascale.

A la fin, les néophytes étaient admis à la communion du Corps du Seigneur : leur parfaite initiation chrétienne était consommée.

Ainsi s'achevait cette sainte nuit. Quand les fidèles et leurs nouveaux frères dans le Christ rentraient chez eux, le soleil de Pâques s'était levé. Il n'y avait plus de messe au Latran dans la matinée : la Pâque était célébrée.

A une époque plus tardive, une seconde messe solennelle fut célébrée vers midi à Sainte-Marie-Majeure, qui faisait un peu fonction de nos messes de midi dans les paroisses urbaines, beaucoup de fidèles se dispensant d'assister à la grande vigile du Latran. Quand la solennité nocturne fut transférée au samedi matin, l'importance de la messe du dimanche augmenta, au point de devenir dans l'estimation des fidèles la vraie liturgie de Pâques.

* * *

Mais il manquait quelque chose à l'incomparable solennité de la grande nuit : c'était une grande manifestation publique, une procession solennelle célébrant le triomphe du Christ. Cette fête populaire à travers les rues de la ville avait lieu le lundi de Pâques.

Rome prend en ce jour l'aspect des plus grands jours : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et a apparu à Pierre », tel est le thème évangélique, encore aujourd'hui, de la liturgie de ce jour. Tout le peuple est convoqué à la basilique Saint-Pierre, le grand témoin de la Résurrection : c'est à son tombeau que toute l'Eglise de Rome vient chanter en ce jour les gloires du Christ triomphant.

Le Pape monte un palefroi blanc richement caparaçonné. Précédé du somptueux cortège de la Cour pontificale, des cardinaux, du clergé, de la noblesse romaine, il quitte son palais patriarcal du Latran vers 8 heures pour se rendre à Saint-Pierre, traversant ainsi la cité dans toute sa longueur.

Comme jadis pour ses vainqueurs, Rome prépare au Christ triomphant une vraie apothéose. Sur tout le parcours, des arcs de triomphe dont les vieux livres liturgiques fixent minutieusement la dimension, l'emplacement et la dépense : dans le cérémonial du cardinal Cencio († 1227), on en compte une centaine.

La messe pontificale se célébrait à Saint-Pierre avec la plus grande solennité : le concours du peuple était immense : *cum omni populo romano*, dit la chronique. Le sous-diacre donne lecture du grand discours de saint Pierre sur la Résurrection. L'évangile des disciples d'Emmaüs se termine par ce témoignage des onze : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et a apparu à Simon-Pierre » qui revient comme chant pendant la communion : bref, c'est bien, comme aujourd'hui encore, au tombeau du prince des apôtres que les saints mystères s'accomplissent : son souvenir plane sur l'assemblée.

La fonction achevée, le Pape, le front ceint du diadème, est reconduit à son palais du Latran avec plus de magnificence encore qu'à l'arrivée. Toute la ville se porte sur son passage. Par endroit, la foule est si compacte que le cortège a peine à se frayer un chemin. Mais les habiles cérémoniaires ont imaginé un stratagème soigneusement noté : des compères dissimulés aux carrefours les plus encombrés lancent dans les rues adjacentes des

poignées de petite monnaie : procédé ingénieux et inoffensif pour disperser les foules.

Quand le défilé passe à proximité du ghetto, une délégation des fils d'Israël vient rendre hommage au Pontife. Cette démarche comportait un honoraire de vingt *solidi*, prélevé sur le trésor pontifical et qu'un aumônier pontifical acquittait sur-le-champ.

A la rentrée au Latran, de solennelles agapes avaient lieu. Le cérémonial fixe minutieusement tous les détails du repas servi dans la salle léonine, lequel se déroule avec toute la gravité d'un rite.

Le mardi de Pâques, la fête de la Résurrection a lieu au tombeau de saint Paul et s'accomplit selon le même cérémonial solennel : procession, messe pontificale, suivie des agapes au Latran.

* * *

Et toute l'Eglise d'Occident, à l'exemple de Rome, a célébré, depuis des siècles, par ces rites grandioses, le triomphe définitif de notre divin Chef. Les liturgies orientales rivalisent de piété et de zèle pour glorifier le grand mystère pascal et gardent fidèlement le legs précieux de l'antiquité liturgique.

Et cette unanimité des hommages ne se réalise pas seulement dans l'espace : les fêtes pascales nous font communier à la foi et à la piété de toutes les générations.

Depuis la délivrance d'Egypte jusqu'à cette année 1932, et l'on peut dire aussi longtemps que durera l'Eglise, la race des enfants de Dieu n'a pas cessé de célébrer par les fêtes pascales l'événement unique qui domine l'histoire de l'humanité : le triomphe du Christ.

Et ce ne sont pas là des rites et des formules inefficaces. C'est toute une transformation intérieure, toute une ascèse que la liturgie nous suggère et nous aide à opérer : c'est la Pâque éternelle qu'elle nous prépare à célébrer.

DOM LAMBERT BEAUDUIN, O. S. B.

Contes philosophiques⁽¹⁾

Une belle journée d'été

En sortant de l'Académie, où notre séance a été courte, je prends le pont des Arts. Le médecin me recommande un peu de marche quotidienne. Nous avons travaillé au Dictionnaire : la lettre *A* sera longue, et mon grand âge me laisse peu d'espoir d'atteindre le *B*.

Il n'y a personne à Paris en ce mois d'août. Nous étions quatre avec notre directeur Pierre Benoît. Ce jeune homme a encore de la gaieté ; il nous a distraits du souci des affaires publiques, qui vont fort mal. Bien que, depuis quelques mois, notre confrère Herriot soit président de la République, rien ne s'arrange. Les grèves se multiplient dans la région de Paris ; la Bourse est au plus bas ; je n'ai plus d'auto. Quelque habitude qu'on ait de ces crises, on s'étonne de la gravité de celles-ci ; nos vieilles administrations elles-mêmes se détraquent. Depuis deux heures, à l'Institut, on n'a pu obtenir aucune communication téléphonique.

Je regarde couler la Seine dans cet apaisant après-midi. Un

(1) D'un volume de *Contes philosophiques* qui paraîtra sous peu chez Grasset, à Paris.

vent léger agite les feuillages du quai. Point de nuages dans le ciel de notre chère ville. C'est vraiment une belle journée d'été.

Je trouve, à la sortie du pont, un barrage d'agents assez surprenant. Il y a parmi eux des individus, tête nue, qui paraissent les aider dans leur service. On me demande mes papiers. C'est vraiment chose incroyable. Je décline mes dignités : « Membre de l'Acad... »

— Laissez passer le vieux, dit une voix, il ne bouffera personne.

Je passe, un peu choqué. Jadis les agents de M. Chiappe étaient plus polis.

Dans la cour du Louvre, quel repos, quelle belle solitude! Deux siècles de la plus noble histoire de la France sont inscrits sur ces murs. On se sent heureux d'appartenir à une nation qui laisse de tels monuments de sa gloire. « A vos risques et périls », a dit cet imbécile de brigadier, comme s'il y avait un risque à prendre au Palais-Royal un modeste taxi.

Au reste, sur la place, les taxis manquent. Aucune circulation, et je m'aperçois que le ministère des Finances est gardé par une troupe pareille à celle du pont.

Je vais prendre mes *Débats* au kiosque dont je connais la marchande; mais sa planchette est vide, et elle est en train de fermer.

— Point de journaux aujourd'hui, mon bon monsieur.

L'idée de rentrer à pied chez moi ne me sourit guère. L'avenue Hoche est loin. J'ai recours au métro; mais, là aussi, on ne passe pas.

— Pourtant, dis-je, j'entends rouler les trains.

— Ce n'est pas pour vous, c'est pour le service.

Singulier service qui, en plein jour, oblige les Parisiens à faire à pied trois kilomètres. Je trouverai sans doute des véhicules rue Saint-Honoré, et j'en profite pour passer chez mon libraire qui doit me livrer une petite commande.

— Maître, voici votre bouquin, me dit le commis de Giraud-Badin; vous arrivez à point, nous allions fermer la boutique comme les voisins. D'ailleurs, depuis huit jours, on n'a pas vendu un livre; ce n'est pas la peine de rester à Paris, on serait mieux à la campagne.

Ce garçon met les volets et je m'aperçois, en effet, que presque toutes les devantures sont déjà closes. Peu de passants. C'est un plaisir bien rare aujourd'hui de pouvoir feuilleter un livre sur le trottoir. Le mien est une délectation. C'est bien l'incunable que je cherchais depuis longtemps, l'édition rarissime des lettres d'Enéas Sylvius qui a dû être imprimée à Rome par Eucharius Silber vers 1490. Non, il n'y a pas de date au colophon; mais le beau caractère justifie la supposition.

J'ai peut-être rencontré d'autres barrages, mais le seul qui m'arrête sérieusement est à la rue Royale. Là, plus moyen de passer, et on nous repousse assez durement, Enéas Sylvius et moi! Que puis-je faire? Par bonheur, j'aperçois dans un groupe animé et bruyant une figure de connaissance. C'est bien Octave, notre électricien, qui vient chez moi pour réparer fils et lampes, et faire un peu de causerie. Que fait ici, tête nue comme les autres, ce brave garçon? Il a l'air de commander. Je l'appelle :

— Octave! monsieur Octave!

Il vient à moi, étonné et condescendant. Je le prie de me tirer d'affaire.

— C'est très facile, me dit-il. J'ai justement mon inspection de vos côtés; nous irons ensemble. Vous avez de la chance, car, un jour comme celui-ci, vous ne seriez jamais arrivé jusque chez vous.

Nous voici de l'autre côté de la rue et bientôt aux Champs-Élysées.

— Que diable tout ceci, lui demandai-je. Que se passe-t-il dans ce Paris que je ne reconnais plus?

— Ma foi, dit-il en riant, il se passe la Révolution. C'était court, n'est-ce pas? On a choisi le bon moment, et vous avouerez que c'est assez réussi.

— A l'Institut, on ne se doutait de rien.

— On ne se doute jamais de rien à l'Institut, me répond Octave avec indulgence. Heureusement, la terre pour tourner n'a pas besoin des astronomes.

Toutes les ouvertures d'égoût sont gardées. A chaque poste, Octave échange quelques mots et, tout en remontant l'avenue, m'explique les choses.

— Voilà, c'est très simple. Nous avons des amis partout, et d'abord les camarades égoutiers. A 13 h. 45, notre heure H comme vous disiez dans vos guerres, tous les câbles électriques ont été coupés. On a brouillé les ondes. Paris est complètement isolé. Aucun ordre n'est transmis, sauf par nous.

— Et la police? dis-je.

— La police! La bonne moitié est des nôtres et le reste fait circuler. C'est son métier, n'est-ce pas?

— Ah! fis-je interloqué. C'est vous qui maintenez l'ordre?

— Et comment! Voyez nos cyclistes qui passent. Eh! Charlot, tu viens de la Préfecture? Qu'a dit le préfet de police, quand on l'a coffré?

Le cycliste s'éloigne triomphant, le fanion noir à son guidon. Octave continue :

— Donc, à 13 h. 50, nos hommes étaient aux points stratégiques.

Le métro en transportait beaucoup, de bons employés bien sages qui avaient l'air de rentrer à leur bureau. Mais, devant chaque ministère, coup de théâtre. Des bouches du pavé surgissaient, par les échelles de fer, les fortes équipes, les bons gourindins. En même temps, des huissiers à nous ont fermé les portes. Pas une dactylo n'a pu rentrer. Même jeu pour les banques. Tout a marché. La méthode, voyez-vous, la méthode! Et puis, des administrations bien noyauté!

— Voyons, Octave! respectez au moins la langue française. Nous passons devant *Figaro*.

— La langue française, on s'en fout! dit Octave avec ampleur. Et, montrant l'hôtel soigneusement gardé :

— Tenez, voilà un barbier qui ne nous embêtera plus. Il a rasé ce matin pour la dernière fois.

Plus haut, c'est la vieille *Revue de Paris*. Elle va donner de moi une grande étude, l'*Humanisme éternel*, qui passe le 15.

Des ouvriers paraissent aux fenêtres des bureaux, lançant sur la chaussée des épreuves, des manuscrits. Un rédacteur sort sans chapeau, la figure en sang.

— Querelles littéraires! explique Octave. On ferme une boîte; d'autres y passeront.

Je proteste :

— Pas la *Revue des Deux Mondes* à coup sûr. C'est une institution; aucun régime n'oserait y toucher.

Il eut l'air stupéfait, me regarda un instant et éclata de rire.

— Vous êtes magnifique, « cher maître »! Vous croyez encore à vos papiers. Ils n'intéressent plus personne. Tout ça, c'est usé, éculé, archifini. Le cinéma à l'œil avec un bon canard quotidien, amusant, bien surveillé, ça suffira aux camarades. Et, vous verrez, vous nous donnerez des articles.

Hélas, pensai-je, quel avenir pour l'intelligence! Et que va devenir l'*Humanisme éternel*? Double inquiétude. L'homme suit d'autres pensées, car il tire sa montre :

— 17 h. 30! Ce sont vos ministres qui vont faire une tête quand on les cueillera aux portes. Tout le monde est en balade aujourd'hui; il fait si beau. Dommage que nous n'ayons sous la main ni vos Affaires Étrangères qui banquettent en Suisse, ni vos Colonies qui palabrent aux colonies, ni tous ceux-là qui sont aux eaux, aux bains de mer, ou dans les châteaux de leur bonne

amie. Mais, dit-il, en désignant une voiture qui descendait l'avenue, voici le général qu'on a pincé à la porte de Saint-Cloud, retour de Versailles. Il ne couchera pas aux Invalides.

— Vous n'auriez pas fait cela au général Gouraud, je vous en réponds, dis-je avec une indignation qui commençait à croître. Celui-là vous eût bouclés le premier.

— C'est à voir! Mais vous n'avez plus Gouraud, ni personne; rien que les crapauds du bout du pont! Et s'il n'y a que ces oiseaux-là pour vous défendre...

Je ne relevai point ces métaphores peu courtoises pour la représentation nationale.

— Il y aussi l'armée, dis-je. Nos casernes...

— Parlons-en! Naturellement, la classe est libérée. Les gaillards ne se le sont pas fait dire deux fois. Tenez, regardez s'ils sont heureux!

En ce moment, descendait les Champs-Élysées une troupe réjouie de soldats se tenant le bras et chantant un hymne où je ne reconnus pas la *Marseillaise*.

— Mais l'Élysée, dis-je, qu'en faites-vous?

— Ah oui! Le Président de votre République! Il est à Lyon à couronner des rosiers. Les camarades aujourd'hui fournissent les roses, et même les épines.

— Comment! La province...

— Mais oui, à Marseille, à Nantes, au Havre, ça chauffe à cette heure. Ce sera peut-être plus dur qu'ici où tout se passe en douceur.

— En douceur!

— Assurément. Il a bien fallu expédier quelques agents qui n'ont pas mis d'obéissance, à la Banque, quand on a descendu le Gouverneur dans les caves. Ce sera tout, il faut l'espérer. On n'est pas des moujiks. La révolution du peuple aura les mains pures. C'est pas comme la vôtre, sans reproche.

— La mienne? me suis-je exclamé.

— Parfaitement, celle des bourgeois: 89... 93... les Droits de l'Homme, la balance... C'est nous qui les prenons les Droits de l'Homme!...

Octave est lancé; il ouvre son cœur généreux. Toutefois un petit ricanement m'inquiète.

— On aimerait pourtant, comme les autres, en coller au mur quelques-uns... Votre Blum, par exemple... En attendant, notre délégué à la Justice vient d'ouvrir les prisons. Ce n'est pas qu'on aime les assassins, s'il s'en trouve; mais il faut faire de la place, n'est-ce pas?

Nous sommes devant l'Arc de la Grande Armée. Je salue notre passé. Où est le temps où la France donnait son sang pour l'émancipation des peuples? Qu'est devenue cette épopée de la liberté, servie par les armes, que la pierre sublime de Rude nous rend si présente? Quel chemin depuis lors, et comme ces gens-là ont l'air de ne rien comprendre à nos souvenirs! Qu'ai-je de commun, vieux libéral, avec l'homme décidé et violent qui marche à côté de moi? Je l'interroge cependant:

— Enfin, Octave, me direz-vous où va votre révolution? Que voulez-vous faire de Paris, et comment vous y maintiendrez-vous?

— C'est très simple — décidément c'est son mot —, ce qu'on démolit ne se refait pas. Vous me demandez nos projets? Les usines sont à nous virtuellement, comme vous dites; avec quoi voudriez-vous les reprendre? Et voyez comme nous sommes pratiques. Dès demain matin, nos serruriers auront du travail: tous ces appartements dont nous voyons les volets fermés seront occupés par les familles de Saint-Ouen, de Saint-Denis, de Pantin. Ils ne manqueront pas de locataires. Pour ceux qui ont encore l'habitant, on partagera.

Je fis un geste effrayé.

— On ne veut être désagréable à personne, ajouta Octave.

Chez vous, par exemple, j'y pense, où il y a tant de chambres à coucher et des salons pleins de bouquins, je veux que vous ayez quelqu'un de bien. Je vous envoie ma femme avec ma gosse. Comme cela, pas d'ennui pour vous.

Je n'osais témoigner ma reconnaissance, ayant horreur des enfants qui touchent aux livres et bousculent les papiers. Mais Octave continuait sa bienveillance:

— Vous aurez aussi ma belle-sœur: deux petits garçons seulement. Vous craignez qu'elle soit gênée? dit-il avec malice. Elle n'est pas difficile; on se serrera.

Et, comme mon sauveur me laissait aux mains explorées de mon concierge, il ajouta dans un dernier sourire:

— Mon beau-frère vous plaira. Il est de votre partie: c'est un typo de l'*Humanité*. En voilà un qui appréciera votre bibliothèque!

Babel à Ferney

I

La Société des Nations triomphait. Son œuvre était applaudie; la paix régnait sur le monde; la terrible guerre si longtemps menaçante avait pu être évitée. Les nationalismes étaient apaisés, les matières premières distribuées tant bien que mal, les frontières à peu près fixées, les budgets à peu près en équilibre et les peuples, en somme, à peu près contents.

De ces heureux résultats, les croyants remerciaient la Providence; les sceptiques les attribuaient à la force des choses, et la S. D. N. en faisait honneur, comme il est juste, à la S. D. N.

Une ombre légère à ce tableau de félicité: à l'heure où s'ouvrait la cinquième session, aucune grande question ne se trouvait portée à l'ordre du jour. Le succès avait tout épuisé et les fonctionnaires, que tant de travaux avaient multipliés autour du puissant organisme international, cherchaient en vain un prétexte à faire augmenter leurs appointements. Les nations ingrates les estimaient assez payés par l'éclat des services rendus à l'Humanité.

La question de prestige était plus grave, et le Conseil Suprême s'en préoccupait. Quel sujet de discours animerait, devant son auditoire d'élite et les dames chatoyantes, les séances du Palais des Nations? Comment démontrer que la parole était toujours nécessaire à la parure de la vérité? Les plus anciens se résignaient mal à ne pas ouvrir un grand débat.

Resté loquace après avoir été éloquent, le vénérable Président Perpétuel continuait à maintenir l'autorité morale de la France, malgré des somnolences auxquelles son âge avancé lui donnait droit; mais cet esprit, fertile en ressources depuis tant d'années, avouait que la crise était redoutable.

On se tourna vers la C. I. I., qui compte, comme on le sait, les intelligences les plus déliées de l'univers. Mais la Commission de Coopération Intellectuelle Internationale reconnaissait elle-même son impuissance. Elle avait donné tant d'efforts à des coordinations difficiles que son glorieux moulin n'avait plus rien à moudre. Elle s'occupait, en ce moment, d'unifier un système de ponctuation dans les diverses typographies du monde. Mais cette affaire de points et de virgules, quelque importante qu'elle fût, ne pouvait passionner que les esprits graves.

Ce fut pourtant de ce côté que vint le salut. La trente-troisième sous-commission de la C. I. I. venait d'être saisie d'une réclamation utilisable.

L'État libre de Groënland se plaignait de la pauvreté de ses collections artistiques. La nouvelle construction de son musée, faite à grands frais des bois les plus rares, ne renfermait à cette heure que des peaux d'ours blancs, il est vrai magnifiques. Nul

enseignement esthétique ne pouvait s'accrocher à de telles dépouilles. N'était-il pas juste, cependant, qu'une jeune nation, avides de progrès, goûtât enfin aux jouissances les plus élevées? Elle faisait appel à l'esprit de solidarité qui unissait désormais les hommes, et réclamait énergiquement sa part des trésors communs.

Comment pouvait-on se refuser à une requête aussi émouvante et ne point répondre à ce cri poussé vers la beauté au 65° degré de latitude nord?

On vit aussitôt que les plus grands principes étaient engagés. Plusieurs pays adhérèrent sans hésiter à une répartition meilleure des œuvres d'art dans le monde. L'Islande, la Patagonie, les Nouvelles-Hébrides appuyèrent la réclamation groenlandaise. Les sans-fil officiels se croisèrent autour de la planète et l'on put prévoir qu'une majorité de nations peu favorisées se constitueraient rapidement et alimenteraient de leurs plaintes de nombreuses délibérations.

Le rapport, demandé d'urgence, fut un premier succès. Au milieu d'une émotion attentive, le délégué de la Mandchourie indépendante donna lecture d'un papier qu'il avait eu la délicate pensée de rédiger en japonais afin d'être mieux compris. Il concluait nettement en faveur de la requête : « La S. D. N. a provoqué la répartition équitable du blé, de l'or et du radium; il lui reste à accomplir celle des richesses de l'art non moins indispensables à la vie des hommes ».

Elue d'enthousiasme, imbuë de la pure doctrine de la C. I. I., la nouvelle C. R. A. promettait à la S. D. N. une séance plénière considérable.

II

D'où vint l'ingénieuse idée de faire siéger à Ferney les hauts-commissaires chargés d'élaborer le plan de la grande réforme? Peut-être de quelquelque mémoire érudite et rancunière, qui se souvenait d'avoir vu ranger Voltaire parmi les adversaires de la Société des Nations. Sa phrase est, en effet, assez fâcheuse : « Je croirai à la paix perpétuelle le jour où les éperviers cesseront de manger les pigeons ».

L'occasion était venue d'infliger à l'ombre du seigneur de Ferney le spectacle de la concorde universelle.

Un motif plus simple suffit au public. Il parut à tous qu'il fallait soustraire les délibérations aux pressions diverses d'une opinion déjà surexcitée. Nulle part la sérénité ne lui serait mieux assurée que dans la demeure du vieux philosophe qui reste, non loin du Léman, un temple de la sagesse humaine.

Par cet après-midi de printemps, les correspondants de journaux du monde entier, à grand-peine contenus par la gendarmerie, se pressaient dans la rue du village, impatients de téléphoner, de câbler ou de diffuser des inexactitudes sensationnelles.

À l'intérieur de la maison, quand fulgura le magnésium, les plaques enregistrèrent une pittoresque assistance. Par les portes-fenêtres ouvertes sur le jardin à la française, on apercevait la table de jeu où le grand homme avait fait son whist avec l'Europe entière. Tout autour, sur les fauteuils Louis XV, les représentants des puissances étalaient leurs vestons. Secrétaires et interprètes leur faisaient une couronne de sourires. Détachées en groupe gracieux sur le fond blanc des boiseries, douze dactylos remettaient leur rouge. L'histoire apprendra, par l'indiscrétion de la pellicule, que l'envoyé du *Chicago Times*, blotti sous une banquette, prenait des notes clandestines.

Ayant rejeté en arrière ses beaux cheveux blancs, le Président Péruet se leva pour le discours d'inauguration :

« Messieurs, dit-il, je déclare ouverte cette réunion mémorable. »

Et les sténo-dactylos, le crayon aux doigts, se sentirent pâmées aux premiers accords de la mélodie.

« Laissez-moi vous remercier tout d'abord d'avoir choisi, pour cette discussion historique, un coin de terre française où vit à jamais le souvenir d'une puissante philosophie. La démocratie de mon pays a toujours honoré l'illustre Voltaire comme un précurseur, car nul n'a mieux que lui posé les principes immortels de la Révolution. »

— De quelle révolution parle-t-il? demanda un délégué à l'oreille de ses voisins; mais personne ne sut lui répondre.

Ayant évoqué en termes émus les affaires Calas et Dreyfus, l'orateur se déclara partisan de cette répartition rationalisée de l'Art, dont il n'était pas possible de garder le privilège à des nations qui n'avaient d'autre titre que leur ancienneté :

« La France, Messieurs, tient à rester à la tête de ce mouvement irrésistible qui entraîne les esprits vers une justice meilleure. Grande productrice d'une denrée sublime, elle en saura faire l'abandon aux mains fraternelles qui se tendent vers nous. Cet exemple sera suivi, Messieurs, nul n'en doute dans cette enceinte — et son geste amplifiait le petit salon philosophique —; il servira à l'affermissement définitif de cette paix des esprits à laquelle vous avez travaillé inlassablement... »

L'adverbe attendu annonçait une cadence qu'on ne laissa pas à l'orateur le temps d'achever. Il s'assit dans une ovation bruyante, tandis que, derrière son mur, la presse se réjouissait de ce bon présage. Moins optimistes, les moineaux du pays, alarmés par le vacarme, passaient prudemment la frontière suisse.

Le représentant de la Fédération Ibérique, s'étant levé, assura avec magnificence que les trésors d'art de son pays, accumulés pendant des siècles par les rois et les moines, étaient d'ores et déjà à la disposition de l'assemblée.

Un geste aussi somptueux provoqua un débordement de déclarations généreuses. On vit des nations qui ne possédaient que leur bonne volonté la prodiguer avec éloquence.

De telles effusions témoignaient, une fois de plus, pour la bonté native de l'espèce humaine. Mais, l'ignorance étant mère de l'ingratitude, personne ne songeait à la revanche posthume offerte à Jean-Jacques dans cette maison même du rival qui l'avait tant malmené.

III

— Nous passons à la rédaction des articles, prononça le Président qui, ce devoir accompli, ferma les yeux, et s'absenta doucement.

Les regards se portaient vers les lunettes scandinaves d'un juriste éminent, célèbre pour la clarté de son style et son heureux maniement de l'idiome genevois. Sa formule était prête :

« Article premier. — Le contingentement esthétique appliqué aux musées de chaque peuple a pour base le coefficient numérique de son agglomération nationale. »

On ne pouvait mieux dire. Pendant que les traducteurs pressés multipliaient les contre-sens en diverses langues, les épithètes d'usage, « charmant », « excellent », « décisif », circulaient entre les fauteuils.

Une seule opposition se manifesta : le délégué italien, un jeune descendant des Doges, déclara la question inopportune et mal posée; mais cette attitude, nettement fasciste, n'annonçait encore aucun orage.

Pour le transport des œuvres d'art, le Reich se chargea de l'entreprise; sa puissance technique d'organisation s'imposait, et il gardait une équipe de généraux en disponibilité qui s'étaient fait la main dans les régions occupées de la Grande Guerre.

— Qu'apportera votre noble nation, demanda un délégué, au stock à créer pour le fonds commun?

Le docteur Kurtius parut surpris de cette question indiscrète :

— Le chiffre de population de l'Allemagne, dit-il, lui donne le droit d'être partie prenante et non donnanter. Elle attend sa part des générosités de la S. D. N. et, d'ailleurs, elle est plus pauvre qu'on ne le croit; il y a des faux au Musée de Berlin... Peut-être consentirions-nous à quelques échanges.

— La tiare d'or de Saïtapharnès pourrait vous être attribuée, suggéra quelqu'un.

Et comme le docteur ne paraissait pas priser cette compensation, on lui fit remarquer que l'hypercritique allemande venait d'établir l'authenticité de l'antique ciselure de cette merveille, malgré les aveux de l'imposteur qui disait l'avoir fabriquée.

Cette petite discussion changea les humeurs. Chacune des nations interrogées crut désormais devoir faire des réserves en ce qui la concernait, et, quand la Yougoslavie observa que la Belgique détenait un lot prodigieux de belles choses que ne justifiait pas le nombre de ses habitants, le baron Claës de Tirlemont le prit fort mal et dit sèchement que certaines gens, nés d'hier, ne devaient pas avoir voix au chapitre.

— Il y a trente-cinq Rubens au Musée de Bruxelles, insista le Balkanique; il en faut pour tout le monde!

Quelques yeux brillèrent de cette convoitise que Bossuet dénomme concupiscence. Des chiffres, des statistiques volèrent dans l'air; des précisions, d'ailleurs fictives, furent lancées par les connaisseurs.

— Trente Memling à Bruges! Quatre Jordaens à Anvers! Un tel accaparement est-il tolérable dans nos sociétés modernes?

Le digne baron éclata. Déjà apoplectique, il devint cramois; et, tandis qu'on s'empressait autour de sa cravate, il murmurait: « Les barbares! Les barbares! »

On l'emporta dans le tumulte. La Hollande, se sentant trop de Rembrandt sur la conscience, s'éclipsa par la porte du fond, cependant que le Président, brusquement réveillé, se félicitait de la sérénité du débat.

Dédaigneuse jusqu'alors, la Grande-Bretagne déclara, au contraire, que la discussion devenait indécente, et cela par la présence injustifiée des petites nations. Mais la Grèce lui rétorqua avec aigreur qu'on attendait toujours la restitution au Parthénon des marbres de Phidias qui s'empoussièrent encore sous le ciel de Londres.

Les sagesse fléchissaient. Une voix agressive jeta cet aphorisme menaçant:

— Les peuples ont le droit de disposer eux-mêmes... du superflu d'autrui.

— La guerre est pour demain! glapit un prophète.

C'en était trop. On se sépara en désordre. Tout espoir de séance plénière était perdu.

Les abeilles du jardin restèrent maîtresses du sucrier. Dans son cadre dédoré, Voltaire souriait sans bienveillance, et les dactylos consternées n'osaient relire une sténographie scandaleuse.

PIERRE DE NOLHAC,
de l'Académie française.

La jeunesse de saint Jérôme⁽¹⁾

Baptême de Jérôme

Jérôme nous apprend qu'il fut baptisé à Rome (2), au cours de ses études philosophiques: probablement en 366, à la vigile de Pâques. Il avait alors environ dix-neuf ans.

Ces baptêmes tardifs, qui surprennent un peu aujourd'hui, étaient alors presque la règle, même dans des familles toutes chrétiennes. La raison principale n'était pas celle qu'on a fait valoir dans certaines églises: la nécessité d'attendre l'âge du discernement. C'était une raison utilitaire, un peu choquante dans sa candeur. On s'accordait naturellement pour admettre que le baptême effaçait tous les péchés antérieurs; mais, pour les péchés ultérieurs, on était moins sûr qu'ils pussent être remis complètement sur la terre. Dans le doute, mieux valait attendre: ainsi raisonnait même une sainte femme comme la mère d'Augustin (3). Tant qu'on se sentait jeune, on restait catéchumène, on goûtait sans scrupule les plaisirs de ce monde. Au tournant de l'âge, sous les menaces de la maladie ou de la vieillesse, on songeait à se mettre en règle avec le ciel: le diable se décidait à se faire ermite, pour se ménager une petite place au Paradis. Les parents de Jérôme n'étant pas très pieux, c'est probablement pour cette raison que leur fils aîné, chrétien en principe, n'était pas encore baptisé à dix-neuf ans.

Avant de l'accompagner jusqu'au bord de la cuve baptismale, jets un coup d'œil sur sa vie morale antérieure, qui n'avait pas été très édifiante.

Pendant son enfance à Stridon, Jérôme ne semble pas, d'ailleurs, avoir songé beaucoup au christianisme. Plus ou moins consciemment, il participait à l'indifférence religieuse de ses parents, qui étaient catholiques, mais qui s'en tenaient à une morale toute bourgeoise, où les intérêts de la terre primaient ceux du ciel. A Rome, pendant ses premières années d'étudiant, il s'était montré aussi ardent pour le plaisir que pour l'étude. Il raffolait des spectacles de tout genre. Il ne dédaignait aucune espèce de distractions, ni même les frasques familiales aux jeunes gens des écoles.

Son adolescence fut orageuse. Il eut alors des aventures galantes et des caprices sensuels. Le souvenir de ces désordres le poursuivra jusqu'au désert, troublant le cours de ses austérités, exaspérant par le remords ses mortifications d'anachorète. Malgré lui, dans ses tentations, il évoquera par l'imagination les « délices de Rome », il croira se mêler encore « à des chœurs de jeunes femmes » (4). On doit donc bien se garder de faire de l'étudiant d'alors, du futur saint, un petit saint.

Pourtant, dans son ardeur de pénitence, Jérôme exagérait sans doute ses méfaits de jeunesse. Dans une série de lettres, écrites pour la plupart durant son premier séjour en Orient, il se reproche amèrement ses désordres d'autrefois. Il déclare qu'il est « souillé par toutes les ordures des péchés, gisant dans le sépulcre des crimes » (5). Il n'espère, dit-il, son salut que de la miséricorde infinie du Seigneur, qui peut-être, un jour, lui adressera cet appel, renouvelé de l'Évangile: « Jérôme, viens dehors » (6). Il ajoute qu'il est tombé « sur le chemin glissant de l'adolescence » (7), qu'il a émigré au désert pour expier ses forfaits (8), qu'il s'est emprisonné dans ces horribles solitudes « par crainte de l'Enfer » (9). Dix-huit ans après la fin de sa vie d'étudiant, au moment de son second départ pour l'Orient, il écrira encore: « Certains me

(1) Extrait d'un livre que la librairie B. Grasset publiera le mois prochain dans la belle collection *La vie chrétienne*, où ont paru précédemment: W. SCHMIDT: *Origine et évolution de la Religion*; K. ADAM: *Le vrai visage du catholicisme*; P. LAGRANGE: *La morale de l'Évangile*, etc.

(2) *Epist.* 15, 1; 16, 2.

(3) Augustin, *Confess.*, I, 11, 17-18.

(4) Jérôme, *Epist.*, 22, 7.

(5) *Epist.* 4, 2.

(6) *Epist.* 7, 3; 4, 2.

(7) *Epist.* 7, 4.

(8) *Epist.* 15, 2.

(9) *Epist.* 22, 7.

A l'occasion des fêtes de Pâques, LA
REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET
DES FAITS ne paraîtra pas la semaine
prochaine.

considèrent comme un scélérat, chargé de toutes les infamies; et ce n'est rien en comparaison de mes péchés » (1). Devenu abbé de Bethléem, il n'hésitera pas à déclarer au cours d'une controverse : « Si je porte aux nues la virginité, ce n'est pas que je l'aie; mais j'admire ce que je n'ai pas » (2). A cinquante ans, jetant un regard sur sa jeunesse, il répétera comme un refrain ce *mea culpa* : « Nous avons abandonné les grandes villes, pour pleurer dans les champs et la solitude nos péchés d'adolescent » (3).

Assurément, Jérôme connaissait mieux que nous l'histoire de son passé. Et cependant, selon toute apparence, on ne doit pas prendre à la lettre ses prétendues confessions. D'abord, on doit tenir compte de ses tendances ordinaires à l'exagération. Puis, chez les chrétiens de ces temps-là, on poussait volontiers au noir la peinture des erreurs passées. C'était une façon d'exalter l'œuvre de la miséricorde divine : plus était profond le gouffre, plus l'on était reconnaissant à Dieu qui en avait tiré le coupable. Il y avait donc là une sorte de cliché, dont on trouve bien des exemples dans les *Confessions* d'Augustin. Ce qui semble le prouver pour Jérôme, c'est que souvent, là où il se qualifie si sévèrement, il reproduit tout bonnement des expressions bibliques ou même paraphrase un autre écrivain. En certains cas, il fait simplement un *mea culpa* collectif en tant qu'homme, sans s'accuser lui-même plus que les autres. Ainsi, l'on a parfois allégué un passage d'un de ses opuscules, pour en conclure que sa vie de dissipation avait continué après son baptême (4) : or, dans ce passage, il ne parle pas réellement de soi, puisqu'il se contente d'y paraphraser un commentaire d'Origène sur Is. I.

Donc, si l'on doit enregistrer les aveux répétés de Jérôme sur ses désordres de jeunesse, on ne doit pas être dupe de ses exagérations ni de ses figures de rhétorique. Devenu un ascète, mais toujours rhéteur, il jugeait et condamnait ses folies d'autrefois avec d'autant plus de sévérité, que le souvenir de ces folies, traînant derrière lui comme une chaîne, retardait sa marche vers l'idéal chrétien. En réalité, au temps de sa vie d'étudiant, il devait ressembler à beaucoup de ses camarades : il n'était ni un scélérat ni un ange, mais il était jeune, il songeait au présent plus qu'à l'avenir, à la terre plus qu'au ciel. D'ailleurs, pour le préserver des pires excès, il avait l'amour de l'étude et l'ambition; il avait aussi l'amitié de ces étudiants d'élite, tous des lettrés, tous de futurs ascètes, dont nous l'avons vu entouré. Enfin, pendant les deux ou trois dernières années de son séjour à Rome, il trouva la meilleure des sauvegardes morales dans l'éveil du sentiment religieux.

Il ne nous dit pas comment se fit en lui cet éveil. Sans doute, quelque déception sentimentale, suivie d'une crise. Puis, un retour inconscient à la foi naïve de son enfance, avec une curiosité nouvelle pour les somptueuses basiliques de Rome et leurs émouvantes cérémonies. En effet, dès ce temps, la dévotion ardente de la ville des papes semble avoir produit une impression profonde sur le jeune étudiant. Il s'en souvenait plus tard, quand il écrivait : « du peuple romain, on loue la foi. Où voit-on ailleurs un pareil empressement, une pareille affluence dans les églises et près des tombeaux des martyrs? Où entend-on, comme à Rome, l'*Amen* résonner avec le bruit du tonnerre, en ébranlant les temples vides des idoles?... C'est que, chez les Romains, plus grande est la dévotion et plus simple la foi » (5).

Aux échos de cette piété populaire vibrât peu à peu l'âme de Jérôme. C'est alors qu'il se mit à étudier sérieusement les Livres saints. Trente ans plus tard, il déclarait que depuis son adolescence il n'avait pas laissé passer un jour sans « méditer sur la Loi, les Prophètes, les Evangiles et les Apôtres (6) ». Mais au début, livré à lui-même et tout fier de sa philosophie d'école, il se faisait du christianisme une idée singulière : il croyait y retrouver, dit-il, les doctrines de Pythagore, de Platon et d'Empédocle (7). L'abbé de Bethléem n'était pas fier au souvenir de ses divagations d'étudiant en philosophie.

Dans cette conception aventureuse du christianisme, comme dans la peinture enthousiaste de la dévotion populaire des Romains, on voit à l'œuvre l'imagination de Jérôme : cette imagination qui

devait lui inspirer de si belles pages et déchaîner contre lui tant d'inimitiés. Elle a certainement joué un rôle dans l'évolution qui l'amena à la foi.

Départ pour l'Orient

Brusquement, vers le début de 374, le « chœur des bienheureux » se disloqua. Les ascètes se dispersèrent. Jérôme partit pour l'Orient, avec l'intention de se rendre en pèlerin à Jérusalem, puis d'aller vivre au désert en anachorète.

On admet généralement que ce brusque départ eut pour cause une rupture de Jérôme avec ses parents et une partie de son entourage : rupture préparée dès longtemps par sa conversion à l'ascétisme, et déterminée par sa prétention d'entraîner sa sœur dans la même voie, surtout par les querelles qui en furent la conséquence. En effet, ses parents ne lui pardonnaient pas d'avoir compromis l'avenir rêvé pour lui en renonçant aux ambitions profanes, et de s'enliser dans une dévotion jugée stérile. Ils lui en voulaient plus encore d'achever la désorganisation de la famille en égarant sa sœur dans la poursuite du même idéal. On peut croire aussi que le caractère altier et intransigeant du jeune homme, sans parler de son esprit mordant, contribua beaucoup à aggraver les malentendus. En fait, c'est alors qu'il commença à découvrir et à dénoncer autour de lui des « ennemis ». Défiant déjà, il soupçonnait des intrigues ou des complots, non seulement à Stridon, mais à Aquilée, jusqu'à Hémona, dans le monde des clercs, des moines et des vierges sacrées (1).

Cependant, ni son caractère ombrageux, ni les malentendus et les querelles de famille, ni les prétendues intrigues d'ennemis réels ou imaginaires ne suffisent à expliquer les faits. Il y eut certainement autre chose.

Que s'était-il passé? Jérôme lui-même, dans une lettre à Rufin écrite un an plus tard, parle d'un ouragan qui les emporta (*subitus turbo convolvit*), d'un déchirement impie qui les arracha les uns aux autres (*impia distraxit convulsio*) (2). Il semble donc qu'un coup de force ait contraint les amis à se séparer. D'où venait-il?

En ces temps-là, dans presque toutes les Eglises d'Occident, la majorité des clercs étaient encore hostiles au nouvel ascétisme importé d'Orient. En outre, le parti arien, que favorisait l'impératrice Justine, était alors très puissant dans le nord de l'Italie; et les autorités civiles se mettaient volontiers à son service. Or Jérôme et ses amis étaient des orthodoxes intransigeants, adversaires déclarés des Ariens, contre qui Chromatius avec Evagrius, menait une vigoureuse campagne (3). Mal vu d'une partie du clergé catholique, les ascètes d'Aquilée étaient à la merci des Ariens, qui, appuyés comme à Milan par l'impératrice, ont bien pu leur chercher noise et mettre en mouvement contre eux la police. Ainsi s'expliqueraient « l'ouragan », le « déchirement impie », c'est-à-dire le coup de force, l'ordre de se disperser.

Ce qui reste à expliquer, ce sont ces médisances, ces calomnies de ses compatriotes, dont Jérôme s'est plaint si amèrement, et devant lesquelles il a fui jusqu'en Orient. Des bruits fâcheux couraient sur son compte. Des accusations mystérieuses, chuchotées dans les coins, étaient prises au sérieux par des gens graves, jusque dans les milieux ascétiques où l'on aurait dû défendre Jérôme. Il nous apprend lui-même que le moine Antonius et les vierges sacrées d'Hémona avaient rompu toutes relations avec lui et ne répondaient plus à ses lettres (4). Que pouvait-on bien lui reprocher?

Jeune, ardent et primesautier comme il était, Jérôme avait dû commettre quelques imprudences de conduite, et, par là, prêter le flanc à la calomnie. Il a toujours exercé sur les femmes une étrange séduction, et s'est toujours plu dans leur société. Il sera l'oracle des grandes dames romaines au cercle de l'Aventin; et même alors, malgré son auréole d'ancien ermite, malgré son rôle de directeur des consciences, malgré ses fonctions de secrétaire du pape, on incriminera ses relations avec Paula, une sainte femme pourtant, et mère de cinq enfants. Plus tard, quand il sera devenu l'abbé de Bethléem, on lui reprochera de trop écrire pour les femmes, de leur dédier la plupart de ses ouvrages. En fait,

(1) *Epist.*, 45, 1.

(2) *Epist.*, 48, 20.

(3) *Contra Iohannem Hierosolymitanum*, 41.

(4) *Epist.*, 18, 11.

(5) *Comment. in Epist. ad Galatas*, II, Praefat.

(6) *Epist.*, 50, 1.

(7) *Epist.*, 84, 6; *Apologia contra Rufinum*, III, 39.

(1) *Epist.*, 6 et 11-12.

(2) *Epist.*, 3, 3.

(3) *Epist.*, 1, 15; 7, 6.

(4) *Epist.*, 11 et 12.

VOYAGES — PÈLERINAGES

En Pullman-car, prix réduits

ITALIE : 14 avril — Lourdes : 15 mai

LOURDES : 13 avril LISIEUX : 5 avril

ROME : 5 avril (13 jours), 25 avril (18 jours)

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. du Mont Kommel, BRUXELLES - Téléphone 37 58 22

Groupement Financier Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital versé : 4 millions de francs.

Siège social : LIÈGE, 89, rue de la Cathédrale, HX

Succursale : BRUXELLES, 15, rue des Paroissiens

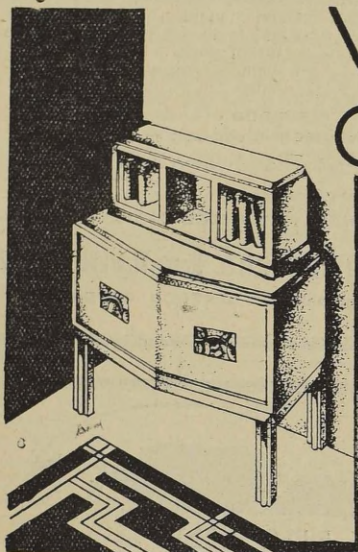
(Anciennement J. Fonteyne et C^o)

TOUTES OPÉRATIONS DE CHANGE ET DE BOURSE. — TERME ET COMPTANT

Ordres de bourse sur Bruxelles, Anvers, Londres, Paris, New-York, Amsterdam, Berlin, Bâle, etc., aux meilleures conditions et par des correspondants de premier ordre. — Ouvertures de crédit sur nantissement. — Gestion de Portefeuille. — Coupons belges et étrangers. — Monnaies.

A bonnez-vous de l'Économie Financière — Prix : 25 francs

VENTE EN COMPTES-COURANTS



Pour tout devis d'installation, de décoration ou d'ameublement, d'un montant, compris entre 3.000 et 150.000 frs. il suffit d'en verser le dixième à la remise de la commande. Le restant sera réglé en 12, 18 ou 24 mensualités égales et consécutives, au choix. Il ne sera augmenté que d'un intérêt de 3 % l'an.

En profitant de cette facilité nouvelle qu'offre le "BON MARCHÉ" vous faites librement votre choix dans nos différents rayons d'Ameublement, de Tapis, Literie, Lustrie, Rideaux, Blanc, Porcelaines, Cristaux, Instruments de Musique, Pianos, Phonos, T. S. F., où vous avez la certitude de trouver tous les articles marqués en chiffres romains, qui vous seront donc vendus exactement aux mêmes prix qu'au grand comptant et pour lesquels le "BON MARCHÉ" peut assurer les plus larges et les plus formelles garanties.

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES • BRUXELLES • ANVERS • LIÈGE • BRUGES • GAND

CHOCOLAT VANOVA

du chocolat excellent
des images instructives
de superbes primes

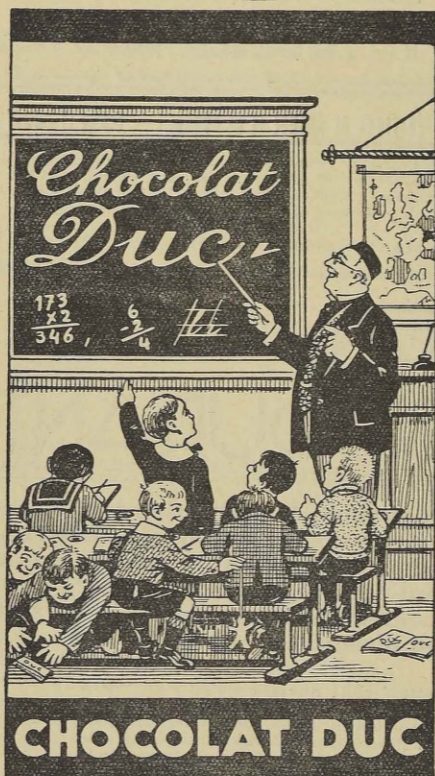


100 VUES DU CONGO BELGE

100 VUES DU PORT D'ANVERS

100 VUES DE LA BELGIQUE





CHOCOLAT DUC

Les abonnés de cette revue reçoivent gratuitement un paquet de chocolat bar 24 paquets, il suffit de nous envoyer 24 étiquettes et un paquet vous sera envoyé par la poste

L'Aliment nutritif par excellence

Pour Communautés, Hôpitaux, etc., nous offrons le gros poisson à notre choix suivant les arrivages à :

Fr. 3.25 le kilo avec tête;
» 3.75 » sans tête en morceau de 1 kilogr.

Franco de port à partir de 10 kilos.
Emballage à renvoyer.

Pour Ménages et Particuliers :

Au prix de fr. 25.00 : 1/2 kilo de crevettes;
1 kilo de moules;
1 kilo de gros merlans, pour un plat de merlans pochés à la Fécampoise.

Au prix de fr. 48.00 : 1/2 kilo de crevettes;
1 kilo de moules;
1 kilo de turbot pour un plat de turbot poché à la Fécampoise;
1 homard vivant à cuire Newbourg.

« SEAFOOD »

Pour varier vos MENUS employez le POISSON

Le POISSON est économique, facile à préparer et très sain.

MANGEZ DU POISSON

FAVORISEZ L'INDUSTRIE BELGE DE LA PÊCHE

CONSULTEZ «SEAFOOD» Minque, 67, Ostende - Tél 1162

Adresse télégraphique : SEAFOOD OSTENDE

DIRECTEMENT DE LA MER...

Vous voulez du poisson de mer frais? Souscrivez
: un abonnement au :

SERVICE ARTIC OSTENDE

Service spécial pour hôtels,
pensionnats, communautés,
hôpitaux, etc.

Rive des Blanchisseurs Ostende

SERVICE
ARTIC
OSTENDE

on verra toujours à ses côtés quelque ange gardien, la même Paula, sa fille Eustochium, puis sa petite-fille, une autre Paula. A vingt-cinq ans, dans sa retraite d'Aquilée, il n'était ni moins séduisant, ni, quand il le voulait, moins aimable. Il a dû se plaire un peu trop dans la compagnie de quelques dévotes, en marge du « chœur des bienheureux ». D'où ces propos malveillants, dont il s'irrite dans ses lettres. D'où les préventions des vierges sacrées d'Hémona, et les indignations scandalisées de la tante Castorina (1). En vain, Jérôme protestait de son innocence, en appelait au tribunal du Christ. Malgré toutes les morsures des vipères, s'écriait-il, « je ne crains pas le jugement des hommes; j'aurai Dieu pour juge (2) ». Les hommes continuaient à juger, les vipères à mordre.

Ce qui aggravait les choses, c'était le caractère entier et méfiant, l'intransigeance et l'esprit caustique de Jérôme. Il n'a jamais admis ni compris qu'on pût sincèrement, honnêtement, penser autrement que lui. Si plus tard, pour cette raison, il faillit se brouiller de Bethléem à Hippone avec Augustin qu'il n'a jamais vu, on devine comment, dans sa jeunesse, il accueillait les objections ou les critiques des gens de Stridon, d'Hémona ou d'Aquilée. On se souvient comment il parlait de Lupicinus, cet évêque de Stridon, qu'il comparait successivement à un pilote intrinse, à un aveugle, à un âne, à un couvercle de marmite (3). Il eût fallu une patience angélique pour ne pas garder quelque rancune au mauvais pluisant, et Lupicinus n'avait probablement rien d'un ange. Vraiment, Jérôme avait trop d'esprit pour un ascète. Malgré lui, il lâchait le mot méchant, à l'emporte-pièce. Ne pouvant lui tenir tête, ses victimes se vengeaient comme elles pouvaient, par la médisance ou la calomnie, il n'aurait pas vu autour de lui tant d'ennemis, s'il avait été plus patient, plus maître de sa langue ou de sa plume.

Ainsi éclairée par son caractère et par l'histoire du temps, sa brusque résolution d'aller vivre au désert n'a plus rien de mystérieux. Ne pouvant rester à Aquilée, ne voulant pas se fixer à Stridon où on lui faisait grise mine, il se décida à partir pour l'Orient, cette terre sacrée de l'ascétisme dont il rêvait depuis sa vocation de Trèves.

Lors de son départ pour l'Orient, Jérôme avait environ vingt-sept ans. Intellectuellement, il n'est encore à cet âge qu'un rhéteur curieux d'érudition. Moralement, il vient de subir une transformation profonde. Depuis son baptême, surtout depuis sa vocation ascétique, à Trèves et dans sa retraite d'Aquilée, il a compris le sérieux de la vie et la grandeur du christianisme. Il a résolu de suivre la voie qui assurera son salut. En même temps s'accusent les traits dominants de son caractère : l'ardeur pour l'étude, la générosité d'âme et l'enthousiasme, le dévouement à ses amis, mais aussi l'intransigeance, le parti pris, la méfiance et la rancune. Il part en pèlerin; mais il part en mécontent, aigri, brouillé avec ses parents comme avec beaucoup de ses compatriotes. Il fuit devant des calomnies ou devant l'ombre des inimitiés; mais toujours, autour de lui, derrière lui, il sentira rôder la haine et entendra siffler les « vipères ».

La « vie » de saint Paul l'Ermite

Curieux de sa nature, avec le goût de l'histoire, Jérôme ne pouvait manquer de s'intéresser aux origines de ce nouvel ascétisme qu'il pratiquait dans le désert. Il connaissait depuis longtemps la *Vie de saint Antoine*, écrite en grec par Athanase d'Alexandrie et mise en latin par son ami Evagrius d'Antioche. Alors comme aujourd'hui, on considérait ordinairement saint Antoine comme l'initiateur de l'anachorétisme. Cependant, l'on racontait en Egypte qu'auparavant un certain Paul de Thèbes avait longtemps vécu au désert, qu'Antoine lui avait rendu hommage comme à son maître, qu'on avait là-dessus le témoignage d'Amathas et de Macaire, deux disciples d'Antoine lui-même. Jérôme avait probablement été renseigné sur ces traditions par des Egyptiens, évêques ou moines, alors relégués en Syrie, ou par les clercs d'Alexandrie qui venaient visiter ces confesseurs. Séduit par leurs récits, il crut pouvoir projeter une lumière nouvelle sur les origines de l'anachorétisme. D'où le charmant opuscule qu'il composa au désert, sans doute en 376, et qu'il intitula *Vie de saint Paul, le*

premier ermite. C'était une sorte de préface à l'histoire de saint Antoine.

Au début, Jérôme indiquait avec ses sources l'objet de son ouvrage. Paul de Thèbes n'étant pas mentionné dans la biographie grecque d'Antoine ni dans l'adaptation latine, on devait combler cette lacune. L'auteur allait donner quelques renseignements sur la jeunesse du premier ermite et sur sa fin, sans pouvoir rien dire du reste de sa vie, que personne ne connaissait (1). — Suivait le récit.

C'est au temps des persécutions de Dèce ou de Valérien (2), très violentes en Egypte, que s'était révélée la vocation du plus ancien des anachorètes. Il était né dans la Thébàide inférieure. Il avait environ seize ans, quand il perdit ses parents. Avec une sœur, qui était déjà mariée, il eut à partager un riche héritage. C'était un jeune homme très doux, très pieux, passionné pour les lettres grecques et les sciences égyptiennes. Quand éclata la persécution, il se retira dans une villa éloignée, où il semblait à l'abri. Malheureusement, son beau-frère était un coquin maître chanteur, qui visait sa fortune, et qui, pour le dépoouiller, le menaçait de le dénoncer aux persécuteurs (3).

Poussé à bout, Paul de Thèbes s'enfuit vers des montagnes désertes, où il trouverait une retraite sûre. Peu à peu, il prit goût à ces solitudes, où il s'enfonça de plus en plus. Un jour, au pied d'un roc, il aperçut une grotte fermée par une pierre. L'obstacle écarté, il se mit à explorer l'intérieur. Il y rencontra d'abord un grand vestibule à ciel ouvert, ombragé par un vieux palmier. Un filet d'eau transparente jaillissait au dehors devant la grotte, remplissait un petit bassin naturel, puis disparaissait dans le sol. Le vestibule donnait accès à des chambres souterraines, qui avaient été jadis habitées, et qui contenaient encore tout un outillage d'atelier monétaire : cette jolie grotte avait été un repaire de faux monnayeurs (4).

C'est là que s'installa Paul de Thèbes. Il s'y plut infiniment, « comme dans une demeure offerte par Dieu » (5). Il y vécut près d'un siècle, dans la solitude et la prière. Il n'y manqua jamais de rien, s'habillant avec les feuilles du palmier, buvant l'eau de la source, se nourrissant de dattes et d'un morceau de pain que lui apportait chaque jour un corbeau. — Voilà tout ce que Jérôme savait sur la vie de son héros jusqu'à l'âge de cent douze ans.

Paul de Thèbes était dans sa cent treizième année, quand il reçut la visite de saint Antoine. Celui-ci, un cadet, n'avait encore que quatre-vingt-dix ans, dont soixante-cinq ans à peine passés au désert. Malgré cela, il avait eu, trois jours auparavant, un mouvement d'orgueil : il s'était dit qu'il était le plus parfait des moines, habitant la solitude la plus reculée. La nuit suivante, par une révélation divine, il apprit qu'un autre moine, beaucoup plus parfait, vivait dans une plus profonde solitude. En même temps, il reçut l'ordre d'aller rendre visite à ce confrère inimitable.

Dès l'aube, il prit son bâton et se mit en route, s'enfonçant dans le désert, comptant sur Dieu pour le guider. A midi, comme il marchait toujours sous un soleil brûlant et ne voyait rien, il se dit à lui-même pour s'encourager : « J'ai confiance en mon Dieu : il saura bien, selon sa promesse, me montrer son serviteur plus ancien ». Soudain, il aperçut un être bizarre, moitié homme, moitié cheval. Par prudence, redoutant quelque ruse du Diable, il fit un signe de croix. Puis il interpella le monstre : « Hé! toi, dis-moi où demeure par ici le serviteur de Dieu ». Le Centaure essaya de répondre, par quelques sons presque inarticulés, qui se perdaient dans les profondeurs d'une énorme barbe. Mais, de la main droite, il indiqua la direction demandée, avant de disparaître au galop (6).

Un peu surpris, Antoine poursuivit sa route. Plus loin, dans une vallée rocheuse, il vit venir à lui un petit homme qui avait un nez en bec d'aigle, des cornes au front, des pieds de chèvre. De nouveau, il se mit en garde contre le Diable. Mais l'autre, bon enfant, lui faisait des signes d'amitié, lui offrait des dattes, lui demandant en retour de prier le Sauveur pour lui et les siens. Stupéfait de découvrir en ce sauvage un adorateur du Christ, Antoine versait des larmes de joie. Puis il songeait à la sottise des idolâtres, et fulminait contre eux. Il parlait encore, que déjà le Satyre avait disparu, avec la rapidité d'un oiseau (7).

(1) *Vita Pauli primi eremite*, 1 (Prologus).

(2) *Vita Pauli*, 2-3.

(3) *Vita Pauli*, 4.

(4) *Vita Pauli*, 5.

(5) *Vita Pauli*, 6.

(6) *Vita Pauli*, 7.

(7) *Vita Pauli*, 8.

(1) *Epist.* 13.

(2) *Epist.* 6, 2.

(3) *Epist.* 7, 5.

Cependant, Antoine marchait depuis deux jours. Il n'apercevait plus que des traces de fauves dans l'immensité du désert. Il passa la seconde nuit en prières. Le lendemain, dans le clair-obscur de l'aurore, il distingua une louve haletante de soif; il la suivit des yeux jusqu'au pied d'une montagne. A son tour, il s'approcha. Il se trouva devant l'entrée d'une grotte encore noyée de ténèbres. Il s'y aventura, allant à petits pas, retenant sa respiration, s'arrêtant, prêtant l'oreille au moindre bruit. Tout à coup, entre les flancs sombres du roc, il aperçut une lumière. Dans sa joie, il pressa le pas; mais il heurta du pied une pierre, qui roula avec fracas. Au bruit de la pierre répondirent d'autres bruits dans les profondeurs de la grotte: Paul de Thèbes venait de fermer sa porte et de pousser le verrou. Pendant plusieurs heures, jusqu'au milieu du jour, Antoine resta devant la porte, suppliant en vain le vieil ermite de lui ouvrir. Enfin, Paul de Thèbes se rassura ou se ravisa. Le verrou tiré, il apparut souriant. Les deux anachorètes tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se saluant par leurs noms, comme de vieux amis (1).

On s'assit, et la conversation s'engagea. « Eh bien! dit Paul, voilà donc celui que tu as cherché avec tant de fatigues, un pauvre vieux aux membres vermoulus, couronné de cheveux blancs incultes. C'est encore un homme que tu vois, mais ce sera bientôt un peu de poussière. » Puis le centenaire demanda des nouvelles de ce monde qu'il avait quitté depuis près d'un siècle. Antoine répondait de son mieux, quand un corbeau vint se percher sur une branche, d'où il descendit à petits coups d'ailes, pour déposer un pain devant les anachorètes. « Tiens! dit Paul, voilà que le Seigneur, dans sa bonté, dans sa miséricorde nous envoie notre déjeuner. Depuis soixante ans, je reçois chaque jour la moitié d'un pain. Aujourd'hui, pour ton arrivée, le Christ a doublé la ration (2). » On se mit à table devant la grotte, sur le bord de la fontaine. Alors, entre les deux ermites, ce fut un assaut de politesses pour décider qui romprait le pain. Pour se désaltérer, ils n'eurent qu'à se pencher sur la source. Le banquet fini, ils rendirent grâce à Dieu. Autour d'eux, déjà, le désert s'enveloppait d'ombre. Ils passèrent la nuit en saintes veilles.

Le lendemain matin, Paul dit à Antoine: « Maintenant est arrivé le temps de mon dernier sommeil... Tu es envoyé par le Seigneur pour ensevelir mon pauvre corps, ou plutôt, pour rendre la terre à la terre (3). » Antoine éclata en sanglots, demandant à mourir lui aussi. Paul reprit: « Non, tes frères ont encore besoin de toi, qui dois les former par ton exemple. Pars donc, je t'en prie; va chercher le manteau que t'a donné l'évêque Athanase, apporte-le pour couvrir mon corps ». — Au fond, remarque le biographe, Paul voulait simplement épargner à son ami le spectacle de son agonie. — Antoine se résigna. Il reprit le chemin de son ermitage, avec une hâte fébrile qui rajeunissait un peu ses jambes de quatre-vingt-dix ans (4).

Il arriva bien fatigué chez lui. Pourtant, il ne s'y attarda guère. Il n'entra dans sa cellule que pour y prendre le manteau. Il repartit sur l'heure et doubla les étapes, craignant de ne pas trouver son maître vivant. Il approchait de la grotte, quand il tomba en extase devant une vision radieuse: entouré d'une troupe d'anges, au milieu d'un chœur de prophètes et d'apôtres, Paul montait au ciel dans un rayonnement de lumière. Un spectacle non moins émouvant attendait le voyageur dans la grotte: agenouillé, tête haute, mains levées, le corps du saint semblait prier encore (5).

Le moment était venu de remplir la mission divine. Antoine enveloppa le corps dans le manteau, et le transporta au dehors. Tout en chantant les hymnes et les psaumes d'usage, il se désespérait de ne pouvoir procéder à l'ensevelissement, n'ayant pas de houe pour creuser le sol. Soudain, de l'intérieur du désert, il vit accourir deux lions. Les fauves allèrent tout droit vers le corps du saint. D'abord, ils se couchèrent à ses pieds, en poussant des rugissements funèbres. Puis, grattant le sol avec leurs griffes, ils creusèrent la fosse. Leur tâche terminée, ils s'approchèrent d'Antoine, dont ils se mirent à lécher les mains et les pieds: l'air suppliant, la tête inclinée, en remuant les oreilles, ils semblaient attendre leur récompense. L'ermite les bénit, puis les congédia d'un signe. Les lions partis, il prit le corps sur ses épaules, le déposa dans la fosse, rejeta le sable par-dessus. Sa mission accom-

plie, il crut pouvoir s'adjuger l'héritage, « la tunique que Paul s'était façonnée lui-même avec des feuilles entrelacées de palmier. Cette tunique, Antoine l'emporta comme la plus précieuse des reliques. Désormais, il ne manqua jamais de s'en vêtir aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte (1).

Après le conte, la morale. A la triomphante pauvreté de Paul de Thèbes, Jérôme opposait les misères qui attendaient les riches (2). Il terminait par cette prière au lecteur, aiguisée en épigramme: « Je t'en conjure, où tu lis cet ouvrage, souviens-toi de Jérôme le pêcheur. Si le Seigneur lui donnait le choix, il préférerait de beaucoup la tunique de Paul, avec ses mérites, à la pourpre des rois, avec leurs tourments (3). »

Telle est cette jolie relation, qui enchanta le public lettré. Elle n'en valut pas moins à Jérôme bien des critiques. Il se trouva des gens chagrins pour y dénoncer un simple jeu de rhétorique, pour accuser l'auteur d'avoir tout inventé, jusqu'à son héros. Contre ces insinuations, Jérôme a protesté maintes fois: dans le Prologue de sa *Vie de saint Hilarion*, dans sa *Chronique*, dans plusieurs lettres, où il associait à dessein les noms de saint Paul l'ermite et de saint Antoine en insistant sur leurs rapports (4). On n'a pas voulu l'en croire. De nos jours encore, certains érudits ont repris contre lui la thèse de ses adversaires.

En fait, il est le premier écrivain qui ait parlé de saint Paul l'ermite; car les *Vies* grecques de son héros sont postérieures à son récit, qui y est traduit ou adapté. Là-dessus, on a incriminé sa bonne foi. Pourtant, Jérôme indiquait ses sources, des traditions orales d'Egypte. Que la légende ait tenu une grande place dans ces traditions, c'est incontestable. Que l'imagination de Jérôme ait brodé sur ce canevas, c'est très vraisemblable. Mais la légende elle-même avait eu probablement pour point de départ quelques fait historiques, notamment en ce qui concerne la jeunesse du héros et ses rapports avec Antoine. En tout cas, nous avons la preuve que Paul de Thèbes a réellement existé: dès la fin du IV^e siècle, il était l'objet d'un culte en Egypte, à Oxyrhynque, comme l'atteste un document historique du temps, une requête adressée en 383 ou 384 aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius, par les prêtres lucifériens Marcellin et Faustin (5). — Prenons donc le récit de Jérôme pour ce qu'il est: un joli conte édifiant où la légende se mêle à l'histoire, le pittoresque et la poésie à la réalité.

On a encore accusé Jérôme d'avoir manqué ici de critique: on lui a reproché sérieusement son centaure, son satyre, sa louve, son corbeau, ses lions. C'est oublier que chaque genre littéraire avait alors ses règles particulières; qu'un conteur, fût-il hagiographe, songeait surtout à plaire, et répétait sans scrupule ce qu'il avait entendu raconter. Jérôme a prouvé en d'autres domaines qu'il avait un sens critique assez aiguisé; mais, ici, il se trouvait en face de traditions populaires, poétiques et inoffensives, qui ne relevaient ni de la raison ni de la foi. Rencontrant un de ces centaures dont lui avaient si souvent parlé ses chers poètes, il en a parlé comme les poètes, se demandant seulement si c'était un fantôme envoyé par le Diable ou un monstre enfanté par le désert (6). Quant au satyre, il s'est amusé à en justifier l'existence par une anecdote: l'histoire d'un être bizarre, probablement quelque grand singe, qu'on avait exhibé naguère à Alexandrie, dont on avait ensuite salé le cadavre pour l'expédier à Antioche et le montrer à l'empereur (7). C'est s'abuser étrangement que de prendre au sérieux ces fantômes mythologiques, que Jérôme, hagiographe improvisé, rhéteur impénitent, était ravi de retrouver dans une tradition chrétienne, enregistrée avec un sourire.

Un personnage réel dans un cadre poétique de légende: voilà justement ce qui a séduit Jérôme, voilà l'idée directrice de son récit. L'imagination populaire avait amené le centaure, le satyre, et la louve sur le chemin de saint Antoine; elle avait fait du corbeau le pourvoyeur de saint Paul l'ermite, et des lions ses fossoyeurs. Cette fantasmagorie, Jérôme s'est bien gardé de la supprimer; il l'a seulement mise au point. Il visait cette fois, dit-il, au style populaire, pour être compris de tous. Comme il craignait pourtant

(1) *Vita Pauli*, 16.

(2) *Vita Pauli*, 17.

(3) *Vita Pauli*, 18.

(4) *Vita Hilarionis*, 1 (Prologus); *Chron. ad ann. 350*; *Epist.* 22, 36;

58, 5; 108, 6.

(5) Sur la personnalité historique de saint Paul de Thèbes, voir Delehay

C. R. de l'Académie des Inscriptions, 1926, pp. 27-28.

(6) *Vita Pauli*, 7.

(7) *Vita Pauli*, 8.

(1) *Vita Pauli*, 9.

(2) *Vita Pauli*, 10.

(3) *Vita Pauli*, 11.

(4) *Vita Pauli*, 12.

(5) *Vita Pauli*, 13-15.

de n'y avoir pas toujours réussi, il s'en excusait spirituellement : « Remplissez d'eau une bouteille : elle n'en garde pas moins le parfum dont elle s'est imprégnée, quand elle était neuve (1) ». Le reste en effet, dans son opuscule, des parfums de rhétorique. Le récit a cependant une allure populaire. Il se meut dans une atmosphère de conte de fées : dans une région merveilleuse où le surnaturel domine la nature, où les monstres se mêlent aux êtres réels, où les fauves sont au service de l'homme protégé par Dieu.

Tel qu'il était, l'ouvrage eut grand succès. Il fut très lu à Rome, où il rendit célèbre le nom de l'auteur. Il fut apprécié en Orient, comme le prouvent les deux relations grecques, dont l'une est une traduction et l'autre une adaptation du récit latin. L'opuscule contribua même à attirer vers l'ascétisme les imaginations inquiètes. Puis, il ouvrit la voie à la littérature hagiographique des siècles suivants : littérature presque entièrement légendaire et romanesque, très différente de la littérature martyrologique des premiers siècles. Enfin, le petit ouvrage de Jérôme eut encore la bonne fortune d'inspirer bien des œuvres d'art, dont un chef-d'œuvre (Velasquez).

Jérôme à trente ans

Au moment où il reprenait le chemin d'Antioche, fuyant les moines du désert et leur théologie agressive, Jérôme avait environ trente ans. Il était dans la force du talent, comme de l'âge. Depuis son arrivée en Syrie, il avait complété sa première éducation, toute littéraire et oratoire, par une éducation technique à base d'érudition : apprenant le grec et l'hébreu, s'initiant aux doctrines, à l'exégèse et aux méthodes d'Origène, s'armant pour l'avenir et pour le service de l'Eglise. Célèbre déjà par ses lettres, il venait de publier un petit chef-d'œuvre : la *Vie* de saint Paul l'ermite. Avant de découvrir l'érudit qui sommeillait en lui, il s'était révélé comme épistolier, comme satirique, comme conteur. Dès ce temps-là s'annonçaient les dons rares d'écrivain, qui devaient faire de lui un maître du style.

A défaut de la paix, l'anachorète avait trouvé dans son désert, sans y songer, la gloire littéraire. Et c'était justice. C'est un enchantement que cette prose d'épistolier, de conteur ou de pamphlétaire : une prose presque classique d'allure, mais avec un je ne sais quoi de plus personnel et de plus vibrant, une verve primesautière, des fantaisies de stylistes, des échappées populaires, des éclairs de génie.

Ce talent de l'écrivain tenait en partie au caractère de l'homme. Avec toutes ses qualités et ses vertus, Jérôme avait quelques défauts. Ses généreuses aspirations vers l'idéal ne l'empêchaient pas de surveiller d'un air inquiet ce qui se passait sur la terre. Si, avec ses amis, il était la bonté même, il ne l'était pas toujours avec les autres. Ardent et passionné, homme d'imagination avec des yeux de satirique, homme de sentiment et de premier mouvement, il était très ombrageux, susceptible, irascible, rancunier, violent même avec de terribles éclats : ce qui lui valut beaucoup d'ennemis, et ce qui vaut à ses lecteurs le régal d'amusantes boutades. Il avait infiniment d'esprit, et du plus mordant, parfois du plus méchant. Même pour gagner le Paradis, il aurait hésité à sacrifier un bon mot.

Ces défauts du caractère s'atténuèrent ou s'accusèrent suivant l'état de sa santé. Or Jérôme était de ces hommes que sans cesse trahit leur corps ; ce qui ne les empêche pas de vivre longtemps. Plusieurs fois déjà, il avait vu la mort de près : à Antioche, puis au désert. De plus en plus, les maladies allaient s'acharner contre lui, minant peu à peu tous ses organes. Malgré tout, il résisterait au mal pendant plus de quarante ans ; mais il ferait payer cher ses souffrances à tous ses contradicteurs.

Un malade irascible, au cœur d'or, mais à l'esprit inquiet et à la dent dure, grand batailleur avec une âme d'apôtre, érudit infatigable, écrivain original et primesautier : tel était Jérôme à trente ans, quand il tournait le dos aux moines du désert pour rentrer dans le monde et s'acheminer vers des destins inconnus.

PAUL MONCEAUX,
professeur au Collège de France, Paris.

(1) *Epist.* 10, 3.

La sainte épine d'Andria

La *Revue catholique* prend de l'âge. Et aussi ses rédacteurs de la première heure. Vous souvient-il, Mon Cher Directeur, des reproches que l'on nous faisait, en 1921, d'être bien jeunes pour entreprendre ce haut apostolat intellectuel qui était le programme de la nouvelle revue ? Nous avons répondu que cette jeunesse nous passerait. Vous verrez que, bientôt, c'est d'être trop vieux qu'on nous fera reproche.

Ces réflexions me venaient à l'esprit en constatant que l'année 1932 ramenait la coïncidence, assez rare et très irrégulière, du Vendredi-Saint et de la fête de l'Annonciation. Car l'année précédente de cette coïncidence fut précisément l'année de 1921. Et le premier numéro de la *Revue* sortit un Vendredi-Saint qui tombait le 25 mars, jour de l'Annonciation.

Le premier billet que nous avons publié dans la *Revue catholique* parut dans ce premier numéro. Il avait pour sujet le miracle d'Andria. Un miracle qui se produit chaque fois que se rencontrent le Vendredi-Saint et l'Annonciation.

Andria possède une relique insigne : une épine provenant de la couronne ensanglantée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle apparaît, de fait, tachée d'un rouge sombre, comme d'une trace de sang desséché. Comment cette épine se trouve-t-elle dans le trésor de la cathédrale d'Andria et comment y est-elle vénérée depuis des siècles par les fidèles de ce diocèse et de cette région ? L'histoire n'est pas très explicite à ce sujet. C'est à peine si elle nous permet de remonter jusqu'à l'époque des Croisades. Il n'y a aucune preuve historique que l'épine d'Andria provienne vraiment de la couronne royale du divin Crucifié.

Elle n'en est pas moins le siège d'un miracle étrange.

C'est un miracle à date fixe. Le lieu et le moment sont connus des années à l'avance. Tous les sceptiques sont invités à venir le voir de leurs yeux.

Ces miracles annoncés comme un spectacle ou comme une cérémonie sont très rares. En général, Dieu garde la liberté et le secret de son heure. Les miracles de Lourdes sont imprévisibles. On en connaît l'endroit et l'occasion. Mais quel malade sera guéri par la Vierge, de tous ceux qui se présentent aux Piscines ou à la bénédiction du Saint-Sacrement, personne n'a jamais prétendu le déduire des conditions physiques ou psychologiques des candidats au miracle. La constatation de ces miracles n'en est d'ailleurs que plus certaine. Les certificats possédés par les malades leur ont été donnés sans égard aux probabilités de guérison. Ce sont des constatations objectives faites par les médecins traitants.

Les exigences que formulait grossièrement Emile Zola sont injustifiées. Il voulait un miracle produit devant une commission de médecins indépendants, appartenant à diverses opinions religieuses et philosophiques. Ces médecins examineraient scientifiquement le malade avant et après la guérison. Leur témoignage aurait-il plus de valeur que celui du médecin traitant et des consultants du Bureau des constatations ?

Il y a cependant des miracles répondant aux exigences d'Emile Zola, notamment celui de l'épine d'Andria et, également en Italie méridionale, celui du sang de saint Janvier.

Ce dernier est plus fréquent et aussi plus apparent que celui d'Andria, d'où sa plus grande célébrité. Deux fois par an, à la fête de saint Janvier et à celle de la translation de ses reliques, le sang desséché qui est contenu dans une ampoule scellée et que la tradition affirme être du martyr saint Janvier, se liquéfie et devient aussi fluide que s'il venait de jaillir des artères d'un homme vivant. L'analyse spectroscopique a révélé que c'était bien du

sang humain. Jamais on n'a réussi à liquéfier du sang coagulé sans détruire la fibrine et rendre impossible une nouvelle coagulation. Le sang du miracle se liquéfie puis se coagule à nouveau jusqu'à la fête suivante. Tous les savants sceptiques et incroyants se sont conjurés pour expliquer ces faits merveilleux. Nous avons vu leurs explications. On est étonné de rencontrer pareilles pauvretés signées de noms illustres. En tout cas, les maîtres en question n'ont jamais pu reproduire dans leur laboratoire les conditions qu'ils décrivent dans leurs articles; ils n'ont jamais réussi à renouveler les phénomènes qui soulèvent, deux fois chaque année, l'enthousiasme religieux du peuple napolitain.

* * *

Le miracle d'Andria est aussi un miracle de sang. Lorsque coïncident l'Annonciation et le Vendredi-Saint, les taches rougeâtres de la sainte épine s'avivent comme si elles étaient de sang frais.

Ici encore, la terreur du surnaturel a fait chercher des explications avec un zèle digne de meilleures causes. L'autorité ecclésiastique s'est prêtée à ces investigations de la science et de l'incrédulité. Peut-être a-t-elle même dépassé les bornes de la condescendance. C'est ainsi qu'en 1910, on a exposé le reliquaire de la sainte épine dans une tribune fortement éclairée.

L'incroyance triompha. Le miracle ne se produisit pas. Toute la journée du Vendredi-Saint et de l'Annonciation s'écoula sans que la moindre modification fût remarquée sur l'épine vénérée. Le peuple d'Andria conclut que tous ces mécréants montant la garde autour du reliquaire avaient empêché l'effet de la puissance divine. Dieu s'était refusé à passer par toutes leurs conditions. Le Samedi-Saint la relique fut ramenée à son sanctuaire et exposée, malgré la grande déception, à la vénération des fidèles. Mais quel ne fut pas l'enthousiasme de la foule lorsque l'on vit que les taches rougis-saient et que le miracle n'avait été que retardé par l'indiscrétion des professeurs de physique et de physiologie. L'évêque d'Andria permit néanmoins que le reliquaire fût alors transporté pour quelques instants à la tribune qui avait été choisie pour la facilité d'une observation minutieuse et scientifique. Les observateurs durent bien se rendre à l'évidence et signer un procès-verbal qui constatait l'apparition du sang frais sur la sainte épine.

L'évêque d'Andria était alors Mgr Tosi, devenu plus tard archevêque de Milan et cardinal de la Sainte-Eglise. Il était prédestiné à toucher des miracles. Il fut lui-même guéri miraculeusement, étant déjà archevêque et cardinal, par l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'Eglise n'a pas besoin de tel ou de tel miracle. Elle n'a pas besoin des miracles sanglants de Naples et d'Andria. Mais elle ne répugne pas à les admettre après une enquête et un examen sérieux. Elle sait que Dieu intervient exceptionnellement par le miracle dans les affaires humaines afin de désigner et de garantir les manifestations de sa pensée et de sa volonté. Les miracles sont les signes d'authenticité des paroles et des institutions divines. Voilà deux mille ans que l'Eglise catholique et sa doctrine cheminent entre deux rangées de miracles qui constituent un des plus longs et des plus magnifiques cortèges de l'histoire humaine.

Je cherche dans le calendrier de mon bréviaire la date qui ramènera, après celle-ci, le miracle d'Andria. Et je n'en trouve point, mon calendrier s'arrêtant à l'année 1956. L'éditeur a supposé que mon bréviaire serait pour cette époque hors d'usage et moi-même dans l'autre monde.

Bien des collaborateurs de la *Revue catholique* seront aussi hors de service. Mais l'œuvre que vous avez fondée, Mon Cher Directeur, poursuivra son chemin, car le succès grandissant des onze premières années, prouve l'excellence de sa formule et de son inspiration.

LOUIS PICARD.

La revanche des clercs

Au lendemain de la Révolution de septembre, les portes s'ouvrirent de ce que l'Ancien Régime avait appelé la salle des Etats Généraux et la première assemblée belge naquit. Elle n'était aucunement héritière des anciens Etats, lesquels, aux rares fois qu'ils se réunirent, étaient divisés par ordres : le noble, l'abbatial ou ecclésiastique, et le Tiers. Cette fois, il n'était plus rien qui ne fut du Tiers. J'ai tenté de donner, ailleurs, une vision de ce que fut cette conquête du Tiers. La noblesse belge, ou ce qui en restait, lui était si intimement liée que les deux Ordres n'en faisaient plus qu'un. Les droits féodaux supprimés et les grands biens fonciers des abbayes, la mitre et la crosse n'étaient plus du Chapitre de la Représentation nationale. Pour la différence des classes sociales, la Belgique en était demeurée à la nuit du 4 août.

Le Tiers avait demandé à être quelque chose. Il était tout. Il était même tellement qu'il ne lui venait pas à l'esprit que cette omnipotence pût jamais être partagée. Le Congrès belge fut bourgeois et censitaire parce que c'était une vérité de bon sens que ceux là seulement qui possédaient pouvaient gérer en bons pères de famille le patrimoine du pays. Les campagnes auraient leur mot à dire mais beaucoup plus tard, quand les lumières y auraient pénétré, quand les derniers débris de l'esprit féodal et cléricale s'en seraient allés. En Belgique, la masse rurale est de droite, pauvre et soumise au châtelain et au curé. Retenons, dès le début, que la Belgique moderne est une immense Vendée, partagée en Bleus et en Blancs. A ceux-ci revient tout le plat pays des villages et des champs. Mais le bourgeois des villes est d'autant plus voltairien qu'il sent qu'une offensive des campagnes viendrait lui enlever une part de ses conquêtes et diminuer son prestige d'homme éclairé.

Eclairé! En 1830, on est éclairé et du Siècle. Le Progrès, c'est alors pour les uns Jean-Jacques, pour les autres Lamennais. Point de conservateurs. Quiconque prétend voter et se joindre aux assemblées doit être éclairé. S'il est tout à fait affranchi, on le dira libéral. Mais le conservateur met encore en tête de sa charte la lutte contre l'arbitraire et, en sourdine, la fin de « l'arrogance sacerdotale ». Ne voteront donc que les bourgeois, les nobles, qui avec eux ne font plus qu'un, et quelques curés. Le régime est né sous le signe de la moyenne fortune, du progrès matériel et des lumières.

Que serait-il advenu si le suffrage universel avait conquis les urnes? Les campagnes eussent repris leur avantage et dans les campagnes le noble n'est plus bourgeois mais hobereau, tout comme le curé n'est plus simple citoyen mais pasteur. L'égalité permise est l'égalité des gens instruits et à l'aise. Ce n'est pas seulement égoïsme de classe mais prudence, sagesse et, faut-il le dire, patriotisme. On craindrait, à mêler trop de monde aux choses de la politique, les aventures. Que sont ces ruraux? Des ignorants, capables des pires billevesées réactionnaires, et aussi des jacqueries, des terreurs blanches. Si encore ils ne se donnaient pour chefs que des hobereaux, mais Dieu sait quel prophète fanatique peut un jour les convulsionner. Et le nouvel Etat belge doit gagner auprès de l'Europe ses lettres de créance. Il importe qu'on le prenne au sérieux. Que serait un parlement paysan sinon une démagogie en soutane ou en sabots, avec des gentilhommes en bottes de chasse. Non vraiment, la bourgeoisie c'est la sagesse, l'intelligence, et par conséquent la vertu. Car malgré tout, chez ces messieurs il reste un brin d'Encyclopédie, un peu de Jean-Jacques et en tout cas beaucoup de moralité, d'une moralité un peu bourgeoise, sensible et majestueuse.

Je cherche dans tout le XIX^e siècle belge. Pas une fois l'événement n'est venu démentir ce verdict. En France, par une aberration curieuse, la Restauration s'est établie sur un régime bourgeois, et le bourgeois de France est jacobin. Sur ses vingt millions de sujets, Louis XVIII compte quelques milliers de gens douteux, et ce sont ceux-là justement avec qui il accepte de partager, simplement parce qu'ils paient au fisc trois cents francs chaque année. Jusqu'à 1871, la France restera royaliste mais jusque-là,

aussi le droit de suffrage restera aux Français qui ne le sont pas. Comme en Belgique, le bourgeois est à gauche, mais beaucoup plus qu'en Belgique, il est voltairien, brimeur et remuant. A la rigueur, il prend son parti des Bourbons et les Bourbons sentent bien que lui seul dans le pays n'est pas sûr. Or la Charte n'admet que lui. Qu'on parcoure la carte électorale de France au temps de Charles X. Ce sont la Vendée et le Poitou qui votent le plus à gauche, parce que les Chouans sont à la campagne et les Bleus à la ville. Or la campagne ne vote pas. Comme en Provence, un plébiscite donnerait aux Blancs une majorité écrasante, mais au seul mot de plébiscite, le Roi et ses ministres se bouchent les oreilles. Ce qui est terrible dans la Charte, c'est que le Roi n'est pas l'élu de son peuple. S'il s'agissait d'un accord en due forme entre Dieu et le peuple de France autour de la monarchie, celle-ci tiendrait encore son pouvoir d'en haut. Mais il s'agit bien du peuple de France! C'est la bourgeoisie qui règne et cette charte qu'il a accordée, le Roi est enfermé dedans. Louis-Philippe en fut victime comme la branche aînée et la grande trouville de Napoléon III fut l'empire plébiscitaire. Là, la masse va aux élections à bulletins ouverts. Le faubourg de Paris, source de toutes les émeutes, est pacifiquement dépassé par la province. A chaque fois que l'Empire en sent le besoin, il décide un plébiscite, et à son profit l'arithmétique se fait écrasante. C'est que l'arithmétique de la masse est, au XIX^e siècle, conservatrice. Si Charles X avait demandé au Suffrage Universel de ratifier les Ordonnances, le referendum eût baïllonné les avancés et réduit au silence M. Thiers. Il ne manqua à la monarchie française que quelques milliers de bourgeois et c'est à eux qu'elle confia tout. Elle en mourut.

* * *

En Belgique, les privilégiés des villes prennent donc ce pouvoir. Plus ils sont bourgeois, plus ils sont avancés. Le XIX^e siècle est citadin, municipal, bourgeois et libéral. Il suffit de mesurer le succès libéral aux élections communales pour demeurer édifié. En 1848, la Belgique est saturée de libéralisme. Un seul parti à ses cadres, ses caisses, ses états-majors, ses doctrinaires. C'est le libéral. Comme la secousse européenne est un peu rude, on trouva que le libéralisme c'était bien, mais qu'il n'en fallait pas trop, et on abaissa légèrement l'indice du cens électoral. Le résultat fut automatique. Les élections furent de droite. Puis tout rentra dans l'ordre et le long règne continua des privilégiés nouveaux, allant toujours plus avant dans leur sectarisme. Libres penseurs d'abord, athées ensuite. Anticléricaux en 1848, antireligieux en 1870. Avancés de la veie le, jacobins d'aujourd'hui, rationalistes, vaguement quarante-huitards mais se gardant prudemment des radicaux qui prennent Michelet pour modèle et causent avec Blanqui. 1860 à 1870 marque en Belgique le sommet de l'irréligion bourgeoise.

Cependant qu'est devenu le manant, le serf, le rural ignoré, livré à ce que Vanderkinderen appelle « la sarabande des gens de capuce et de froc »? Sa condition n'est pas plébéienne mais servile. Le noble ancien le pressurait tout en l'aimant bien, l'exploitait mais sagement et en vivant auprès de lui. Le noble nouveau ne prend même pas la peine de le détester. Il l'ignore. Mais il déteste tout ce qui vient de lui : religion, protectionnisme, hiérarchie, intolérance et lois sociales. Au sommet du parti du mouvement de bourgeois, il y a les loges. Au sommet du parti de la résistance, il y a les évêques. Entre les deux, point de quartier.

Mais à l'insu de tous les deux, il se passe bien autre chose. C'est d'abord que la campagne surpeuplée déverse dans les villes le trop plein des siens. Le serf gagne les usines à coton de Gand, la mine de Mons, la métallurgie de Liège. Il souffre horriblement puisqu'il est de trop. On ne lui avait jamais demandé de venir. On n'a pas du travail à lui donner. Il vient tout de même, repoussé par la pléthore et il travaille durement pour un salaire de famine. La question sociale est née.

Le manant compte donc deux clans où se désagrège sa classe. Le premier clan va aux villes dites tentaculaires et y connaît une misère effroyable. Le second demeura à la glèbe, travail le. Il travaille admirablement, avec des moyens techniques presque barbares, mais point maltraité, tenu de très près par son clergé, lui-même pauvre et très vertueux. Aucun esprit de révolte, ni chez le pauvre ni chez le curé. Jacques Bonhomme dort, souffre, fait des enfants, travaille et se nourrit de pommes de terre sans beurre, sans songer qu'un jour pourrait venir qui balaierait sa

misère millénaire. Vers 1840, le paupérisme a poussé des bandes de mendiants vers le nord de la France au point que le préfet du Nord a dû mobiliser un surcroît de gendarmerie. Une horde de quatre mille gueux marche sur Bruxelles, reçoit du pain, se disperse et se tait. Il y a là un gémissant sourd, très vite étouffé. La bourgeoisie y met bon ordre, non pas par esprit de classe. On ne songe même pas alors à l'idée de classe dont le nom n'est pas inventé. Le Tiers a les places. Il les garde. Tant pis pour les paysans. On ne leur demande pas leur avis puisque eux-mêmes ne demandent pas à le donner.

L'autre, l'émigré des villes, loge en un taudis, y gâche sa santé mais y reconnaît un voisin, puis un autre, puis encore un. Au total, cela fait un syndicat. Le premier naît à Gand, en 1864. Ce n'est pas un syndicat d'ouvriers qualifiés, désireux de mettre leurs qualités en commun pour les défendre contre de trop grosses contrefaçons, comme en Angleterre. Ce sont des syndicats de miséreux. Le lien, ce n'est pas la Révolution. C'est trop tôt. Ni le profit commercial. C'est impossible. C'est seulement la misère. Il a fallu qu'ils fussent talonnés, forcés au gîte par la nécessité pour en venir à faire une caisse qui s'appelait de défense, à fonder une boulangerie, un fonds de chômage. Un jour, ils fondèrent une journal qui s'appelait *Vooruit* : En Avant.

Attention. Ce qui unit ces ouvriers, ce n'est pas un sentiment de déchéance, d'ambition, de défaite. Ce n'est pas un complexe d'infériorité sociale. Qu'on nous excuse d'employer déjà ce terme fort marxiste pour désigner un état social sur lequel le marxisme n'a aucune prise encore. Les ouvriers syndiqués du premier socialisme belge, typographes et fileteurs, ne sont pas des humiliés. Il n'y a dans leur misère ni haine ni vengeance. Ce sont des ouvriers très pauvres. Ce ne sont pas encore des prolétaires.

* * *

Ils vont le devenir et on va le leur apprendre. Quand même jamais un ouvrier belge n'eut gagné par lui-même la conscience de classe, il se serait trouvé un bon contingent de bourgeois pour le leur infuser. Ce sont les jeunes universitaires, fraîchement diplômés aux alentours de 1880 qui leur ont crié : « debout les damnés de la terre, debout les forçats de la faim ». Ce fut une magnifique aventure. Il allait enfin arriver quelque chose. Les temps étaient venus. Un immense vent de folie passa sur les villes et les bourgs. Le pays noir surtout, celui des mines du Hainaut, fut secoué et on descendit dans la rue. A Gand, le monde du textile connut la transe. On demandait le Suffrage Universel, sans trop savoir d'ailleurs ce que c'était. De pauvres gens du pays minier gagnaient Mons les jours d'émeutes avec un panier, en annonçant qu'ils allaient rapporter le Suffrage. C'était la guerre, la fameuse guerre des classes, dans toute son horreur et les ouvriers des villes eurent enfin le sentiment de leur humiliation et en connurent la griserie.

Que faisaient cependant les gens de la terre? Ils envoyaient aux Chambres la majorité la plus solide et la plus cléricale. Cette majorité-là, sous la pression des exigences démocratiques, accepta une réforme de la Constitution qui élargit le droit de suffrage. Il devint presque universel. Ce fut le suffrage plural. Les socialistes entrèrent à la Chambre. Les libéraux furent décimés... mais les campagnards entrèrent aussi. Nous sommes en 1893.

Jacques Bonhomme a repris ses droits. On ne s'en aperçut pas d'abord. Les députés n'avaient pas changé mais le parti changea très vite. Il ne s'appelait plus conservateur, mais seulement catholique. La vraie capitale ne fut plus tellement Bruxelles, mais Louvain. Et puis à Bruxelles les manifestations tournaient au bleu, car si les élections générales étaient brutalement catholiques, les municipales étaient toujours de gauche. La guerre scolaire alimentait les discours car, cette fois, les libéraux, avec leur manie antichrétienne, allaient trouver à qui parler. Ce monde rural s'organisa. C'était facile. Les curés étaient des pilotes tout désignés, et les instituteurs nommés par les curés. On s'équipa comme pour une Kulturkampf, au cri de *Dieu le veut*, mais la charité n'était pas toujours inscrite sur les étendards et moins souvent encore dans les cœurs. On parlait de revanche. En 1884, date de la rentrée des droites à la Chambre, les chefs catholiques s'épurent et le Roi craignit une Chambre introuvable. On faisait la guerre aux libéraux, mais c'était tout de même la guerre. En Flandre, le sol bougea, et les curés, décidément voués à jouer les Pierre l'Ermite

dans cette affaire. déclamèrent en chaire contre les bourgeois de Bruxelles et contre la Wallonie sans Dieu.

Sans Dieu! *Goddeloos!* Qu'on réfléchisse bien à la valeur de cet intersigne au ciel des ambitions flamandes.

Tout ce qu'enseignera le parti catholique sera article de foi. On n'a pas le droit d'y croire, mais le devoir. C'est une affaire de conscience. Les libéraux ont voulu organiser une armée laïque, vilainement sectaire. On va leur répondre par une chouannerie administrée, permanente, bureaucratisée. Cette armée gagne la ville et y forme des syndicats chrétiens car le mouvement d'exode vers l'industrie prend toujours plus d'ampleur, vu la natalité merveilleusement croissante qu'assure la saine morale chrétienne. Il s'agit bien d'une magnifique armée gelfe, avec des évêques et des chefs laïcs, des docteurs et des moines, et par là-bas la foule immense des ruraux avec leur cri : *Calotte boven*. C'est la lutte, la lutte qui sera finale. Mais on n'y chante pas l'*Internationale*. Il n'y a place que pour le *Vlaamsche Leeuw*.

C'était un vieux chant patriotique, très beau et très simple qui redisait les anciennes gloires municipales des communiens flamands. C'était démocratique, flamand et romantique. Que fallait-il de plus? Il servit à scander la marche des bataillons et à tout hasard on dirigea les bataillons sur Bruxelles. Il fallait bien les diriger sur quelque chose. Tous les chefs gelfes étaient bourgeois, grands bourgeois ou nobles, et domiciliés à Bruxelles. Néanmoins, on marchait sur la ville impie, ses gardes civiques alliés à la loge, ses magistrats hypocrites, ses banquiers indifférents, sa rue impie. Toujours la Revanche. Bruxelles est conquise. Il n'est plus de ministre du Roi qui ne soit catholique. Cependant le haut personnel du parti n'a pas changé. Il se garde de tout jacobinisme. C'est même une élite, par la compétence et la sagesse. Mais c'est une élite bourgeoise, et qui ne parle que français. Le plus grand parmi les catholiques, c'est Beernaert, qui avait des antennes, le devina et fonda l'Académie flamande. Ce fut la première date platonique du mouvement flamand. Beernaert ignorait tout des lettres de Flandre, mais on ne pouvait pas lui en vouloir. Les hommes de loi qui gouvernaient la Belgique à l'époque, avaient fait de bonnes humanités; mais pour la littérature, ils en étaient demeurés à la rhétorique. Ils parlaient bien, comme on parle au Palais, mais ils n'écrivaient jamais, et surtout rien qui fût littéraire. Pourvus au barreau d'une grosse clientèle de fabricants, ils en tenaient pour une civilisation confortable et la littérature, pour eux, c'était la bohème. Malgré cela, Beernaert sentit que son armée gelfe était peuplée de clercs, surtout dans ses bas-officiers. La piétaille distinguait assez peu entre un bon et un mauvais discours. Chez elle, on travaillait et on suivait, sans plus. Chez les clercs, on réfléchissait, on priait et on élucubrait, à tour de rôle. Cahin-caha, on avait appris le français. C'était la langue des beaux esprits et on n'y trouvait pas trop à redire. Mais le flamand, c'était la langue du cœur.

* * *

Or le cœur va jouer ici un très grand rôle. Nous avons affaire à des gens de beaucoup de cœur, et d'une générosité magnifique. J'ai parlé tantôt de Croisés. Ils le méritent. Leur premier souci est celui d'une terre à sauver. Ils y mettent d'ailleurs une intempérance, une violence dans l'invective, un manque de goût souvent, et un oubli de soi toujours qui les classent hors de pair dans la hiérarchie des missionnaires. Mais ce bel or n'est pas pur. Il s'y mêle autre chose. J'imagine ici un Bremond et un Seillière dissertant sur les « affectivités » des militants chrétiens de Flandre. Ils sont jacobins, sans le savoir, mais avec amour. Peuple, et très peuple, ils tiennent pour la langue du peuple et ils ont conscience qu'elle est populaire. Le sujet devient brûlant. Ce sentiment peuple peut devenir grand amour... et dévergondage, et c'est encore dans la langue qu'il trouve à s'exprimer. Romantisme, et romantisme à la Michelet, avec une vague Carmagnole catholique. Le cœur a ses raisons... Fénelon aurait compris ces démagogues ineffables. Voilà un grand mot lâché.

Et soudain ces gens des villes, exécrés jusqu'ici, mais point redoutés, apparaissent blessants. Cette langue de la France sans Dieu, de la Wallonie sans Dieu, des villes sans Dieu, c'est aussi la

langue de l'opresseur. Il est temps que ce jeu finisse. Le flamand a ses droits comme le français et bien mieux. L'injustice a assez duré. L'ère bourgeoise est close. Les gens en redingote n'ont plus qu'à rentrer leurs discours « fransquillons ». Pour la première fois, l'idée vient aux clercs d'une sujétion. Ils le répètent aux instituteurs. Ils s'en grisent. Entre gens qui lisent et écrivent, il se forme un concert nouveau. Un nouveau prolétariat est né.

* * *

C'est celui, non plus des pauvres gens, mais des petites gens. *Mindere menschen*. Il faudrait traduire par *moindres gens* et cela dit terriblement ce que cela veut dire. Le meilleur psychologue du marxisme, Henri de Man, a déterminé quand l'ouvrier, à la condition de prolétaire, y ajoute la conscience. Etre prolétaire, ce n'est pas, comme le nom semble l'indiquer, être aussi pauvre que la foule; mais beaucoup plus, être inférieur à l'élite. C'est cela le complexe d'infériorité sociale. Le clerc des Flandres est d'un prolétariat, d'abord parce qu'il veut en sortir.

Il s'agit donc de bien autre chose que du prolétariat manuel que nous avons laissé plus haut. Celui-là, sa mystique est la grève et son mythe le salaire. Il lui reste un moyen très simple de se venger. C'est de s'embourgeoiser, et il n'y manquera pas. Le clerc des Flandres, tonsuré ou non, se veut prolétaire tout en s'en vengeant. Il a souffert, il souffre et son idéal est de souffrir encore. Dans la plaine, il trouve toujours une meule du haut de laquelle il prophétise : « Peuple de Flandre, les temps sont venus de remonter aux antiques épopées qui ont fait la gloire de ta race. Tu as été très grand et le moment est venu de t'en souvenir. De longs siècles ont enseveli ta gloire et ta fierté, et tu n'as même pas songé à en souffrir. Voilà bien l'humiliation la plus cuisante dont puisse pâtir aujourd'hui notre orgueil. Nous n'étions rien et nous ne nous en apercevions même pas. Des gens nous gouvernaient qui n'avaient même pas de sarcasmes pour nos lettres. Ils les ignoraient et on ne méprise pas ce que l'on ignore. Nous sommes des inférieurs et on l'a beaucoup trop oublié. Il est temps qu'on nous sache inférieurs, et surtout que nous le sachions nous-mêmes, car le pire c'est que nous l'avions oublié... »

On connaît la suite de l'histoire. De ce romantisme au jacobinisme, il n'y a qu'un pas. Le petit clerc de Campine ou du *Veurne Ambacht* sent la première souffrance à l'école. Penché sur les grammaires il épèle moins vite ces mots latins qu'il faut commenter en français. Encore ce français, c'est un charabia. A Gand, à Louvain, on lui en demande un tout autre. C'est une langue apprise. Ce n'est celle ni des ses prières, ni de ses chansons. Mais tout cela changera. Il allait jusqu'ici volontiers au château. Il pouvait y demander n'importe quoi. Il ne demandera plus rien, par principe. Un prolétaire intellectuel ne mendie pas. Il exige. Alors, pour avoir négligé sa propre souffrance et perdu de vue sa propre déchéance, le moine se fait Savonarole et le prédicateur anabaptiste. Un grand vent de jacquerie passe sur la Flandre. Mais ce n'est pas tellement le paysan qui arme sa faux comme au temps de la domination française. C'est le vicaire et le gérant du Boerenbond qui tendent le poing au château et à la ville en criant : « A notre tour. »

* * *

La grande blessure n'est pas venue de l'administration, ni de la justice, ni de l'école. Elle est venue de l'armée, et ici il faut dire que le privilégié du XIX^e siècle a tout fait pour irriter le vilain. Le système seul du remplacement fait frémir aujourd'hui, mais les archontes éponymes de la droite trouvaient cela très beau. On imagine pourtant avec peine une attitude plus blessante. Ici, de nouveau le manœuvre et le casseur de cailloux n'en souffrent qu'à moitié, mais le prolétaire en manches de lustrine se sent durement atteint.

Imaginons-nous cet étudiant frais émoulu du Collège de Thielt. Très fort en vers latins, primus en grec, en langues, en mille choses savantes. Il a de lui-même et à son insu, une opinion extraordinairement importante. Des camarades moins instruits font de l'agriculture, du lin, de la chicorée et des courses au trot. Lui, il a ce physique spécial des gens de sa classe, un col en caoutchouc, une cravate toute faite, des lunettes, un collet couvert d'un semis de pellicules et un menton boutonneux. On l'a fait soldat. Il ne l'avait jamais demandé. Ses maîtres, laïcs et prêtres, lui ont tou-

jours représenté l'armée comme une sentine et la caserne comme une ergastule. Pour un abbé belge, la chambrée c'est quelque chose comme l'antichambre de Belial et la gamelle c'est la lèche-frérite de Belzébuth. Les clercs n'aiment pas le régiment d'abord parce qu'ils n'aiment pas obéir, ensuite parce que les études n'y comptent pour rien et que leur diplôme d'humanité, c'est à la fois leur fétiche et leur savonnette à vilains. Avec un touchant ensemble, les augures du parti catholique se sont entendus avec les presbytères pour encourager ce sentiment facilement éclo. Comme d'autre part la bourgeoisie catholique est minorité, le corps d'officiers est libéral ou indifférent. Aux yeux d'un vicaire de Roulers ou de Menin, cela est très important. M. Woeste lui-même en cela est d'accord avec les mandains de faubourgs.

La guerre éclate. Depuis cinquante ans, on a entretenu dans le pays l'esprit le plus détestablement antimilitaire. Sur la masse, cela n'est que superficiel et accessoire. Pour l'élite, c'est de l'ivraie de révolution. En d'autres pays, le jacobinisme s'enseigne à l'estaminet. Quand j'étais au collège il s'enseignait dans ma classe. En pleine guerre, en troisième latine, mon abbé-professeur coupait ses thèmes et ses versions de maugréments contre les officiers, la discipline, les généraux. Un autre y allait carrément de couplets révolutionnaires. Ce fut mon édification en troisième et quatrième. Rentré au pays mon professeur de seconde m'enseignait que des soldats flamands avaient déserté pendant la guerre, et passé à l'ennemi avec à leur tête un dominicain mobilisé. Une seule chose m'étonna ce jour-là, c'est que l'armée belge n'eût pas connu plus de déserteurs parmi les dominicains, les instituteurs, les séminaristes, les pharmaciens et les secrétaires communaux. On m'apprit alors qu'au front la sédition avait fait florès dans le monde des brancardiers et des aumôniers. Tout s'expliquait. Mon ancien professeur de mathématiques se vanta auprès de moi de s'être embusqué à Paris pendant toute la guerre. Je détestais les mathématiques et, je me promis bien, pour le jour où je serais devenu officier, de faire marcher à la cravache tous les ecclésiastiques que j'aurais sous mes ordres. C'était mon complexe d'infériorité sociale qui se réveillait. Je devenais clerc à mon tour.

Il n'est pas douteux que cette phobie de la discipline militaire a été entretenue par l'ancien parti des privilégiés, pour les besoins de leur démagogie électorale. Une bonne part du clergé lui emboîta le pas par vertu, comme par un prolongement de son apostolat sacerdotal. Une autre, plus tonsurée que religieuse, y était encouragée en haut lieu parce qu'on craignait la formule du curé sac au dos qui ralentirait les vocations. Et enfin tous les clercs, en veston ou en soutane, ont détesté l'armée quand eux-mêmes sortaient de milieux presque plébéiens, et d'autant plus prétentieux qu'ils se sentaient partis de peu de chose. Ceci ne veut pas dire que dans les collèges des maîtres ne se trouvaient pas qui unissaient le jugement à la culture assez pour parler avec éloge de nos chefs de demain. Je veux dire seulement que sur dix professeurs, huit au moins m'ont enseigné le contraire de ce que m'avaient appris mes parents pour tout ce qui était de mes devoirs civiques. J'en ai été, comme beaucoup de mes amis, inutilement blessé, brimé et froissé à maintes reprises. Des abbés ont fait sciement tout ce qui était en leur pouvoir pour faire de moi un révolté et un anarchiste. Je ne le regrette pas maintenant, car le souvenir des énormités entendues en classe m'explique si bien tant d'énormités débitées aujourd'hui à la Chambre.

C'était du monde très vertueux et très dévoué, mais du monde de très petites gens. Non pas tellement par l'origine modeste, mais une vue étriquée des choses, un repliement régional et particulariste, un mandarinat vaniteux et jaloux. Aux environs de 1920, un nommé Hoornaert avait publié les *Ceinturonnés de la 88^e*. C'était un pamphlet de caserne assez plat, qui eut son heure de vogue chez les démobilisés. On nous le lisait en classe et je pense que nos éducateurs y trouvaient beaucoup plus de sève qu'aux *Contes de mon moulin* ou à la *Dernière Classe* d'Alphonse Daudet, thème habituel de ces heures de délassement.

Le ver était dans le fruit depuis longtemps. Il a suffi, de 1914 à 1918, de quelques maladroites et de quelques injustices, pour que la maladie devint épidémie. Car l'antimilitarisme en Belgique est pathologique et en Flandre il relève de la clinique. La langue y entre en compte mais par accident. Il s'est trouvé que ce que le clerc flamand détestait le plus au monde parlait français. C'était le comble.

Le complexe d'infériorité sociale s'est réveillé à l'école de peloton.

* * *

J'en reviens donc à ma première proposition. Le Tiers, vainqueur du XIX^e siècle, en est devenu le privilégié, tout comme le noble et le clergé l'étaient au XVIII^e. Seulement, comme les choses marchent beaucoup plus vite aujourd'hui que jadis, il a été très vite débordé. A son tour, la plèbe est venue et elle a demandé à être quelque chose, sinon tout. Le vilain des campagnes a demandé des droits, comme le tisserand et le houilleur. Avec ces manuels sont venus les autres, les gens de plume. Les premiers, on pouvait encore s'arranger avec eux. C'étaient des socialistes et par conséquent des parlementaires et des gens pratiques. Anseel en demeura le type le plus grandiose, à la fois violent et réaliste, fulminant et débrouillard, révolutionnaire pour les autres, mais très conservateur pour lui-même. La Révolution s'est accomplie par les lois. Avec les clercs, les lois n'arrangent rien et peuvent compliquer tout.

Je songe à vous, Henri de Man, qui vous penchez sur le mystère des foules allemandes affolées. Un même affolement s'est emparé de certains Flamands, ruraux qui ont troqué la pioche contre le porteplume, citadins qui ont lâché l'établi pour l'écrivitoire. Bourgeois malgré eux, ouvriers sans l'être, ils sont nés sous le signe de l'orgueil. Sans doute par delà les âges peut-on retrouver leurs ancêtres chez ces monarchomaques du XVI^e siècle, dont le nom dit si bien que pour eux, le pouvoir, c'était toujours l'ennemi.

* * *

Complexe d'infériorité sociale. Les socialistes d'aujourd'hui sentent combien la classification marxiste était forcée. On ne divise pas plus le monde en patrons et ouvriers qu'en bons et en méchants. Il y a mille sortes de pauvres et on peut les classer surtout, non pas d'après leur pauvreté, mais d'après leur psychologie. Le flammantisme n'est ni une doctrine, ni un évangile, ni surtout une politique. C'est un état d'esprit. L'ouvrier n'en est pas. L'ouvrier en tient pour l'économique, à la manière marxiste. S'il est simple manœuvre et intelligent, il en tient uniquement pour la politique du ventre. S'il a le goût de l'aventure, de la curiosité, de la chance, le sens de la mécanique et de l'économie, il se fera spécialiser, qualifier et le voilà maître de sa maison, de son champ et de son bas de laine. Il est sauvé. Mais celui pour qui le matériel n'est que secondaire et, bien pire, qui aspire au spirituel sans que le matériel lui en laisse le répit, enfin celui qui sort du peuple avec trop d'orgueil pour entrer dans la bourgeoisie? Aucune misère. Aucun paupérisme. Rien qu'une amère jalousie sociale, un *homo homini lupus*, une politique de griefs.

Grief contre Bruxelles, griefs contre les privilégiés, contre les bourgeois, contre les Wallons. Ce qui rend si décourageant tout essai d'une conciliation c'est que, si même les griefs n'existaient pas, l'imagination chagrine en inventerait encore. Pour devise, le clerc flamand pourrait prendre : « Noble ne puis, bourgeois ne daigne, ouvrier ne veux » et la conclusion reste en l'air. C'est que le clerc flamand ne veut pas de conclusion. Il se complait dans son instabilité. Sa situation régulière, il la veut fautive et quand on lui fait crédit, il se refuse à la régulariser. Ce régime d'*oullaw* volontaire, il y tient et dans sa vanité volontairement blessée, il mâche et remâche inlassablement son dépit...

CHARLES D'YDEWALLE.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Goethe

et le

culte de la personnalité (1)

HORREUR DE LA VIOLENCE

Goethe a toujours détesté les mots violents. Les expressions atténuées étaient à ses yeux un louable pacte entre les hommes pour maintenir l'équilibre de l'atmosphère. On gâchait, on abîmait tout, en déchirant brutalement le voile qui recouvre la vie. Cette maladresse, l'homme la décorait parfois du nom de franchise ou de loyauté. Il avait la naïveté de se faire un titre de ce qui n'était que péché contre sa propre sécurité. Goethe aimait rapporter le mot d'une vieille châtelaine bavaoise qui, un jour que des jeunes gens emportés par un zèle d'apôtres s'étaient devant elle répandus en violentes invectives contre la flatterie et l'hypocrisie, agacée par la brutalité et l'épaisseur de ces propos, avait crié derrière sa petite table à thé : « Ah! comme je les chéris, les flatteurs et les hypocrites! » Maladresse, la crudité des propos était aussi fautive contre le goût. « Le goût est un euphémisme, confiait-il à Riemer en 1813, les Allemands n'ont point de goût parce qu'ils ignorent l'euphémisme et aiment la brutalité des mots. Seules les langues qui servent à la diplomatie peuvent connaître l'euphémisme. »

Son goût de la paix de l'atmosphère fut mis à rude épreuve par les guerres napoléoniennes. Plus encore que le canon de l'ennemi, c'était le tumulte patriotique de son propre pays qui l'offensait. Les effervescences nationales le choquaient comme une grossièreté. Il n'avait pas du tout l'âme martiale et il fit défense à son fils Auguste de s'enrôler dans les armées de libération. « Les plus méchants pays ont les meilleurs patriotes », avait-il coutume de dire. Louise Seidler écrit un peu attristée en 1813 : « Il dit que le devoir présent est de se distraire par tous les moyens et est présentement occupé à classer par écoles ses gravures. Il dit que c'est là un bon opium pour le temps actuel. » Il opposa au trouble et à la fièvre qui s'étaient emparés de l'Allemagne après l'effondrement d'Iéna un imperturbable flegme.

Je me permis, écrit Luden en 1806, de demander à Son Excellence comment elle avait traversé ces jours de malheur et de honte nationale. « Je n'ai pas à me plaindre, me répondit Goethe, j'étais dans la situation d'un homme qui assis sur un rocher solide regarde la mer déchainée, se trouve il est vrai dans l'impossibilité de porter secours aux naufragés, mais se dit qu'il est hors d'atteinte du flot en furie. Un ancien a été jusqu'à dire que c'était là un sentiment agréable (*ein behagliches Gefühl*). Bref, j'ai traversé cette époque saine et sauf et j'ai laissé s'écouler devant moi, sans en être atteint tout ce bruit sauvage. »

« Bruit sauvage » (*wilder Lärm*) — c'était chose que la délicatesse de son ouïe, morale aussi bien que matérielle, supportait mal. Le tumulte des armes rejoignant dans son horreur l'aboïement détesté des chiens. Entre toutes les créatures, le chien était pour lui la plus antipathique. Il en détestait les pêtulances bruyante et démonstratives. Il appelait d'un terme à la fois noble et comique l'espèce canine « la plus basse société du monde » (*niedriges Weltgesindel*).

Cette horreur physique de la turbulence et du déplacement de l'air nous fait apparaître assez surprenant le goût très vif que Goethe témoignait toujours aux enfants. Il les appelait ses « petits cobolds », aimait leur pincer la joue entre l'index et le troisième doigt, laissait ses petits-fils mettre l'anarchie dans ses tiroirs — manifestation surprenante de clémence de sa part. Il leur jetait des bonbons dans son jardin et aimait voir l'empressement avec

lequel ils se précipitaient sur cette aubaine. Il assistait à leurs jeux sans mot dire, un sourire de satisfaction sur les lèvres, ses mains croisées derrière sa longue robe de chambre de molleton gris. « Vous aimez les enfants, alors vous aimez la vie », dit le héros d'un roman de Dostoïewski. Dans l'enfance, Goethe goûtait la mobilité de vif-argent, mais surtout la promesse, le germe. Seul l'intéressait « le devenir » (*das Werden*). La vie fixée, arrêtée ne retenait pas son regard.

LUTTE CONTRE LA PEUR

Nous avons vu qu'en présence d'un sentiment, la première question que se posait Goethe était de savoir s'il était de nature à favoriser, à promouvoir son développement personnel, s'il convenait de l'étiqueter du signe plus ou du signe moins.

A la seconde catégorie, à la catégorie négative appartenait sans conteste la peur, le plus désagréable peut-être des émois humains.

Tout jeune, Goethe s'habitua à la combattre. A Strasbourg, il se contraignit à marcher tout contre les tambours des retraites militaires dont le fracassant roulement lui fait sauter le cœur dans la poitrine. Il monte sur la plate-forme de la cathédrale pour dompter le vertige. A la Faculté de Médecine, il fréquente les cours qui, naturellement, lui répugnent le plus : les leçons cliniques d'obstétrique et de dissection. Il va plus loin encore pour asservir en lui par la volonté l'animal rétif, instable, de nerfs vibrants et recherche des lieux de cauchemar : les cimetières nocturnes. Devenu homme fait, il poursuit cette gymnastique tenace de la volonté. Nous trouvons dans le *Voyage en Italie*, à la date du 16 mai 1787, quelques pages curieuses. Le vaisseau sur lequel se trouve Goethe et qui fait voile vers Capri est pris dans un dangereux courant marin qui le pousse irrésistiblement vers les rochers où il va se fracasser. Les ténèbres de la nuit ajoutant leur horreur à une situation critique. Les Italiennes du bord voyant le péril et fidèles au débordement de manifestations coutumier à leur race, gémissent, se lamentent, hurlent à la mort. Au milieu d'un équipage qui a perdu tout contrôle sur ses nerfs, Goethe se dresse comme l'incarnation vivante du sang-froid.

Pour moi, écrit-il non sans quelque complaisance dans la notation de son rôle, pour moi à qui dès ma jeunesse l'anarchie fut toujours plus odieuse que le trépas lui-même, je ne pus prendre mon parti de me faire plus longtemps. Je me plaçai devant les passagères et m'adressai à elles avec autant de calme et de placidité qu'aux oiseaux de Malcesine. Je leur représentai combien leurs clameurs et leurs cris étaient de nature à troubler l'entendement aux seuls êtres du bord dont pouvait venir le salut... « Pour ce qui est de vous, m'écriai-je, rentrez par la pensée en vous-mêmes et faites monter vers la Mère du Sauveur vos plus ferventes prières. (Cet appel à la Sainte Vierge a un accent vraiment surprenant dans la bouche du « païen » que Goethe se vantait d'être). Il dépend d'elle seule d'intercéder auprès de son fils pour qu'il opère aujourd'hui en votre faveur le miracle qu'il a fait pour ses apôtres le jour où sur les flots en furie du lac de Tibériade, les vagues pénétraient dans la barque tandis que le Seigneur était endormi... » Ces paroles eurent l'effet le plus heureux. L'une des femmes s'écria : Ah! il Barlamé! benedetto il Barlamé! Et déjà à genoux, elles se mirent toutes à réciter passionnément, avec bien plus de ferveur que de coutume, leurs litanies. Cependant le vaisseau donnait toujours davantage de la bande; les vagues augmentaient de furie et le mal de mer me contraignit de descendre dans ma cabine. A demi privé de conscience, je m'étendis sur mon matelas, pénétré toutefois d'un sentiment qui ne laissait point de contenir une certaine douceur : je repensais à la scène du lac de Tibériade et la gravure sur cuivre de la bible de Merian se représentait très nettement devant mes yeux. Tant il est vrai que toutes les impressions qui ont une fois agi sur nos sens et sur notre cœur reprennent leur force quand l'homme se trouve réduit à ses seules ressources.

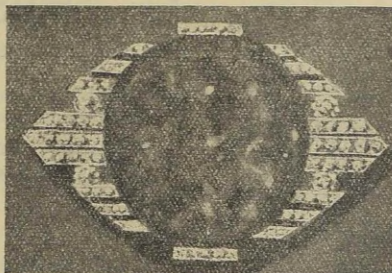
Vingt-cinq ans plus tard, il livre au chancelier Müller, dans une causerie familière, ses impressions de bataille pendant la canonnade de Valmy. Dans les évocations du péril, il se donne un beau rôle. Il n'a point l'âme guerrière, mais les attitudes impavides ne lui déplaisent point. Elles flattent en lui un incontestable goût du piédestal. Il parle de la « fameuse canonnade », des « chevaux qui, pareils à des pins secoués par la tempête, oscillent en hennissant sur leurs pieds », des boulets qui viennent s'abattre comme une grêle de fer à ses pieds et « font gicler sur les chevaux la boue des

(1) Voir la *Revue catholique* du 18 mars.

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Téléphone 11,88,69



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

TÉLÉPHONE 12.76.93

47, RUE DUCALE, 47,
BRUXELLES

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES **TAPIS**

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

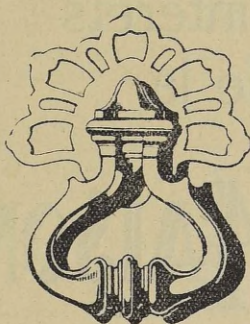
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

**FER FORGE
D'INTERIEUR**

**BRONZES
D'ART**



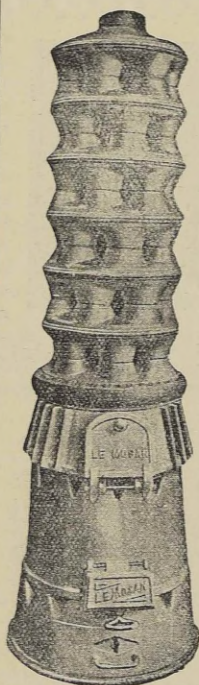
142, RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS :

31, LONGUE RUE DES CLAIRES (Mairie

et à LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS : 24, RUE D'ALBANIE



LE "MOSAN"

POËLE BREVET. DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

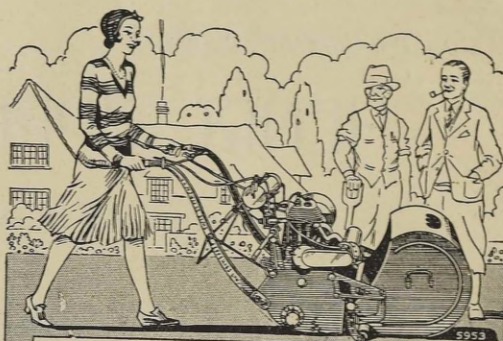
Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

750



ENTRETIENEZ VOS PELOUSES

avec une tondeuse « Ransomes ». Elle roule,
tonde et ramasse l'herbe. Fournie avec moteur
électrique ou moteur à essence. Coupe 35 à 91 cm

Agents généraux pour la Belgique :

A. VERBEKE & FILS, à THIELT

et n° 120, rue Sainte-Catherine à Bruges.

Ateliers spécialement outillés pour la réparation
complète et l'aiguisage de toutes tondeuses à
bras et à moteur.

Demandez la brochure R 1932.

Toute personne sou-
cieuse de ses intérêts
est cliente de la

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets
BRUXELLES

chemins » ; « tout cela d'ailleurs dénué d'importance et vraiment insignifiant pour qui s'est une bonne fois voué au danger ».

LA MALADIE

De toutes les peurs, l'une des plus désorganisantes et déprimantes pour l'homme est la peur de la maladie. Goethe n'en fut pas exempt, mais de toutes ses forces, il lutta contre elle. Christiane, avec sa touchante orthographe de cuisinière, écrivait que son époux était un « Hybeconder » (pour Hypochonder). L'orthographe mise à part, elle n'avait pas tout à fait tort. Goethe avait une tendance naturelle à l'auscultation minutieuse de son corps. Cet observateur passionné de toutes choses n'échappa point à l'observation de son moi physique. Il notait en l'extérieur et sa propre santé ces concordances dont les nerveux tiennent si volontiers et si anxieusement registre. Il observait que les hausses barométriques favorisaient chez lui le travail de la pensée. Tout jeune étudiant à Strasbourg, par une de ces arbitraires liaisons causales dont sont coutumiers les névropathes, il mettait sur le compte de l'usage du vin rouge fort innocent de la pension Lauth un spasme de la gorge qui lui causait de vives alarmes. Il éprouvait ces symptômes subjectifs un peu étranges dont se plaignent les impressionnables et les imaginatifs : il lui semblait qu'il avait du feu dans les intestins, que son cœur éclatait dans sa poitrine trop étroite, que sa tête était près d'exploser. Il présentait encore ce signe si caractéristique des nerveux : la disproportion entre la cause externe et les réactions, l'extraordinaire amplitude de celles-ci. L'odeur de l'ail déclenchait chez lui de « prodigieux effets » (*ganz gewaltsame Wirkungen*). Les vapeurs s'élevant de bouts de cigare mal éteints et continuant à fumer l'incommodaient violemment. Il redoutait l'excitation des plus faibles quantités de café ou de thé. Ses médecins, Riehbein, Vogel, qui connaissaient l'extrême sensibilité de son organisme, ne lui prescrivirent jamais que des doses homéopathiques de médicaments.

L'attention qu'il donnait à ses fonctions physiques était dans une certaine mesure légitimée par une santé médiocre. Goethe ne fut pas du tout l'Olympien au-dessus de toutes les défaillances physiques que l'on se plaît quelquefois à imaginer. Rarement malade, presque toujours souffrant, tout ridé de peau, paraissant bien plus que son âge, il connaissait les tribulations des intellectuels et des sédentaires : les digestions laborieuses et d'autres misères plus intimes que Christiane enveloppait sous le vocable générique et général de « Hemorödalustän » (pour *Hämorrhoidalumstände* — jamais son orthographe n'est plus réjouissante que dans les mots scientifiques).

Contre l'observation craintive de son corps dont il discernait parfaitement le danger et le principe d'usure, Goethe appela au secours la volonté et, plus exactement, une sorte de robustesse et d'insouciance acquise. Il sentait quelle puissante armure contre le mal est une certaine indifférence à nous-même. « Je puis citer un cas tiré de ma propre existence où, exposé à la contagion d'une fièvre putride alors épidémique, je n'éloignai le mal que par la force de la volonté. Ce que peut la volonté de l'âme dans de tels cas est incroyable. Elle pénètre et imbibe en quelque manière le corps et le met dans un état actif où il repousse toutes les influences pernicieuses. La crainte tout au contraire constitue un état de faiblesse inerte et de réceptivité où l'ennemi s'empare de nous sans obstacle ». Une autre fois, pendant la campagne de France, on le hisse dans une charrette où sont « empaquetés » des fiévriers et des contagieux. Cet inquiétant voisinage n'arrive pas à ébranler la confiance et l'optimisme volontaire, dont il s'est fait une seconde nature. « Je ne ressentis l'effet d'aucune appréhension. L'homme, s'il veut être fidèle à lui-même, découvre en toute circonstance une matière salvifiante. Dès que le danger se faisait

grand, je trouvais en quelque sorte sous la main à mon service le plus aveugle des fatalismes. J'ai remarqué que cette croyance galvanise les hommes appelés à exercer un métier dangereux. »

L'homme devait se détacher de lui-même ; son moi était son pire ennemi. Il devenait comme invulnérable dès qu'il pensait à détourner son regard de lui-même. « Etre hypocondriaque, disait-il en 1814, à Riemer, c'est tomber dans le subjectif ». Le meilleur remède était l'objectivité : s'oublier en regardant. Il arrivait ainsi par un biais ingénieux à convertir inquiétude en curiosité. Aux phénomènes douloureux qui accablaient son propre corps, il assistait de l'extérieur, en témoin. « Bien que fort malade, note en 1823, Caroline d'Egloffstein, il conserve la paix et la sérénité, et toutes les manœuvres des médecins, il les considère du même œil qu'il verrait des expériences tentées sur quelque étranger. « Continuez, leur dit-il, continuez d'essayer vos remèdes, la mort me guette embusquée dans tous les coins de la chambre ; je la sens qui étend ses bras vers moi, mais que cela ne vous trouble ni ne vous dérange ».

L'ATTENTION

La peur, comme toutes les émotions-chocs, disperse et dissocie les éléments de notre moi psychique. L'attention les recompose, les regroupe en faisceau. Son pouvoir cohésif est considérable. Goethe en éprouva très tôt les salutaires effets et s'y exerça dès l'enfance. Il l'appela « la plus haute de toutes les vertus ». Sa pensée ignorait les états vagues. Son regard ne flottait jamais sur les choses. Fixer les empreintes visuelles sur le rouleau enregistreur de la mémoire était pour lui une sorte d'hygiène quotidienne de l'esprit, hygiène qui trouvait matière à s'exercer dans les plus humbles détails de la vie. « Pour contrôler ma mémoire, dit-il à Grüner dans l'été de 1822, j'ai parcouru Carlsbad dans tous les sens et je constate avec satisfaction que je puis dire par cœur et à la suite toutes les enseignes de boutiques rencontrées ».

Pendant la campagne de France, au milieu des périls, des fatigues, son œil, auquel rien n'échappe, remarque au fond d'une flaque d'eau un débris de poterie blanche qui luit faiblement. Les yeux irisés de la lumière à travers les épaisseurs d'eau l'intéressent. Il y trouve une confirmation de cette « théorie des couleurs » qui obsède sa pensée et autour de laquelle cristallisent toutes ses observations. Le tesson de poterie blanche ne quitte plus sa mémoire, le suit partout. Il s'en entretient gravement à Verdun avec le prince de Reuss, pendant que le bombardement fait rage, en se promenant de long en large derrière un petit mur qui les abrite tous deux des éclats de la mitraille.

« Entre tous les organes, écrit-il au sixième livre de ses *Mémoires*, l'œil était celui avec lequel je saisisais le monde ». L'un des plus éminents historiens de la littérature allemande, Bernhard Suphan, a noté avec une pénétrante justesse d'expression que la principale différence entre le génie de Herder et celui de Goethe était que le premier « écoutait » la symphonie de l'univers et que le second en « regardait » l'image.

Tout petit bambin, Wolfgang courait les échoppes de Francfort, se mêlant aux boutiquiers, aux artisans, inlassable dans son avidité de tout voir et de tout enregistrer. Le début de *Dichtung und Wahrheit* nous le fait voir parcourant avec passion le chemin de ronde des remparts de la ville. Du haut de l'enceinte crénelée, sa curiosité d'enfant plonge dans la vie fermée des intérieurs des familles de Francfort et il goûte des délices de curiosité satisfaite pareilles à celles que le *Diable boiteux* procurait à son compagnon quand il soulevait pour lui les toits nocturnes d'Espagne. La vue, la lumière, ce sont pour Goethe les plus hauts bienfaits de la brève vie des hommes. Tout son génie baigne dans la lumière. Il la réclamait à sa dernière heure. Sa présence et sa parole la dispensaient aux autres. Elle était dans son œil, dans ce « magnifique

regard étincelant » (*wunderbare Glanzaugen*) dont a parlé un de ses visiteurs (Genast) et que la vieillesse ne parvenait point à voiler. Elle était dans sa causerie. Un autre visiteur, Léonhard, parle de ses « mots qui donnaient la lumière » (*lichtgebende Worte*), et Jean-Paul l'appelait d'un mot magnifique et qui le résume : « l'homme le plus clair d'Europe » (*der klarste Mann von Europa*).

« Gœthe, écrit le chancelier Müller en 1815, possède une façon à lui d'observer et de voir. Tout se groupe et s'agence de soi-même devant son regard et s'ordonne en drame. Il a pleine conscience de ce don et dit lui-même : « quand il me plaît d'ouvrir vraiment les yeux, je vois tout ce qu'il y a à voir ».

Toute flânerie est une occasion de s'enrichir et le badaud revient toujours les poches pleines. Un jour, en 1815, le jeune Boisserée le rencontre à Mayence dans la Fahrgasse, « béant aux corneilles » (*maulaffend*). Voilà un compagnon que le hasard lui délègue. Il prend le jeune homme familièrement par le bras et l'entraîne à travers le marché de la ville. Un spectacle qu'il a toujours aimé. Sur les dernières exotiques amoncelées, il retrouve le reflet de l'univers. « Il s'arrête devant chaque caisse, chaque tonneau et s'enquiert du contenu ».

Boisserée, l'un des familiers de Gœthe dont la relation nous donne le plus l'immédiate sensation de la vie, sait que le plaisir de regarder est celui qui détend le plus Gœthe, le rend le mieux accessible. Le patriarche de Weimar n'est pas toujours d'un abord aisé. La curiosité du regard est encore le meilleur pont pour arriver jusqu'à lui. Le jeune homme lui a fait une première visite de politesse et s'est heurté à un redoutable accueil. Le vieillard a fait dans la pièce où l'attend le visiteur une entrée solennelle et glacée : l'entrée réservée aux officiels : la tête poudrée, toutes ses décorations sur son habit noir. Il s'est enfermé dans cette correction gelée et monosyllabique que nous connaissons, dans ses éternels « *Ja, ja, hem, hem* » avec lesquels alternent des « grognements d'ours blessé ». Les traits du visage ne sont pas plus rassurants que la voix. « Il fait une figure comme s'il voulait m'avaler » (*ein Gesicht, als wenn er mich fressen wollte*).

Boisserée sait de quel côté peut venir le salut : il apporte des dessins, exhibe des gravures, ouvre des cartons. « Le vieux se dégèle » (*thaut auf*). « Je n'ai eu qu'un doigt hier, écrit le jeune homme avec la conquérante sûreté de son âge, demain j'aurai le bras tout entier ».

Estantpes, médailles, camées, statuettes — toutes les matérialisations plastiques et graphiques du Passé, mais surtout les pierres, les témoins les plus qualifiés à ses yeux de la Préhistoire. Il en fut littéralement amoureux. Jamais on ne vit minéralogiste plus passionné. Dans ses voyages en Bohême, il ne se séparait pas de son marteau, percutant, auscultant tous les rochers que lui offrait sa route. Le domaine glacé de la pierre était pour lui vivant. Il se comparait à Merlin l'Enchanteur qui ne pouvait respirer que dans la société des « éléments primitifs » (*Urelemente*). A Eger, à l'*Hôtel du Soleil d'Or*, il s'était fait fabriquer sur ses plans une grande table de bois blanc où il étalait les trouvailles de ses promenades : des basaltes, des spaths. L'expédition à Weimar de vrais tombereaux de cailloux. Les pierres le consolait de tout, même des peines d'amour. A Eisenach, fuyant Marianne de Willemer, et le cœur dévasté, il trouve sur le bord de la route des ammonites et note aussitôt dans le journal auquel il confie sa vie intime : « Elles cessent à l'endroit où le calcaire devient plus dur ».

Les pierres n'étaient pas à ses yeux les seuls vestiges intéressants de cette vie mystérieuse des premiers âges, dont il était si avidement curieux. Un jour, à Eger, Grüner lui montre une dent de mammoth, découverte dans une caverne de Dörlitz « d'un émail aussi frais que si on l'avait prise sur la mâchoire vivante de la

bête ». Gœthe n'a pas le temps de contempler l'objet tout à son aise. Il supplie Grüner de ne pas en faire don tout de suite au Musée de Bohême, mais d'attendre son retour des bains de Marienbad pour qu'il puisse l'observer à loisir : « *Wir müssen dem Zahne noch etwas abgewinnen* » (Il faut que nous tirions encore quelque chose de cette dent-là). *Abgewinnen* — c'est un des termes familiers du vocabulaire de Gœthe en matière d'observation, qu'il s'agisse d'une canine de mammoth, de gisements de sel, de la forme des instruments aratoires employés en Bohême, de l'architecture mouvante d'un nuage, d'une raie de lumière traversant un verre. Le mot implique une certaine violence dans l'attention, une sorte de contrainte exercée sur les choses. Il s'agit de regarder un objet assez longtemps, assez fixement pour l'obliger à livrer tout son contenu, toute sa puissance d'enseignement.

LE DESSIN

Le dessin vit de l'attention et à son tour la nourrit. Gœthe fut grand dessinateur. Il était venu au monde un crayon à la main. Tout jeune étudiant à Leipzig, il illustre ses lettres à sa sœur de charmantes petites têtes de femmes et ses cahiers de cours des caricatures de ses professeurs. Sa main reste rarement inactive. La course des doigts sur le papier est un accompagnement naturel du mouvement de l'esprit et le dessin une matérialisation instinctive et automatique de la pensée. Il avait un sens plus haut encore. Aux yeux de Gœthe la représentation graphique était la forme d'élection, la forme-type de la projection de la pensée. Écoutons Falk :

Ces paroles prononcées, il repoussa de la main le crayon et la feuille de papier à dessin sur laquelle il avait griffonné l'ébauche d'un paysage fantastique sans que cette machinale occupation de ses doigts eût le moins du monde dérangé tandis qu'il discourait... « Nous parlons beaucoup trop, dit-il, nous devrions moins parler et plus dessiner. Pour ma part, je voudrais parvenir à me déshabituier complètement de la parole et, imitant l'activité plastique de la nature, ne plus exprimer ma pensée qu'en dessins. Ce figuier de notre jardin, ce petit serpent que nous avons sous les yeux, ce cocoon qui, dans son coin de fenêtre, attend paisiblement son avenir sont des signatures de la nature, des signatures pleines et lourdes de sens. Ce sens-là, l'homme qui parviendrait à le déchiffrer serait bientôt en demeure de se passer du mot, du mot écrit comme du mot parlé. Plus j'y songe, plus m'apparaît le caractère profond d'inutilité, de vanité creuse de la parole. Nous sommes frappés d'effroi devant la muette gravité de la nature, devant son silence dès que nous recueillons notre pensée en présence d'une parole de roc solitaire, ou dans le désert d'une vieille montagne... J'ai jeté là sur le papier, et sa main désignait son chimérique paysage, une foule étrange de fleurs et de plantes. Ces fantômes pourraient apparaître encore plus irréels et plus fous, la question demeure si leur réalité n'existe pas quelque part. L'âme, au moyen du dessin, se libère de ses plus secrètes harmonies intérieures et ce sont les secrets les plus profonds de la création — elle-même entièrement basée sur la plastique — qu'elle nous révèle et nous livre... »

Parmi les habitudes de la vie les plus propres à assurer ce développement continu de la personnalité qui était son objectif constant, Gœthe plaçait encore le commerce quotidien du Beau, la fréquentation des sommets. Il convenait d'éliminer le demi-beau. Seules les réussites exceptionnelles de l'esprit détenaient une véritable vertu éducatrice ; seules aussi, par la hauteur où elles planaient au-dessus des agitations terrestres, elles étaient en mesure de donner la paix et la sérénité au faible cœur inquiet des hommes. Il confiait en 1814 au chancelier Müller son vœu de voir « l'homme se créer quelque vénérable habitude susceptible d'augmenter sa joie dans les jours de lumière, de la relever dans les jours de ténèbres ; s'habituer, par exemple, à lire tous les jours quelque passage de la Bible ou d'Homère, à contempler de beaux tableaux, de belles médailles ». Mais il fallait « que ce fût de l'excellent, du vraiment digne, pour que l'homme, en toute circonstance, n'en perdît jamais le respect ».

L'année suivante, en 1815, il disait à Boisserée qu'il « eût aimé faire son domicile de quelque salle de musée peuplée de statues pour s'éveiller au milieu des formes des dieux ».

UTILISATION DE QUELQUES DÉFAUTS

Nous avons vu qu'en présence de tout sentiment, la question liminaire et préjudicielle que se posait Goethe était de savoir de quel signe il convenait de l'étiqueter. Du signe positif (*das Produktive*) ou du signe négatif. Dans cette discrimination essentielle une erreur était possible. Il pouvait arriver que tel sentiment d'apparence négative fût au contraire, en réalité, un sentiment moteur. Il existait des adversaires apparents dont une sage économie de la vie pouvait se faire d'excellents alliés. De ce nombre étaient certains défauts. La vanité, par exemple. Elle était le principe intérieur de fine saveur, le condiment délicat de l'existence. Elle permettait à l'homme de déguster précieusement les heures. Ceux qui la possédaient étaient les gourmets de la vie; ceux qui l'ignoraient, des gloutons. « Sans elle, l'homme au banquet de la vie ne faisait que se remplir comme l'animal » (le texte allemand — conversation avec Riemer en 1810 — est bien plus énergique : *Ohne diesen frisst man sich nur voll wie das Tier*). On la découvrait, en regardant bien, au fond de tout et même de la pratique des vertus. « Il se trompait, soutenait-il en 1814 à Riemer, l'homme qui croyait trouver le bonheur dans l'exercice d'une vertu. C'était l'orgueil de la pratique qui le rendait heureux. D'une manière générale, c'étaient nos défauts et nos faiblesses qui nous donnaient le bonheur et non pas nos vertus ».

Le principe d'affinement personnel était aussi principe d'affinement social. La vanité polissait l'homme dans ses rapports avec ses semblables. Le goût de plaire conduit logiquement à arrondir ses angles. L'être un peu vain « ne pouvait jamais être tout à fait grossier; il s'accommodait, s'adaptait à son prochain ».

Bon parti pouvait également être tiré d'une certaine superficialité. En matière de création esthétique « l'insuffisant était souvent productif » (*das Unzulängliche ist produktiv*). A Riemer (1811). Goethe confiait à Riemer qu'il n'eût jamais écrit son *Iphigénie* s'il eût été plus érudit des choses de Grèce. L'érudition submerge et stérilise. Goethe n'aimait point les érudits. Il ne pardonnait pas aux gens de métier leur dédaigneuse et suffisante critique de sa *Théorie des couleurs*. Il détestait les lunettes au propre et au figuré. L'aspect classique du savant de cabinet, de l'érudit d'Allemagne : l'œil myope, les épaules étroites et rentrées, le développement du front, acheté par la misère de l'animal, ni inspirait un esorte d'horreur. Combien il préférerait les jeunes Anglais d'aspect sportif!

SENSUALITÉ

Au nombre enfin des attitudes humaines favorables à notre développement pouvait être rangée une certaine sensualité. L'homme devait une certaine indulgence à ses sens. Il devait nourrir son moi charnel, l'entourer d'attentions et d'égards. Nous avons vu sa résistance à la mollesse des habitudes, dans laquelle son œil vigilant discernait le danger de l'enlèvement. Mais, comme les hommes de la Renaissance, Goethe séparait la sensualité de la mollesse. La première était obéissance à la nature, la seconde pure déficience. Dans l'ascétisme il ne voyait point un enrichissement, mais un appauvrissement. Ses vues sur ce point étaient aussi nettes que courtes. Nulle part, il n'a mieux dit, avec plus de brutalité et d'affligeante clarté, son aversion pour la mortification chrétienne que dans le blasphème de la célèbre épigramme vénitienne :

« Quatre choses dans le monde me sont en exécution à l'égal du venin du serpent : le tabac, les punaises de lit, l'ail et la croix. »

Charlotte de Stein, qui pendant de longues années avait essayé d'entraîner son adorateur sur les cimes d'un renoncement idéaliste et avait imposé à sa jeune ardeur une sorte de vie purgative, le

trouva tout changé à son retour d'Italie, devenu « sensuel ». Ses efforts d'amante platonique lui apparaissaient dépensés en pure perte. Les déceptions sont lucides et Charlotte de Stein voyait clair : Goethe était définitivement converti par le ciel latin à la douceur de vivre. Les années de sa maturité — avant la transfiguration dans le symbole et la légende et cette espèce de fragilité translucide et précieuse de la vieillesse — nous font assister à une sorte d'empâtement dans le matériel. Au physique et au moral, Goethe prend du ventre. Une contemporaine, Tina Brühl, lui trouve l'aspect « d'un marchand de vin de Francfort ». Il a pris comme maîtresse l'ouvrière en fleurs artificielles de la fabrique de Bertrich « au petit nez retroussé aux lèvres renflées ». A ses côtés il savoure les joies de la pente ensoleillée de la vie, y compris la fine chèrè. De la pente, car cette vie descend. Vers la terre, vers les moyennes humaines. Les beaux programmes héroïques de la jeunesse sont oubliés. Un goût de délicate déchéance s'attache aux années qui suivent l'Italie. Christiane est bien pour lui : *die Odalisque für hausliche Zwecke* (l'odalisque pour buts ménagers), formule où le culinaire se marie au voluptueux, le tudesque à l'oriental et qui est vraiment d'une intraduisible saveur dans le comique.

Goethe déguste en gourmet les fines joies de la table : foie gras, dindes, chapons, caviar, anguilles fumées de Hambourg, « truites de l'Ilm et asperges préparées à la mode anglaise » (visite de Karl Eberwein en 1814). Il aime avoir sur sa table un perdreau froid à dix heures de la matinée. Wilhelm Grimm, invité en 1809 et assis entre Christiane et Goethe, trouve « la femme vulgaire » (*die Frau gemein*) mais la chèrè « fastueuse » (*ungemein splendid*).

Sa correspondance avec Christiane, sur un espace de près de trente ans, est toute remplie par les recommandations et préoccupations de bouche. Goethe se lamente de la mauvaise cuisine des auberges d'Iéna et ses lettres à sa maîtresse et plus tard à sa femme sont un tendre et pressant appel vers « quelque chose de mangeable » (*etwas Geniebares*). Le signal de détresse d'un palais de gourmet abandonné de la Providence.

« Envoie-moi assez de gruau de Dresde pour que je puisse en émietter tous les jours dans mon bouillon du matin. Tu me ferais un bien grand plaisir en m'expédiant samedi par le courrier des pieds de veau en gelée pas trop acides... Ici on ne peut rien avoir de ce qu'on veut. » (26 septembre 1800).

« La nourriture que l'on a ici me jette presque dans le désespoir. Je n'exagère pas en disant que pendant cinq jours je n'ai littéralement vécu que de cervelas, de pain et de vin rouge. Je ne vois pas d'où pourrait venir le salut... Je te prie, je te conjure instamment de m'expédier par le courrier de chaque jour quelque chose de bon, du rôti : un chapon, un dindon, à quelque prix que cela soit, pour qu'enfin nous ayons à manger au petit déjeuner, à midi et le soir, quelque chose qui ne soit pas du porc ».

Christiane répond à « son cher et excellent Conseiller Secret » (*mein lieber, bester Geheimrat* — c'est sa façon de s'adresser à lui par lettre et l'appellation est charmante de naïveté, de simplicité et d'effacement —) qu'elle prend note de tout, qu'elle fera son possible. Cependant Goethe n'est pas satisfait et les gémissements désolés continuent. Dix jours plus tard : « Envoie-moi à chaque courrier quelque chose de rôti (*etwas Abgebratenes*), de quelque nature et espèce que ce soit. Je veux avoir à manger à mon déjeuner quelque chose de froid, la seule chose que j'aime et que je digère bien ».

Enfin luit une aube d'espoir, une éclaircie dans le sombre ciel culinaire d'Iéna. « Au point de vue de ma nourriture, les choses vont mieux. La Träbülus prépare très bien les asperges et exécute aussi de temps en temps convenablement une omelette. Les Schiller me fournissent de rôti et l'huile que tu m'as envoyée

Fedonne du goût à la salade. Me voici complètement pouvu et à l'abri (*völlig geborgen*) quant au repas de midi ».

Goethe aimait bien manger et aussi bien boire. Sur ce dernier terrain, Christiane avait été son initiatrice. La « petite créature » (*das Kreatürchen*), comme l'appelait avec supériorité et dépit M^{me} de Stein, avait un impétueux et joyeux penchant à la bouteille. Le goût des spiritueux est contagieux en famille. Le carafon que Christiane aimait avoir sous la main circulait. Goethe s'était fait une douce habitude du punch à la fin de l'après-midi, vers six heures, mais il ne dédaignait ni le bourgogne, ni le champagne, ni le petit verre de liqueur après le repas.

Toute la famille buvait. Christiane, l'initiatrice du groupe, en joyeuse commère; le Geheimrat, en disciple d'Horace; Auguste le fils, en triste pour qui l'alcool est un refuge. Mélancolique figure qu'Auguste Goethe, un dégénéré, un pauvre être qu'écrase le poids du non-paternel et qui se soûle lourdement entre les quatre murs solitaires de sa chambre. Le dieu alcool souriant avec les parents montre au fils un visage tragique. Auguste meurt à Rome à quarante-deux ans. Probablement d'une syphilis cérébrale héréditaire combinée à l'alcoolisme. Pathétique aboutissement du génie!

CONCLUSION

Utilisation respectueuse du temps, défense de la sensibilité, constant souci de la croissance personnelle, cette vie, de quelque côté que nous la retournions, nous apparaît dominée par une seule loi : celle du moi. Non pas le moi débile des neurasthéniques qui « tombent dans le subjectif » et consomment leur vie à se pleurer eux-mêmes, mais le moi, nourri et gonflé de tous les sucs du monde, des grands dominateurs, des grands carnassiers.

Merveilleusement perméable et disponible, Goethe laisse entrer en lui la vie universelle. Il ne fait point un pas vers elle. Dans cette immobilité, il y a un manque de chaleur humaine (1). Le mot égoïsme est plusieurs fois et comme involontairement venu sous notre plume (2). C'est un mot auquel on n'échappe pas quand on veut écrire de Goethe. On peut lui préférer d'autres termes : égocentrisme ou égotisme. Mais au fond tous ces vocables sont bien voisins. Certains ne sont que des euphémismes. Le radical — ici ego — donne aux mots leur direction essentielle.

Tout, en définitive, converge vers lui-même, vers un moi transcendant, transfiguré et, aux heures de la vieillesse, se confondant avec l'univers.

L'histoire du monde avec ses destructions, ses éclipses, ses énormes alternances lui apparaît comme un gouffre d'absurdités.

Je n'ai pas atteint l'âge auquel je suis parvenu, dit-il au chancelier Müller, pour m'occuper de l'histoire du monde qui est bien la chose la plus absurde qui soit. Qu'un homme meure, qu'un peuple sombre, voilà qui me laisse bien indifférent.

Cette vie immense n'échappe pas à la tristesse de toutes les vies qui ont refusé leur part d'inquiétude humaine. Le chancelier Müller note en Goethe, sous toutes les marques extérieures d'une inépuisable activité les signes secrets d'un « certain désespoir intérieur » (*eine gewisse innere Desperation*). Au fond de cette

(1) Certaines de ses conversations attestent une cruelle absence de sens social et humain. Les fêtes de charité (concerts, soirées données au profit des pauvres le faisaient penser aux restes de repas qu'on utilise à l'engraissement des cochons. L'un de ses plus pénétrants historiens, Frédéric Gundolf, a souligné son caractère « ant-social ».

(2) Schiller l'employait déjà : *Er ist an nichts zu fassen ein Egoist in ungewöhnlichem Grade* (On ne peut prendre Goethe par aucun bout... Un exceptionnel égoïste) (lettre à Körner 2 février 1789). Goethe est à cette époque à ses yeux tout ensemble un génie et une sorte de monstre fascinant. Cf. dans cette même lettre sa révélatrice : « Même avec ses plus intimes amis, Goethe n'a aucun moment d'abandon, d'épanchement. Il possède le don d'enchaîner les hommes, mais garde toujours intacte sa liberté. Il est bien-faisant, mais à la manière d'un Dieu, sans se donner lui-même. Il agit ainsi par calcul. Tout chez lui est calculé pour fournir le maximum de jouissance à l'amour qu'il se porte à lui-même ».

prodigieuse sérénité, il y a quelque chose de glacé et de morne.

« Qu'est-ce donc que la vie? dit-il une fois. On fait des sottises, s'occupe de bêtises, se rend comme un imbécile au Rathaus, en sort un peu plus intelligent, pour y retourner plus bête encore le lendemain ».

« Je renonce à la société, dit-il une autre fois et tout à fait au soir de son existence, et m'en tiens au tête-à-tête (en français dans le texte) avec moi-même. Je suis assez vieux pour ne plus souhaiter que la paix. Je ne crois pas au monde et ai appris à désespérer » (*Ich habe keinen Glauben in die Welt und habe verzweifeln gelernt*, à Müller). Il grandissait au milieu d'une génération qui ne le comprenait plus. Il avait peur des jeunes et de leur appétit de conquête. Il lui semblait qu'ils s'avançaient contre lui pour renverser la statue qu'il était devenu de son vivant; il les voyait « monter à l'assaut ». Pour « durer » il « s'enfermait, se cloîtrait ». Il se comparait à un vieux blaieau qui se retire dans sa tanière pendant le long sommeil de l'hiver ou encore — et l'image est d'une émouvante mélancolie — à la balle inutile que les enfants après les jeux et la lumière de l'été jettent dans le coin sombre de la maison.

Que cette ombre ne nous fasse pourtant pas négliger la magnifique leçon de volonté qui se dégage de cette vie. Nous avons vu avec quelle force dans l'admiration Goethe parlait de l'énergie que doit développer l'homme « pour résister au choc infini et inlassable de l'existence ». La résistance délibérée, lucide, inflexible à l'infatigable érosion de la vague, à toutes les « fuites » que sans relâche multiplie l'existence, c'est le dur principe sur lequel s'appuie en définitive la grandeur de cette vie.

ROBERT D'HARCOURT.

Lettres de voyage⁽¹⁾

VII.

Pâques polonaises.

Lwów, 20 mars.

La Pologne va sortir de sa tombe de neige et tous les clochers de Lwów sonner la Résurrection.

Avec ses trois cathédrales des trois rites : latin, grec et arménien, ses églises et ses chapelles, cette métropole religieuse a de quoi sonner. Il est vrai que les Uniates, qui ont fêté Noël le 7 janvier, sonneront Pâques beaucoup plus tard, le 1^{er} mai, qui sera le 18 avril de leur calendrier. Il est vrai aussi que, pour sonner, — les clochers ne suffisent pas, il y faut des cloches.

Lwów en avait perdu plus de cent, durant la guerre, réquisitionnées par la pieuse Autriche, pour ses canons et ses munitions, après la retraite des Russes. Des photographies de 1917 me montrent des monceaux de bronze cassé et des équipes de démolisseurs, en train d'arracher les toitures métalliques qui couvraient la cathédrale latine, Sainte-Elisabeth, la cerkiew Valaque et la cathédrale arménienne. Les paroisses de campagne, muettes pendant des années, ont connu un long Vendredi-Saint. Les cloches polonaises ont fait un plus triste voyage que les nôtres, qui vont à Rome, — elles sont descendues aux enfers, et plus d'une n'en est pas revenue.

Il me paraît assez logique de célébrer la grande fête de la Vie,

(1) Voir *La revue catholique* des 3, 12, 25 février 4 et 11 mars 1932.

en faisant autant de bruit que possible et en mangeant abondamment. Aux carillons sonores des cloches doivent s'unir, suivant l'usage polonais, le grondement solennel du canon, les décharges de mousqueterie et tous les pétards de la rue. Les tables doivent ployer sous les victuailles que l'on donne à bénir au prêtre, suivant une très vieille tradition.

Aujourd'hui qu'à travers les rues ensoleillées et fumantes de neige fondue, « Pâques fleuries » promènent, en guise de rameaux, des branches de saule où gonflent déjà les minons duveteux du printemps, j'aperçois à la vitrine des confiseurs et des boulangers l'Agneau pascal, en pâte, en sucre, en plâtre, avec sa petite oriflamme. Déjà, dans les maisons, germent les grains d'avoine, piqués dans une motte de terre sur un plat, et patiemment arrosés depuis des semaines. Il trônera au milieu de cette prairie verdoyante, dans le décor austère des bouquets de bois, entouré des mets bénits de Pâques; les gigantesques « babas », les jambons dépouillés de leur couenne et historiés sur leur gras de clous de girofle ou de grains de poivre; les œufs durs pelés; les guirlandes de saucisses; le cochon de lait rôti qui tient un raifort entre les dents; les pyramides de cresson, hâtivement poussé autour des bouteilles d'eau.

Dans les grandes villes où le prêtre en surpris ne vient pas à domicile, avec le sacristain et le goupillon, une partie de ces victuailles est portée à l'église dans des paniers. Les souhaits et les compliments s'échangeant en partageant des œufs durs coupés en morceaux. L'usage des œufs peints donne lieu à des productions charmantes d'art décoratif populaire.

Ne pensez pas que la « baba » de Pologne soit notre « baba au rhum », c'est plutôt notre « biscuit de Savoie ». Gloire et tourment des ménagères, on le cuit au four du boulanger et c'est à qui fera le plus beau; mais il arrive parfois de grands malheurs: il gonfle trop à la cuisson et ne peut plus sortir du four.

A notre époque de vaches maigres, de crise et de restriction, ils sont loin les jours de l'antique bombance, où des centaines de douzaines d'œufs éclataient dans des cuves de farine, et où les prouesses de la pâtisserie rappelaient les appétissantes merveilles de notre chanson de « Dame Tartine dans son palais de beurre frais », que chantaient si gentiment au Radio les élèves de M^{me} Marlinska.

Un homme qui s'entendait à fêter Pâques, jadis, c'est-à-dire à trinquer et à faire du bruit, c'était ce légendaire prince Radziwill, dit l'Orphelin, que l'illustre poète Slowacki a dépeint, en des pages éclatantes d'humour et de couleur, imitées des anciennes chroniques. Ses bombardes et ses mousquets tonnèrent une fois avec tant de puissance que le plafond d'une maison voisine s'effondra. Il paya la casse, « se faisant conscience de traiter ainsi les immeubles en temps de paix, mais enchanté, au fond du cœur, des merveilleux effets de son artillerie ». Aujourd'hui, les canons de l'armée polonaise, qui annoncent la Résurrection, sont plus circonspects, et les gamins de la rue qui chargent de poudre les tiges creuses des clefs pour produire les détonations rituelles, risquent tout au plus de se brûler les doigts.

Ce Radziwill savait allier la gaieté et la dévotion. Il était d'humeur facétieuse, tracassière parfois jusqu'à la cruauté, mais d'une générosité inépuisable et d'une affolante fantaisie. Qu'est-ce que cet homme n'inventait pas!

Voilà qu'au milieu de la nuit, entre le Samedi-Saint et Pâques, il se rend avec sa cour à une porte de la ville pour chanter l'Alleluia devant une statue de la Vierge. Et voilà qu'arrive un chariot traîné par deux ours, portant un gros fût armorié, et conduit par un personnage, muni de deux cornes rouges et d'une queue. « Qu'est cela? » s'écrie le prince. « Monseigneur, — répond l'autre, — c'est Notre-Dame qui envoie de l'eau de source aux RR. PP. Bernardins, pour qu'ils se rincent un peu la gorge, après avoir si bien

chanté l'office... » — « Tu mens! Ce sont les démons qui veulent empoisonner le couvent avec un tonneau de vidange infernale, de la merdowka!... Mais que vois-je? Mon blason? C'est un bien volé. *Confiscatur!* »

Là-dessus accourt une bande de valets, déguisés en diabolins, et apportant des coupes et des tasses. On débonde le fût, on remplit les coupes, on ramasse et amène de force tous les gens qui se trouvent par les chemins aux environs, et aux premiers feux de l'aurore, le chariot revient au château, portant le prince triomphateur.

Faites-vous une idée maintenant de ce qu'étaient alors les divertissements de bouche. Je traduis :

« Un spectacle surprenant nous attendait au château. Dès qu'on eut ouvert la porte, nous respirâmes l'arôme et le fumet délicieux du festin pascal, que le premier cuisinier de Son Altesse, un Italien du nom de Loga, avait apprêté pour la réjouissance et le batifolage de tous. Dans la première salle en effet se dressaient trois pâtés de taille gigantesque. Dès que le prince les aperçut, il cria : « Messieurs, à l'attaque! » Et se disant, il fit sauter le chapeau du premier pâté, d'où s'échappa aussitôt une nuée de perdrix vivantes, de pigeons, de gélinoites, de jaseurs et d'ortolans, qui fracassèrent les carreaux de vitres et s'envolèrent dans la cour, où une longue queue de gentilhommes suivait encore S. A. le prince, lesquels étant pour la plupart armés de leurs mousquetons firent feu roulant sur cette volaille, si bien que les plombs venaient parfois claquer au plafond de la salle et nous retombaient en grêle sur la tête; mais comme les fenêtres étaient fort hautes, personne n'en souffrit dommage. Alors le prince fit appeler le cuisinier et le tança vertement d'avoir si mal cuit son gibier. L'autre s'expliquait en italien, langue qui ne m'était point étrangère; il répondait que, dans la grande pyramide à droite, il avait mis en pâté Laocoon et ses serpents. Beaucoup de ces messieurs de la noblesse connaissant l'histoire d'Enée, mis en vers par Virgile, tous mouraient donc d'envie de contempler ce prodige. Sur quoi, le prince, décrochant au mur une masse d'arme cloutée, en donna si roidement sur la pyramide qu'il la fit voler en éclats, et nous aperçûmes, au milieu des ruines du pâté, un nain vêtu de couleur chair et tout ligoté de saucisses, à l'instar du Laocoon, aux prises avec les reptiles de Minerve. — « Comment? Celui-là aussi vit encore! » s'écria Son Altesse en jouant la colère. « Je l'avais rôti et il a ressuscité... », répondit le cuisinier, en jouant la confusion. « Cela se peut, dit le prince. Voyons l'autre... » Le cuisinier annonça que nous allions voir Andromède en proie au dragon, et en effet, le troisième pâté démoli, nous aperçûmes la naine du prince, qui s'appelait Diane, rivée à la croûte par une chaîne de boudins, devant un énorme brochet dont la tête était remplacée par celle d'un sanglier, la gueule grande ouverte comme pour l'engloutir. Et le prince feignait toujours de ne se pouvoir contenir d'indignation, cependant que nous admirions l'ingéniosité de l'Italien qui nous tenait l'appétit en haleine sous le charme de ses belles inventions...

» Mais il fallait voir la table bénite et toutes ces splendeurs faites pour flatter l'esprit autant que la gourmandise. Car dans la salle suivante, décorée de feuillages, au milieu d'un vivier de miel liquide, sur une île d'avoine verdoyante, paissait le saint Agneau avec son oriflamme, ayant en guise d'yeux deux escarboucles du trésor de Son Altesse, qui brillaient d'un éclat indicible. Sur cet agneau faisaient mine de fondre quatre sangliers rôtis, entiers, d'une taille énorme, et douze cerfs aux cornes dorées, qui bondissaient en diverses postures d'un bois d'orangers, couverts des sucreries les plus variées. Il n'y avait là que des viandes; la salle voisine contenait les pâtisseries et les boissons. Des rochers de biscuit érigeaient à leurs sommets des murailles et des citadelles d'amande. Il y avait même quelque chose dans le goût de Jérusalem, car entre les maisons de sucre, des ananas imitaient les pal-

miers, et aux portes, des chevaliers de nougat, cuirassés de caramél, étalaient sur leur poitrine la croix rouge de Godefroy de Bouillon... »

Restons-en là. Mes idées se brouillent. Je vois l'Histoire universelle tourner en une immense cuisine. Ce « bouillon » est-il celui du pot-au-feu ?

Je pars pour la vallée du San, de l'autre côté du fameux Przemysl, visiter le pays natal de mon évêque Krasicki. Ses petits-neveux me feront connaître les douceurs des Pâques polonaises et je vous en rendrai compte fidèlement.

PAUL CAZIN.

L'actualité de Goethe ⁽¹⁾

Le mot prêté à Napoléon : « Monsieur Goethe, vous êtes un homme », Goethe était en droit de l'entendre.

Ce qu'il réclamait de lui-même, ce qu'il attendait des autres en toutes choses et en toutes circonstances, c'était une ligne de conduite.

Ecoutez-le qui s'élève contre la débilité des écrivains et des artistes de son temps : « Vous voyez là de fort jolis talents qui ont appris pas mal, et qui ont su acquérir de remarquables notions en matière d'art et de goût. Cependant, il manque une chose à toutes ces peintures et c'est pour tout dire : LA VIRILITÉ. Il leur manque une certaine force de pénétration qui, dans les siècles passés, se manifestait partout, et qui, au nôtre, fait défaut non seulement en peinture, mais dans tous les autres arts.

Et plus loin, à propos de la presse : « Cette faculté créatrice que rien n'altère, innocente, somnambulique, et sans laquelle il ne peut résulter rien de grand, n'est plus possible désormais. Nos esprits actuels sont tous offerts comme sur une assiette à la publicité. Les revues littéraires qui, tous les jours, paraissent en cinquante lieux différents, et le bavardage qu'on y mène en public, ne laissent plus rien subsister de sain. Celui qui, aujourd'hui, ne sait pas s'en abstenir complètement et s'isoler par force est perdu. Certes, les journaux, avec leur esthétisme frelaté, et leur critique la plupart du temps négative, ont introduit dans les masses une sorte de demi-culture mais pour le talent créateur, c'est un lourd nuage qui pèse sur lui, un poison qui s'insinue et détruit l'arbre de sa force créatrice, depuis la verte parure des feuilles jusqu'au fond de la moelle et de ses fibres les plus secrètes.

Qu'aurions-nous à ajouter à ces lignes pour les appliquer aux situations d'aujourd'hui ? Cette émasculatation dont parle Goethe, nous la rencontrons à tous les étages de la société et dans tous les domaines : littérature, art, pensée, politique.

Faire des hommes, être des hommes, qui donc parmi ces vieux Européens que nous sommes, le cherche ou même l'ambitionne ? Nous croyons aux mots plus qu'aux actes. Le pouvoir — ô dérision — est laissé aux plus débilés, aux plus fatigués.

Si j'étais un prince, disait Goethe, jamais je ne mettrais aux premiers postes des gens qui sont arrivés peu à peu, uniquement par la naissance et l'ancienneté, et qui dans leur vieillesse continuent à suivre lentement, et commodément une voie toute tracée ; il n'y a pas grand chose, en effet, à attendre de ceux-là. Des hommes jeunes, voilà ce que je voudrais avoir. Mais ce devrait être des capacités, des esprits lucides, énergiques, remplis de bonne volonté, et d'une grande noblesse de caractère. Alors ce serait un plaisir de gouverner, et de faire progresser son peuple !

Ce Goethe qui condamne ainsi la gérontocratie et prononce l'éloge de la jeunesse, est un Goethe septuagénaire, mais qui a gardé au cœur toute la flamme de ses vingt ans. « On pense toujours, dit-il à Eckermann, qu'il faut vieillir pour devenir avisé ; au fond, on a fort à faire, en prenant des années, à se maintenir aussi sage qu'on l'était auparavant. »

Aussi bien pour ce qui le concerne, il n'a point vieilli, il n'a cherché qu'à se trouver et se parfaire. Jeunesse de Goethe ! Jamais

ses regards n'ont flambé comme en ce soir de sa vie, où il expose à Eckermann ses vues sur le gouvernement du monde, jamais sa stature n'a été plus droite, ses membres plus souples et plus solides.

Ils le resteront d'ailleurs jusqu'à sa mort. « Dans la matinée qui suivit la mort de Goethe, raconte Eckermann, je fus pris d'un secret désir de voir encore une fois sa dépouille terrestre. Son fidèle serviteur Frédéric m'ouvrit la chambre où l'on avait exposé le corps. Etendu sur le dos, il reposait comme un homme endormi : une profonde expression de paix et de force régnait sur les traits de ce visage sublime. Le front puissant avait l'air encore de penser. J'aurais souhaité avoir une boucle de ses cheveux, mais une crainte respectueuse m'empêcha de la lui couper. Le corps gisait nu enveloppé d'un drap blanc. A côté, on avait mis de gros blocs de glace pour lui conserver sa fraîcheur le plus longtemps possible. Frédéric écarta les deux pans du drap, et je restai stupéfait de la divine magnificence de ses membres. La poitrine, très bombée et très large ; les bras et les cuisses bien en chair, et doucement musclés ; les pieds délicats, de la forme la plus pure ; et sur tout son corps pas une trace de graisse, de maigreur, ou de caducité. Un homme accompli reposait là, devant moi, dans sa grande beauté... »

D'où tenait-il ce secret merveilleux de jeunesse que Goethe admirable, que nous n'oserons plus, désormais, devant un tel spectacle, appelé le vieux Goethe ?

Lui-même va nous le révéler, dans cet entretien où il nous parle de cette seconde puberté que connaissent certaines natures géniales.

Chaque entéléchie, nous dit-il, est un morceau d'éternité, et le peu d'années qu'elle reste unie au corps terrestre ne suffit pas à la rendre vieille. Si cette entéléchie est d'une espèce inférieure, aussi longtemps qu'elle est soumise à l'obscurcissement du corps, elle exerce peu d'empire, mais c'est plutôt le corps qui gouverne, et quand celui-ci vieillira, elle ne pourra le soutenir ni l'empêcher de choir. Mais si l'entéléchie est d'une espèce plus relevée, comme c'est le cas chez tous les êtres de génie, alors, grâce à sa vivifiante imprégnation dans le corps, non seulement elle influera sur l'organisme en le fortifiant et en l'ennoblissant, mais par la prédominance du spirituel, elle cherchera constamment à faire valoir son privilège en faveur d'une jeunesse éternelle. De là vient que chez les hommes particulièrement doués, nous trouvons, même durant leur vieillesse, des époques toutes pleines d'une telle productivité.

Qui possède son âme, se possède. Goethe ne pouvait vieillir du moment que son âme et son esprit s'y refusaient. Le rêve de Faust était devenu, pour lui, une réalité, sans qu'il lui fût besoin d'un pacte.

Privilège du génie, sans doute, de ce Démonique qui en use souverainement et comme il lui plaît avec l'homme, de ce démonique qui est, comme le confessait Goethe, un présent de Dieu, et plane au-dessus des puissances terrestres, mais résultat aussi, dans un ordre subsidiaire, et inférieur, d'une productivité d'une autre espèce, basée sur un équilibre du corps et de l'âme, sur une constitution physique solide et saine.

Sur cette productivité première, qui est fille du génie, et cette productivité seconde, issue de l'effort, on trouvera dans les *Conversations* des textes extrêmement curieux. Ils rejoignent cette thèse de la suprématie du qualitatif sur le quantitatif, que la science et la philosophie modernes commencent enfin de défendre.

Il existe, dit Goethe, en dehors de ce qu'on appelle d'habitude la productivité, UNE PRODUCTIVITÉ DES ACTES, et celle-ci, en bien des cas, est de beaucoup supérieure à l'autre. Ce n'est pas la quantité des produits et des œuvres qui signifie qu'un homme est productif. Nous avons en littérature des poètes qui passent pour très productifs, parce qu'ils publient un volume de poésies après l'autre. Mais d'après ma façon de voir, il convient de les nommer de parfaits improductifs, car ce qu'ils font ne possède ni vie, ni durée. Goldsmith au contraire, a composé si peu de poésies qu'il ne vaut pas la peine de parler de leur nombre ; pourtant je dois le déclarer poète de grande productivité, justement parce que le petit nombre composé par lui, possède une vie qui leur est innée, et qui persiste.

On songe à Victor Hugo et à la masse énorme de vers qu'il a brassés, et dont si peu rayonnent encore, alors que Shakespeare...

Cette productivité des actes dont parle Goethe, est l'apanage du génie, de ce démonique dont nous avons parlé plus haut, et auquel Goethe revient sans cesse.

Le démonique, dit-il à Eckermann, est ce qui ne peut s'expliquer par l'intelligence ou par la raison. Napoléon était d'une espèce démonique. Byron l'était. Le démonique apparaît chez l'artiste,

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, 18 mars 1932.

comme chez le politique, comme chez le guerrier. Il confère à celui qui est habité par lui, une force d'attraction singulière.

Ce démonique, Goethe l'aperçoit dans la poésie, surtout dans la poésie inconsciente, à laquelle ne parvient ni la raison ni l'intelligence, et qui, pour ce motif, exerce une influence qui triomphe de tout, et dont personne n'est à même de se passer. Il apparaît de même dans les événements, dans tous ceux qui ne se laissent interpréter ni par l'intelligence ni par la raison.

Cette force opérante, cette énergie est-elle de source divine, ou humaine. Faut-il l'attribuer à ces *Démons* dont il parle autre part, et à l'existence desquels il semble avoir toujours cru profondément, comme à celle de ces autres forces occultes, qu'il intitule *Les Mères*, et auxquelles il a consacré une des scènes les plus émouvantes et mystérieuses de son *Faust*? Peut-être, bien qu'il se soit toujours expliqué sur ce sujet avec certaines réticences.

Goethe, créateur de mythes, ou prospecteur heureux de l'invisible, forme un sujet que nous ne pouvons à cette place qu'effleurer, car il nous entraînerait trop loin, à la suite de son *Faust*.

Mais nous tenions à signaler ici cette constante réoccupation du divin chez Goethe, le moins rationaliste des hommes à l'encontre de sa légende, légende qu'Ernst Robert Curtius dans un article paru en tête de la *Nouvelle Revue française*, a eu raison de dénoncer.

Avec ces contradictions, Goethe est un être avant tout religieux, et un esprit chrétien. Le *Cœhe* païen est une invention, nous dit Curtius, qui remonte à Hécaïe, une invention juive, et qui ne sert qu'à faire de l'agitation et de la propagande antireligieuses.

Ici encore la grande figure de Goethe rejoint le plan de l'actualité, car ce n'est pas trop dire que tout le conflit actuel a pour pivot et dernier ressort la notion du divin.

Certes la religion de Goethe n'est pas la nôtre, mais elle la sert, jusqu'en ce concept pluraliste d'un monde des esprits, messagers des dieux ou reflets de Dieu, qui est son concept fondamental, et que tout nous commande d'accepter avec lui.

En 1829, Goethe écrit : « Pour me tirer d'affaire, je considère tous les phénomènes comme indépendants les uns des autres, et je cherche à les isoler de force; puis je les considère comme corrélatifs, alors ils se groupent et tout repart et se remet à vivre.

TOUT REPART ET SE REMET A VIVRE. Cet effort goethéen pour réaliser une synthèse, les meilleurs esprits de ce temps s'y emploient à leur tour. La multiplicité de Goethe n'a d'autre raison que la recherche de l'unité. Nous voguons vers des hypothèses, écrit-il, vers des îles imaginaires, mais la véritable synthèse restera probablement une terre inconnue. Peu importe, du moment qu'on y tend, et que l'on en pressent le terme final, qui est Dieu et ne peut être que lui.

Le rôle de Goethe, qui jamais n'a été de dissocier, mais d'unir, à l'encontre de celui rempli par Voltaire, groupe naturellement autour de lui les esprits constructifs. *Mes ouvrages*, dit-il, *ne sont pas écrits pour la foule, mais pour une élite d'hommes qui veulent et cherchent quelque chose d'analogue et dont les tendances côtoient les miennes.*

Aujourd'hui, où une société dissoute et un univers dispersé cherchent à se retrouver et à se regrouper, c'est autour d'un Goethe que cette élite subsistante peut le mieux se compter, et se tendre les mains.

* * *

Qu'on l'interroge sur n'importe quel sujet, il est rare qu'une réponse ne parvienne que ne cadre avec les soucis, les aspirations ou les expériences des meilleurs. Nous l'avons vu pour la politique, pour l'étude des hommes et la formation de leur caractère. Nous l'avons vu pour les lettres. Nous le pouvons voir pour le théâtre.

Goethe, qui a conduit pendant vingt ans le théâtre de la cour de Weimar, et de la façon la plus complète ayant été à la fois son architecte, son régisseur, son directeur, et lorsqu'il le fallait, un de ses auteurs ou de ses acteurs, Goethe a donné sur le théâtre des aphorismes qui rejoignent ceux de ses réformateurs actuels.

Voici ce qu'il dit sur la présence du Poète sur la scène :

Un poète qui veut écrire pour le théâtre doit avoir connaissance de la scène pour savoir quels sont les moyens qui pourront lui être utiles, ce qui lui reste à faire ou bien à éviter.

C'est exactement ce que réclamait Jacques Copeau, il y a peu de temps.

Voici ce qu'il dit de l'acteur : *Pour que nous sentions cette liberté d'esprit chez l'acteur, celui-ci doit être par don naturel, par étude*

et par imagination parfaitement maître de son rôle; il doit avoir tous les moyens physiques à sa disposition et se sentir une certaine vigueur juvénile. ainsi donc, l'étude ne suffit pas sans l'imagination, ni l'étude, et l'imagination sans le don naturel.

Etude, imagination, don naturel, c'est encore une fois le postulat énoncé par Copeau dans sa *Défense du Comédien*.

Voici ce qu'il dit du décor et des costumes : *Le décor, en général, doit être d'une tonalité favorable aux costumes des personnages d'avant-scène. Si le décorateur doit représenter un salon rouge ou jaunâtre, une tente blanche ou un jardin vert, les acteurs doivent être assez avisés pour éviter dans leurs habits des couleurs similaires. Si un acteur fait son entrée avec un uniforme rouge, et un pantalon vert dans un salon rouge, la partie supérieure de son corps disparaît et l'on ne voit plus que les jambes. Si l'entre avec le même costume dans un jardin vert, ce sont les jambes qui disparaissent et le buste qui fait tâche.*

C'est bien l'optique actuelle de la mise en scène, qui considère le décor et les personnages comme formant un tableau, où toutes les valeurs se tiennent, et le détail se subordonne à l'ensemble.

Sur le fond même du théâtre, Goethe prêche déjà ce retour aux Grecs ou aux méthodes de Shakespeare, qui se dessine aujourd'hui. Il insiste sur la loi de l'alternance nécessaire, loi qui embrasse toute la nature et sur laquelle repose toute la vie et toute la joie de vivre. Il découvre aux pièces, aux tragédies dans lesquelles règne l'unité de ton sans aucun changement, quelque chose de lourd et d'accablant.

Il professe un culte pour Molière ; *Molière, dit-il, est si grand, que l'on éprouve toujours un nouvel étonnement chaque fois qu'on le relit. Il le loue d'avoir dominé les mœurs de son temps, alors que la plupart se laissent dominer par elles.*

De Shakespeare, il dira : *Impossible de discourir sur Shakespeare, il est hors de portée de toutes les atteintes. Il est trop riche et trop puissant. Un tempérament fait pour créer doit se contenter de lire une seule pièce de lui par an, s'il ne veut pas sombrer à cause de lui.*

Il dira encore : *Shakespeare n'est pas un poète de théâtre, il n'a jamais songé à la scène, elle était beaucoup trop étroite pour ce grand esprit. Mais il n'y a pas lieu de le regretter, car ce que Shakespeare a nos yeux perd comme poète de théâtre, il le gagne comme poète au sens universel du mot. Shakespeare est un grand psychologue et l'on apprend dans ses pièces à connaître le cœur humain.*

Cette clairvoyance, cette juste mesure que Goethe prend des hommes et des œuvres en toutes circonstances, il les doit à la tournure éminemment classique de son esprit, classique dans le sens qu'il a lui-même défini.

« J'appelle classique, dira-t-il, ce qui est sain et romantique ce qui est malade ! Ainsi les *Niebelungen* sont classiques tout de même qu'*Homère* : l'un et l'autre sont sains et forts. La plupart des œuvres nouvelles ne sont point romantiques parce qu'elles sont nouvelles, mais parce qu'elles sont faibles, infirmes et malades ; et ce qui est antique n'est point classique parce que c'est ancien, mais parce que c'est robuste, frais, joyeux et sain. En distinguant par ces qualités le classique et le romantique, nous saurons aussitôt à quoi nous en tenir.

Admirable définition, donnée en pleine fièvre romantique par un esprit lucide, et à laquelle nous pouvons nous rallier intégralement, car elle laisse la porte ouverte à toutes les tendances et formes, du moment qu'elles sont servies par un esprit vigoureux.

Tout est bien, tout s'équivaut, dira encore Goethe à propos du même sujet, *que ce soit classique ou romantique. Le tout est de se servir de ces formes avec discernement et d'y exceller.*

Le classique est celui qui s'appuie sur le réel pour se traduire et s'exprimer.

Parlant de Claude Lorrain : *Vous avez là, cette fois, un homme parfait*, dit Goethe : *un homme dont la pensée et aussi belle que les sentiments et dont l'âme renfermait un monde tel qu'il n'est point facile de le rencontrer ailleurs. Ces images sont de la vérité la plus haute, sans la moindre trace de réalité. Claude Lorrain connaissait par cœur le monde réel jusque dans ses moindres détails, et il s'en servait comme de moyens pour exprimer le monde que contenait sa belle âme. Et c'est là précisément le véritable Idéal, qui sait utiliser les moyens réels, de manière que la vérité s'y montre, et en donnant l'illusion de la réalité.*

Réalité et Poésie. Une fois de plus, Goethe a rejoint le point

d'équilibre, à mi-chemin des deux pôles qui commandent à l'oscillation de l'esprit humain.

Cet équilibre que son être intime exigeait, il l'a rencontré une fois pleinement dans sa vie. *Oui, c'est à Rome seulement, je peux le dire, que j'ai senti ce que c'est qu'être un homme dans le vrai sens du mot. Cette élévation, cette félicité de sentiments, je n'ai pu y atteindre dans la suite par comparaison avec l'état dans lequel je vivais à Rome, je n'ai plus été vraiment heureux depuis lors.*

Ce que Goethe vient chercher et trouve en Italie et à Rome, ce n'est pas seulement un climat physique ou moral, c'est avant tout une discipline et une leçon de style. Il y apprend, au contact de l'art antique, à se connaître, à se mesurer, à concilier en lui le particulier et l'universel.

Je vois de plus en plus, écrira-t-il plus tard, que la poésie est un patrimoine commun à l'humanité et que partout et de tout temps elle apparaît chez des centaines et des centaines d'individus.

Le mot de Littérature nationale ne signifie pas grand-chose aujourd'hui; nous allons vers une époque de littérature universelle et chacun doit s'employer à haïr cette époque.

S'il ne formule pas encore, à Rome, cette nécessité, du moins il la pressent. Il se sent entouré, épaulé par les meilleurs esprits qui l'ont précédé. Il va prendre place, comme il dit, à la table des Grecs.

Cela ne l'empêchera pas d'ailleurs de composer à Rome la plus nordique de ses inventions, la fameuse *Nuit de Walpurgis*. Mais déjà, il la rattache dans son esprit à une série de thèmes qui vont éclore plus tard dans la rédaction de son second *Faust*. C'est par feinte qu'il dira, un jour, qu'il a dilapidé à Rome son héritage d'homme du Nord. Cet héritage, il en reste comptable, mais il l'administrera désormais de façon à l'incorporer au patrimoine commun.

Cet effort d'accession du particulier à l'universel, cet élargissement constant de l'être, ce sera toute l'histoire de la vie de Goethe, et c'est aussi le meilleur exemple qu'elle puisse nous donner.

Goethe l'Allemand est une réalité, mais qu'une autre plus puissante domine et conduit à des fins plus larges, celle de Goethe l'Européen, ou mieux encore, comme l'intitule André Suarès, Goethe l'Universel.

* * *

Universel dans l'espace comme dans le temps, Goethe ou plutôt l'esprit goethéen peut être le lieu géométrique où se rencontrent les meilleurs esprits de ce temps, tous ceux que la dispersion actuelle afflige et inquiète.

Quelle autre figure mieux que la sienne, pourrait représenter cet état d'esprit européen, cet humanisme au second degré, que le XVIII^e siècle avait su réaliser, mais que les guerres de la Révolution et de l'Empire, en suscitant les nationalismes, allaient mener à un déclin, et la Grande Guerre, dont nous sortons, ruiner définitivement?

Quelle autre figure mieux que la sienne pourrait refaire cette union des esprits, opérer ce regroupement des élites, devenu nécessaire devant la menace et l'envahissement grandissant de la barbarie, qu'elle nous vienne de Moscou ou de New-York.

Goethe s'est prononcé un jour sur la question de l'unité de l'Allemagne et des rapports franco-allemands et si l'on veut admettre, que cette unité et ces rapports forment un des éléments principaux du problème que nous avons à résoudre, il n'est pas mauvais que nous l'écoutions.

Je ne crains pas, dit Goethe, que l'Allemagne ne devienne pas une. Nos bonnes routes et nos futurs chemins de fer feront le reste. Mais avant tout, elle doit être une dans l'affection des uns pour les autres et toujours une contre l'ennemi au dehors. Qu'elle soit une en ce que le thaler et le grosch allemands aient valeur égale dans tout l'empire; une en ce que ma malle puisse circuler à travers trente Etats sans être ouverte. Qu'elle soit une en ceci : que le passeport d'un citoyen de Weimar ne soit pas tenu pour insuffisant par le douanier de l'Etat voisin, comme le serait le passeport d'un étranger. Qu'il ne soit plus question entre les Etats allemands de gens du pays et d'étrangers. Qu'en outre, l'Allemagne soit une dans les poids et mesures, dans le commerce et l'échange, et dans cent autres choses que je ne veux, ni ne puis toutes désigner.

Mais si on croit que l'unité de l'Allemagne consiste en le fait que ce vaste Empire ait une capitale unique et que cette capitale contribuerait au développement des talents particuliers non moins qu'au bien-être du peuple en général, on est dans l'erreur.

Par quoi l'Allemagne est-elle grande, sinon par cette culture du peuple, bien digne d'être admirée, qui a également imprégné toutes les parties de l'Empire. Ne sont-ce point les diverses résidences princières qui les propagent, les sollicitent et en prennent soin?

En admettant que depuis des siècles nous n'ayons eu en Allemagne que les deux capitales Vienne ou Berlin, ou même une seule, je voudrais bien voir où en serait la culture allemande, et aussi le bien-être partout répandu qui marche de pair avec la culture!

Voici un texte qui, s'il était médité comme il le faudrait, par ceux qui tiennent en mains les destins de l'Allemagne, arrangerait bien des choses. L'unité allemande définie par Goethe, n'est pas l'unité allemande réalisée par Bismarck, pas plus qu'elle n'est l'unité du Reich républicain, sous la houlette cloutée d'un Hindenburg, pas plus qu'elle n'est l'unité féroce nationaliste voulue par Hitler. Elle est sage, elle est politique au meilleur sens du mot, elle trouve sa place dans une Europe organisée, celle qui eût pu être et rester, si le génie brouillon de Napoléon n'avait tout mis par terre.

Que si l'on rapproche du texte cité plus haut, cet autre texte extrait de la même conversation, et où Goethe s'exprime sur la France, on voit se dessiner mieux encore la figure du possible :

« On a comparé fort justement l'Etat à un corps vivant composé de plusieurs membres : ainsi la capitale d'un Etat ressemblerait au cœur, d'où la vie et la santé afflue en chacun des membres proches ou éloignés; mais si les membres sont très éloignés du cœur, le flux vital sera perçu de plus en plus faiblement. Un Français d'esprit, je crois que c'est Dupuis, a ébauché une carte de l'Etat de civilisation de la France, et mis sous les yeux, à l'aide de couleurs plus claires ou plus sombres, le degré plus ou moins grand d'instruction des différents départements. Or il se trouve, dans les provinces du Midi surtout, situées loin de la capitale, des départements entiers marqués tout en noir, signe de l'ignorance dans laquelle ils sont plongés. Cela serait-il arrivé si la belle France, au lieu d'un grand centre unique en avait dix d'où émanent la lumière et la vie? »

Paris tient toujours les yeux rivés sur Berlin, à l'exclusion de Vienne, de Cologne, de Munich. La France, état centralisé, ne croit pas ou pas assez aux pays d'entre-deux, aux zones d'influence. Elle n'entretient pas ces têtes de pont, ces couloirs d'accès où les idées font meilleure besogne que les armes.

Une Allemagne unie, mais revenue de ses visées impérialistes, une Allemagne dépressurisée, une Allemagne goethéenne, jointe à une France moins étroitement centralisée, une France où reviendraient les provinces, et les pays de marche, intermédiaires désignés entre les cultures, impliquerait un retour à des conditions d'équilibre, une possibilité d'entente entre des nations et des races, qui ne sont irréconciliables qu'en raison d'incompréhensions mutuelles, et d'une mauvaise répartition de leurs éléments constitutifs.

Interrogé sur son incapacité à haïr les Français, Goethe répond en situant le conflit où il doit l'être, à savoir entre la civilisation et la barbarie.

Comment aurais-je pu haïr, dit-il, une nation qui appartient aux plus cultivées de la terre, et à laquelle je dois en grande partie ma formation intellectuelle? Et il poursuit : En général, la haine nationale est quelque chose de singulier. Vous la trouverez toujours plus forte et plus ardente aux degrés inférieurs de la culture. Or il est un degré où elle disparaît complètement et où l'on se situe en quelque sorte au-dessus des nations, où l'on sent le bonheur et le malheur de la nation voisine comme si c'était le vôtre.

* * *

Cette compréhension mutuelle souhaitée et atteinte par Goethe, il nous appartient à notre tour de la poursuivre.

La constitution d'un Etat rhénan, ou du moins d'une entité politique et culturelle, suffisamment différenciée, au sein de l'empire allemand, pour devenir ce terrain d'entente, qui manque entre le germanisme et la latinité, les fautes commises au lendemain de la guerre empêchent que nous puissions encore l'espérer.

Mais si nous ne pouvons obtenir le fait, il nous est loisible, tout au moins, de nous en assurer, jusqu'à un certain point, les bénéfices, en multipliant sur cette terre rhénane et ce pays allemand d'entre-deux, les prises de contact et les échanges de vue.

Les cérémonies et les réunions qui vont avoir lieu, cette année, à Strasbourg, à Weimar et à Francfort, à l'occasion du centenaire de la mort de Goethe, et qui seront comme une audience solennelle accordée

par ce grand Allemand, qui fut aussi un grand Européen, à l'élite du monde cultivé, il faut faire en sorte qu'elles se continuent chaque année en quelque lieu choisi. Il faut que non seulement de France et d'Allemagne, mais de Belgique aussi, des voix viennent prolonger et élargir ces Conversations, que le vieux Goethe poursuivait avec lui-même et le monde, aux dernières années de sa vie.

La création d'une association des Amis de Goethe, et d'annales internationales placées sous son invocation, est une initiative qu'il faut souhaiter, car elles constitueraient un excellent instrument d'entente et de diffusion entre les esprits qui méditent de rendre à l'Europe l'équilibre et la santé en lui redonnant un statut.

Nul mieux que le sage de Weimar ne peut remplir ce rôle d'intercesseur, entre ces deux cultures, qu'on veut opposer, mais qui pourraient n'en faire qu'une, si l'on en veut extraire les meilleurs éléments.

L'Europe devrait bien se souvenir qu'elle a été autrefois la chrétienté, et qu'elle peut le redevenir. D'autres grands esprits, sans doute, peuvent être invoqués à cette fin. Mais il n'en est pas sur le plan immédiat des réalités, qui offre plus de prises, que celui qu'on entend de fêter aujourd'hui.

MARCEL SCHMITZ.

Enseignement libre et Enseignement officiel

Quoique d'aucuns aient pu penser, Argus n'était pas mort : il était en méditation.

Après un long silence, de profondes réflexions et de multiples investigations, il répond dans le *Flambeau* de mars 1932, à un article que je fis paraître dans la *Revue catholique* en... juin 1931.

Neuf mois de gestation, c'est normal. Et au terme de ce long travail... une souris.

Rappelons brièvement les rétroactes. Les meilleures mémoires seraient excusables de les avoir oubliés.

* * *

Sous la mystérieuse signature d'Argus, le *Flambeau* publiait, il y a un an, un article de vingt pages sur l'enseignement libre et l'enseignement officiel.

L'auteur du factum prétendait y établir qu'en 1930 l'Etat avait accordé plus d'un demi-milliard de subventions à l'enseignement libre.

Dans ce total d'un demi-milliard (et même davantage, car le chiffre atteignait 525,718,000 fr.), Argus faisait intervenir l'enseignement primaire pour 395,813,000 francs.

N'examinant que ce dernier chiffre (395 millions payés par l'Etat pour l'enseignement primaire en 1930), je répondis à Argus dans la *Revue* du 3 avril 1931, contestant ce montant, et soulignant au contraire combien l'enseignement primaire libre, loin d'être « privilégié », se trouvait vis-à-vis de l'enseignement officiel dans la situation du parent pauvre.

Cette réponse amena Argus à fournir le détail des 395 millions cités dans son premier article. Il le fit dans le *Flambeau* d'avril-mai 1931.

Dans son total (ramené de 395 à 384 millions), il fit intervenir 32,500,000 francs payés à l'enseignement primaire libre par les provinces et les communes. En outre, il y comprit 54 millions payés par l'Etat à titre de pensions au personnel enseignant primaire libre.

En réplique à ce nouvel article, je me permis de faire remarquer l'habileté d'Argus qui, après avoir affirmé que l'enseignement primaire libre avait coûté en 1930 la somme de 395 millions à l'Etat, prétendit, après, avoir affirmé qu'il avait coûté cette

somme aux contribuables, ce qui permettait de comprendre dans le total les subventions communales et provinciales.

Quant aux 54 millions de pensions prétendument payés par l'Etat aux instituteurs primaires libres en 1930, je fus contraint de faire remarquer qu'il devait s'agir du chiffre total des pensions payées par l'Etat à tous les instituteurs primaires, officiels et libres. Je conclus qu'à défaut de précisions officielles sur le montant des pensions payées au personnel enseignant libre en 1930, on pouvait raisonnablement le fixer à 7 millions, — au lieu de 54. Ce qui constituait une « petite » différence de 47 millions.

C'est à ces dernières observations qu'après de longs mois de réflexion, Argus vient de répondre.

Que répond-il?

* * *

L'enseignement primaire libre a touché de l'Etat 395 millions en 1930, affirmait Argus dans son premier article.

Me basant sur une réponse fournie par M. Vauthier, j'avais répondu : Non, il s'agit de 213 millions.

Actuellement, il n'y a plus à discuter : M. le ministre des Sciences et des Arts, répondant à M. De Winde en décembre 1931, donna comme dépenses effectuées par l'Etat en 1930 pour les enseignements gardien et primaire libres, 298,763,136 fr. II, — et 427 millions 58,554 fr. 94 pour les enseignements officiels correspondants.

En citant 213 millions, je n'avais donc pas raison.

Et en citant 395 millions, Argus avait tort.

* * *

Il est vrai que dans ces 395 millions, Argus comprenait 54 millions payés à titre de pension.

J'avais formellement contesté ce chiffre, estimant, à défaut de précisions officielles à ce sujet, que la part de l'Etat dans les pensions du personnel enseignant libre devait s'être élevée à 7 millions, — soit à près de huit fois moins que ce que prétendait Argus.

Ce dernier réplique :

Nous regrettons de devoir déclarer à M. du Bus que ses chiffres sont inexacts.

L'Administration de la Trésorerie a enregistré des ordonnances pour pensions des professeurs et instituteurs communaux, à charge du budget de la dette publique pour 1929, jusqu'à concurrence de 112,730,828 fr. 92. A cette somme, qui représente le montant des pensions dont l'exactitude a été reconnue par la Cour des comptes, doit s'ajouter celle qui a été liquidée sur le budget des Sciences et des Arts, comme premier terme de pensions dues par le Département, et qui s'élève à 18,159,156 fr. 29. Soit près de 131 millions.

Pour 1930, voici les chiffres de liquidation relatifs au même objet : Imputation à charge de la Dette publique, 139,904,402 fr. 33; imputation à charge des Sciences et des Arts, 15,214,138 fr. 91. Soit plus de 155 millions (155,118,541 fr. 24).

Nous voilà loin du total garanti par M. du Bus!

Nous avons dit plus haut que le chiffre de 54 millions (sur 155) avait été admis comme nous comme étant la part revenant à l'enseignement libre au titre des pensions. Il ne nous coûte pas de reconnaître que nous l'avons fixé par approximation. Il nous a, en effet, été impossible de procéder autrement : le service des pensions des Sciences et des Arts correspond directement avec la Cour des comptes et sur les états de paiement les pensions de l'enseignement officiel et de l'enseignement libre sont confondues, sans que l'on puisse distinguer les services rendus à l'un et à l'autre.

M. du Bus prétend que sur 155 millions, l'enseignement libre n'émargerait que pour 7. Faut-il attribuer au désir de majorer cette faible somme les fraudes et altérations de documents publics qui ont été commises par le service des pensions des Sciences et des Arts, et qui font l'objet d'une demande d'interpellation au Parlement? En tout cas, il serait souhaitable que nos ministres des Finances et des Sciences et des Arts présentent aux Chambres un budget distinguant nettement les parts attribuées aux deux enseignements.

J'ai cité intégralement ce passage.

Et j'y réponds :

I. — Argus introduit un nouveau principe de confusion dans ses calculs, en tablant sur les ordonnances de pension des professeurs et instituteurs communaux.

Dans son second article, il avait cité le chiffre de 54 millions comme étant le montant des pensions payées au personnel de l'enseignement primaire libre (donc à des instituteurs) par l'Etat. Ces 54 millions, il les considérait, à l'estime, comme étant la part allouée à ce personnel dans les 155 millions liquidés en 1930 à charge de la dette publique et du service des pensions des Sciences et des Arts.

Or, le chiffre de 139,904,402 francs imputé à charge de la dette

publique, se rapporte non seulement aux instituteurs communaux, mais aussi aux professeurs communaux des écoles moyennes, lycées, écoles normales, écoles de musique et de dessin, et des écoles industrielles.

Il ne se rapporte donc pas exclusivement au personnel enseignant primaire, seul en cause.

2. — Dès lors, pour voir clair et raisonner juste, il faut rechercher le montant des pensions liquidées à charge de la dette publique en 1930 au bénéfice du seul personnel gardien et primaire communal, et du personnel primaire libre.

Argus aurait pu le savoir car le 13 août 1931 M. le ministre des Sciences et des Arts l'indiqua dans sa réponse 141 à M. Fessler

Au 31 décembre 1930, il y avait 6.400 pensionnés dans le personnel des écoles gardiennes et primaires communales, et l'Etat leur avait payé 90 millions

A la même date, il y avait 700 pensionnés dans l'enseignement primaire libre, ayant touché en 1930, 9 millions à titre de pension. Voilà donc le chiffre officiel : 9 millions.

3. — Manquant de toutes données officielles, tout comme Argus, mais me fondant principalement sur la proportion de pensionnés primaires libres et officiels (Réponse 86 du 5 juin 1930 à M. Fessler), j'étais arrivé au chiffre de 7 millions.

Je me suis trompé de 2 millions en trop peu.

Argus s'est trompé de 45 millions en trop.

Je bats ma coulpe. Mais qu'Argus batte 22 fois 1/2 la sienne

4. — En résumé, on peut donc conclure que l'enseignement gardien et primaire libre a coûté à l'Etat en 1930, à titre de traitements et de pensions, environ 310 millions. Cela représente 85 millions de moins que ce que soutenait Argus et réduit son chiffre total pour l'enseignement libre à tous degrés et de toutes catégories, de 525 à 440 millions. Soit incontestablement moins qu'un demi-milliard, à condition que les chiffres d'Argus relatifs aux autres enseignements ne soient pas gonflés, eux aussi.

* * *

Argus n'avait pas borné sa première étude au seul examen de l'enseignement primaire libre pour arriver à son total de 525 millions. Mais ce fut sur le terrain de l'enseignement primaire libre uniquement que je rencontrais ses chiffres (395 millions).

Dans son dernier article, Argus signale en passant que dans l'ensemble de ses calculs, il n'a pas encore relevé tout ce qui était revenu à l'enseignement libre.

A preuve les données supplémentaires qu'il fournit quant aux 1,268,120 francs (sur 1,633,120 fr.) que le *Fonds des études des familles nombreuses* a alloués en 1930-1931 « aux écoles libres », dit Argus.

Cela nous entraîne, encore une fois, hors du champ de l'enseignement primaire, puisque ce dernier est gratuit et n'implique pas de bourses. Mais il ne me déplaît pas de faire, avec Argus, une petite incursion dans le domaine de l'enseignement normal, professionnel et secondaire, sous ce rapport.

Argus commet une erreur, à mon sens, en attribuant ici aux établissements libres le bénéfice des allocations qu'il signale. C'est à des élèves de l'enseignement libre, et non à ce dernier qu'elles vont. Il ne s'agit d'ailleurs nullement d'un cadeau, mais d'un prêt au sens du Code civil, et que les « emprunteurs » (ce sont les termes mêmes du formulaire) s'engagent formellement à rembourser. Les observations d'Argus à cet égard ne sont donc pas pertinentes.

Je pourrais les compléter en lui rappelant que dans ce domaine il aurait pu faire état aussi du *Fonds des mieux dotés*. Peut-être lui apprendrai-je que d'après les plus récentes statistiques officielles (*Annuaire statistique 1929-1930*), en 1927-1928 il fut alloué des prêts à 2,450 élèves des établissements libres (pour un montant de 2 millions 700,848 fr.), contre 1,880 prêts à des élèves des établissements officiels, pour un montant de 1,914,354 francs.

Je pourrais ajouter également que ces prêts sont faits aux élèves les meilleurs jugés tels par un comité composé de représentants de l'enseignement officiel et de l'enseignement libre, et que de là on serait en droit de légitimement conclure à l'excellence de l'enseignement fourni dans les établissements libres.

Mais c'est une autre histoire...

* * *

« Aussi bien, conclut Argus, la question n'est pas de savoir si l'enseignement libre encaisse quelques millions de plus ou de moins...

« Il s'agit, pour nous, de savoir si l'Etat va laisser périlister son propre enseignement. Celui-ci est en régression... L'enseignement primaire officiel est menacé. Nous signalons sa situation précaire à tous les amis de l'école. Ne feront-ils rien pour l'en tirer? »

Qu'est-ce que tout cela signifie, à la lumière du contexte qui l'illumine, sinon que l'enseignement officiel est menacé par l'enseignement libre, et que pour défendre celui-là, il faut amoindrir celui-ci, notamment en réduisant le montant de ses subsides.

Hé messieurs, si c'est bien là le fond de votre pensée, laissez-moi vous dire que ce n'est ni très franc ni très brillant. Plusieurs ordres du jour votés par des assemblées socialistes dans ces derniers temps, félicitent le Congrès du P. O. B. de l'attitude « virile » qu'il a adoptée en votant le principe du retrait des subsides à l'enseignement libre.

Attitude « virile »!... Quel courage, en effet, ne faut-il pas pour disputer à 600.000 enfants belges le droit d'être instruits dans l'atmosphère de leur foyer! Et quelle hypocrisie de prétendre, en même temps, qu'on n'en veut pas à l'enseignement libre!

Un journaliste français, et qui n'était pas catholique, écrivait il y a quelque vingt ans :

« Diminuer les vivres de l'ennemi, en attendant le moment de le lui couper entièrement, est un des procédés ordinaires de la guerre. » (Eug. Dufeulle, *L'Anticléricalisme avant et pendant notre République*, p. 302.) Et le même écrivait : « Ce qui est un abus, et un abus intolérable, c'est de mettre dans son jeu, contre ses adversaires, les faveurs et la puissance de l'Etat ».

Or que fait-on, sinon en appeler à l'Etat pour épauler un enseignement, afin de lui mieux permettre d'en abaisser un autre au profit du premier.

L'enseignement officiel reçoit incomparablement plus des pouvoirs publics que l'enseignement libre. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les chiffres officiels les plus récents : en 1930, l'enseignement gardien et primaire officiel reçut de l'Etat, en traitements et pensions, un montant de 517,058,554 francs (1) pour 523,129 élèves, — tandis que pour 596,979, élèves, l'enseignement libre correspondant ne recevait que 309,763,136 francs (2) de ces mêmes chefs.

Soit en moyenne, d'une part 988 francs, et d'autre part 519 francs par élève.

Un très simple calcul permet de constater que si l'enseignement gardien et primaire libre n'existait pas, que si tous les enfants du pays avaient dû trouver, en 1930, l'instruction dans les écoles officielles, l'Etat aurait dû payer pour les 596,979 élèves qui, de fait, fréquentent les écoles libres, un montant de 589,746,287 francs, au lieu de 309,763,136 francs. Soit une somme supplémentaire de 279,983,151 millions!

Cette dernière somme représente donc l'économie que l'enseignement primaire libre a fait réaliser à l'Etat en 1930.

Près de 280 millions!

Et malgré l'énorme avantage matériel dont elle bénéficie, l'école officielle pétilerait!

Avant d'accuser autrui de la situation dont on souffre, ne convient-il pas d'examiner si on n'en est pas, du moins partiellement, responsable soi-même?

Si vraiment l'enseignement officiel est délaissé au profit de l'enseignement libre, ne serait-ce pas en lui-même que l'enseignement officiel devrait trouver l'explication de ce phénomène?

Cela me paraît ce sage psychologie.

Or il paraît indéniable qu'une certaine désaffection à l'endroit de l'enseignement officiel est provoquée, non point par cet enseignement lui-même, mais par certains de ceux qui sont chargés de le donner : j'entends, par certains instituteurs.

Par ceux-là qui, prétendant méconnaître la nature des fonctions qu'ils ont accepté de remplir, ne craignent pas de se départir de la sérénité et de l'objectivité que l'on est en droit d'attendre d'un éducateur, pour se jeter dans la bataille politique.

A cet égard, comment ne pas rappeler ce qu'imprimait le 14 novembre dernier le *Journal des instituteurs*, dont on ne dira pas qu'il est un organe « clérical ».

Faisant allusion, au fait que l'enseignement libre prend de l'extension à Angleur (et ce n'est là qu'un exemple entre d'autres), le journal en question écrivait :

« Il (l'échevin socialiste de l'Instruction publique) n'est évidemment pas responsable du fait que l'enseignement libre prend de

(1) Traitements : 427,058,554 francs. Pensions : 90 millions.

(2) Traitements : 298,763,136 francs. Pensions : 9 millions.

l'extension à Angleur. Il faut chercher la cause ailleurs. Et celle-ci ne serait-elle pas que les parents sont mis en défiance par les préoccupations politiques qui dominent chez les instituteurs socialistes? Ces parents pensent qu'un éducateur qui fait de la politique militante, arrive à négliger le travail de l'école, et ne peut produire des résultats fructueux. Il y a là exagération évidente, mais que faire contre l'esprit public? S'en tenir à une sage modération dans les luttes de partis, et démontrer la supériorité de l'école officielle par un enseignement auquel l'instituteur consacre tous ses efforts. C'est le seul moyen, croyons-nous, de rassurer les parents, et combattre efficacement l'école congréganiste.»

C'est par ce moyen que l'école libre rassure les parents, et se fait préférer par nombre d'entre eux à l'école officielle.

Il est des lois auxquelles nul pouvoir, nulle influence, nulle contrainte et nulle persécution ne peuvent s'opposer. Une de ces lois, en matière d'enseignement comme en toute autre, c'est la primauté invincible de la qualité.

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

VIENT DE PARAITRE

CHEZ B. GRASSET :

François Mauriac : *Le Nœud de Vipères.*
Gaëtan Bernoville : *L'Enfant qui a dit oui : Guy de Fontgallant.*
Geneviève Du Lamelet : *Les Petites-Sœurs de l'Assomption.*

CHEZ FLAMMARION :

Colette Yver : *La Vierge.*
Georges Vianca : *Force et Misère du Socialisme.*
Victor Giraud : *Saint Vincent de Paul.*
Alex. Berry : *Mon cousin le Pirate.*
André Billy : *Intimités littéraires.*

CHEZ PLON :

Dr Legendre : *L'Asie contre l'Europe.*

CHEZ STOCK :

Raymond Escholier : *Victor Hugo raconté par ceux qui l'ont vu.*

AUX ÉDITIONS DES PORTIQUES :

Pierre Mille : *Mémoires d'un vagabond en retraite.*

SOUFFLAGE DU VERRE

JULES COPPE

16 Rue du Grand-Hospice
8 Rue de l'Infirmier
COMPTE CHEQUES POSTAUX 85574
TELEPHONE 11 47 19

MARQUE DÉPOSÉE
POUR LES SCIENCES
CHIMIE
PHYSIOLOGIE
BACTÉRIOLOGIE
MÉTÉOROLOGIE

ARTICLES
POUR LA PHARMACIE
A SERUM CHLOROPHORE
Injections hypodermiques
LÈS AÉRANTILLONS
AVEC
CAPSULES MÉTALLIQUES

L'Assurance Liégeoise

Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances
contre tous risques.
Fondée en 1895.

Capital : 15,000,000. — Réserves : 30,000,000.
Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages
résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail;
Assurances Accidents de toute nature;
Assurances Automobiles;
Assurances de responsabilité civile des particuliers.
— Patronages. — Comités sportifs, etc.
Assurances contre le vol; bris de glaces;
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

La Foncière Liégeoise

Société anonyme.

Fondée en 1913.

Capital : 10,000,000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités,
avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt
de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE
Téléphone 12880 (quatre lignes)

Exportation **Vente exclusive pour le Gros**
 Concessionnaire des Pipes
ROPP, ORLIK et LA SPORTIVE
 ARTICLES POUR FUMEURS
 PIPES, PORTE-CIGARES MAROQUINERIE

Ancienne Maison N. Adriaens
TH. VRANCKX
 Successeur
 4, rue Bodenbroek, BRUXELLES
 près de l'église du Sablon 954

Marque de Fabrique
 A.N.
 B.

Établissements LEMAIRE
 Société Anonyme
 Boulevard Charles Saintelette, 73
 MONS (Belgique)

Jouets en tous genres
 Spécialités de jeux pour Fancy-fair et Patronages

927

BANQUE
 DE
l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME
 Longue rue Neuve, 107-109-111, Anvers
 Succursales
 88, Longue rue Loobrosok — 2, rue Th. Roucourt, Berchem
 83, Chaussée de Turnhout, Borgerhout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
 Caisse d'Épargne Location Coffres-forts

Manufacture de Pantoufles
 Spécialité :
 POILS DE CHAMEAUX - TENNIS
 EXCLUSIVEMENT LE GROS EXPORTATION

G. BLANCKAERT-GYSELINCK
 80 à 84, rue de Brages, HAL
 (BELGIQUE)

Adresse télégr. :
 Tennis-Shoe Hal Téléphone :
 Hal 315

9

LÉON LIBERT Agent de change agréé

RUE GUIMARD, 9
 à BRUXELLES

Maison fondée en 1912 Téléphones 11.95.02 11.95.04

ORDRES DE BOURSE
 Placements capitaux. Reports.
 Prêts hypothécaires 5 1/2 %

568

TANNERIES-CORROIRIES
E. & F. ROLLIN
 Chaussée de Louvain, 100
 Tél. Bruxelles 15 11 22 Vilvorde 133

VILVORDE
 Cuirs lissés pour semelles
 Courroies en cuir
 pour transmission

850

S^{ts} des ATELIERS RICHELOT
 NIVELLES-Est - T. 94

Spécialités pour Pensionnats, Couvents, Cliniques et Hôpitaux

Lits de tous genres
 Sommier en toutes dimensions
 Chaises pillantes et tables en fer
 Lavabos et tables de nuit en tôle.

Note: soigneusement notre adresse qui, si elle ne vous est pas utile aujourd'hui, pourra vous être nécessaire demain. 799



Chaussures REX S.A.
 RUE DAVID, 61
 VERVIERS

Spécialité pour } ENFANTS
 GARÇONNETS
 FILLETES

HOMMES et DAMES (classiques)
 Usine spécialisée à HERVE

952